

ÉMILE RAUDRAC DU BRAY

**DANS L'ATTENTE
D'UN MATIN MAGIQUE**



9 791096 721085

ISBN : 979-10-96721-08-5

CARRAUD-BAUDRY

Carraud-Baudry
17 BIS, rue de Bois-Billières — 37230 Fondettes — France

ÉMILE RAUDRAC DU BRAY

**DANS L'ATTENTE
D'UN MATIN MAGIQUE**

ISBN : 979-10-96721-08-5

Copyright © 1999, Patrick Émile Carraud

Carraud-Baudry
17 BIS, rue de Bois-Billières — 37230 Fondettes — France

Résumé de *DANS L'ATTENTE D'UN MATIN MAGIQUE*

Lors d'un hiver froid et pluvieux le véhicule de Charles Foltenay, V.R.P., reste immobilisé sur l'accotement d'une route secondaire. Charles, malade, trouve refuge chez un vieil homme habitant, seul, une bâtisse au cœur des bois.

Le vieil homme, peu expansif, pourtant serviable, délaisse néanmoins un instant le représentant, pour s'enfoncer dans la nuit épaisse.

En son absence, très souffrant, Charles éprouve un malaise.

Il reprend conscience : une petite personne portant un long manteau et un capuchon noirs, une petite personne au très beau visage doucement illuminé par la lueur de la lampe à pétrole, se penche sur lui. À cette vision sublime Charles s'évanouit encore.

Un peu plus tard le vieil homme est de retour. Le V.R.P. est couché dans un lit, dans une pièce chauffée. Selon les dires du vieil homme, le malade a bénéficié de la sollicitude du *Petit Crieux*.

Arrive bientôt une charmante femme, du même âge, peut-être, que Charles Foltenay : *madame Ladusesse*, venue à la demande du Petit Crieux, selon l'homme des bois.

Madame Ladusesse prodigue quelques conseils à Charles, et lui laisse, contenues dans de petites fioles, des préparations pour se soigner. Cette femme lui plaît beaucoup. Il pense lui plaire : elle lui tient des propos qu'il juge très encourageants !

Trois jours plus tard, la voiture leur ayant été signalée, les gendarmes surviennent et recommandent au V.R.P. de se faire hospitaliser ; ce qu'il accepte.

Le représentant revient à la maison des bois. Mais le vieil homme ne peut, ou ne veut pas le renseigner, quant au Petit Crieux, quant à madame Ladusesse !

Dès lors Charles s'efforce de retrouver l'aimable guérisseuse... et l'enfant au si beau visage !

À cette quête il consacre toute son énergie, et trop de temps. Il perd son emploi.

Désespéré, d'une santé fragile, il est à nouveau terrassé par la maladie. Il se rétablit lentement.

Toujours souffrant, il est hébergé par son neveu, Benoît Lavigier.

À l'occasion d'une courte promenade solitaire vers le dolmen de la Grotte aux Fées, Charles Foltenay disparaît. Benoît entreprend alors de le rechercher.

Charles lui a fait certaines confidences, et Benoît a découvert dans les papiers de son oncle des notes concernant ses investigations pour retrouver l'enfant et la *guérisseuse*. Mais l'enquête de Benoît Lavigier se révèle particulièrement ardue.

Qui est donc réellement l'homme des bois ? Et ne semble-t-il pas en savoir beaucoup plus qu'il ne veut en dire ?

Et cette singulière et mystérieuse dame Ladusesse, qui est-elle donc ? Qu'est-elle donc ? Une guérisseuse ? Ou, peut-être même, une... sorcière ?

Et l'énigmatique Petit Crieux ?... Son démon familier, son infernal commis ? Du moins est-ce là, l'opinion de *l'homme de Malicorne*, et aussi de *l'homme de Marchenoir* !

Quant à l'avis du père Grinchard, prêtre suspendu, qui estime Charles Foltenay perdu pour les hommes et pour Dieu... Quelle valeur peut-on raisonnablement attribuer à toute l'argumentation savante, à toutes les élucubrations de ce curé à demi fou ?... Et, si toutes surprenantes qu'elles soient pourtant, il convenait de prendre en considération ses inquiétantes divagations...

En fin de volume, une table synoptique propose un résumé plus détaillé de l'ouvrage.

Cet ouvrage dépeint un univers imaginaire : les personnages de ce roman, les faits et gestes qui leur sont attribués, les contextes dans lesquels ils sont censés avoir évolué, et d'autres de ses éléments encore, relèvent essentiellement d'un domaine fictionnel. Toute ressemblance des personnages de cette fiction avec des personnages réels, ayant vécu, ou vivant encore, serait purement fortuite.

Les marques citées dans cet ouvrage sont, pour certaines d'entre elles, des marques commerciales ou déposées de leurs détenteurs respectifs.

Copyright © 1999, Patrick Émile Carraud

Carraud-Baudry
17 BIS, rue de Bois-Billières — 37230 Fondettes — France

**DANS L'ATTENTE
D'UN MATIN MAGIQUE**

ROMAN

Copyright © 1999, Patrick Émile Carraud

CHAPITRE PREMIER

Toute la journée avait eu des allures crépusculaires ; mais, alors, le soir devait être proche. Et la pluie incessante battait toujours le pare-brise.

Il souffrait d'une migraine lancinante, et, malgré le chauffage poussé au maximum, ressentait une fraîcheur malsaine le long de son échine. Depuis Nogent-le-Rotrou il éprouvait des coliques intestinales qui lui rendait parfois la conduite difficile ; en particulier les pressions réitérées sur la pédale d'embrayage pour les changements de vitesses, sollicitaient non seulement les muscles de la jambe mais aussi les abdominaux qui pressaient, malmenaient ses viscères douloureuses. Il regretta de ne pas avoir les moyens de s'offrir un véhicule neuf et à boîte automatique !

Il se promit de s'arrêter dès que la pluie cesserait. Il ne pouvait lire l'heure au tableau de bord : l'horloge n'y fonctionnait plus depuis plusieurs mois. Il tendit le bras en le secouant pour dégager sa montre des manches de sa chemise, de sa veste, de son pardessus.

Quand il releva les yeux il découvrit le virage ! Il y arrivait, il s'y trouvait ! Surpris il donna un coup de volant un peu trop brusque peut-être. Un autre virage, en sens inverse, suivait immédiatement le premier. L'arrière de la Mercedes se déroba d'un côté et de l'autre. Les troncs, les branches noirs des arbres défilaient en rangs serrés et désordonnés derrière les vitres. Les embardées de l'automobile s'achevèrent par un demi-tête-à-queue. L'auto s'immobilisa les roues avant près d'un fossé incertain et peu profond.

Après être sorti pour constaté la situation il se réinstalla au volant. Sa chevelure, plus très dense, saturée, de l'eau lui dégoulinait sur le front. Il dut se l'essuyer d'un revers de main ; et il proféra quelques jurons. Quand il engagea la marche arrière après avoir relancé le moteur et que les roues arrière patinèrent sur le bitume il en cria d'autres, en cria lorsqu'il tapa des deux mains sur le volant. Il fit rugir le moteur. Le vieux diesel s'emballait avec placidité et la voiture demeurait sur place, en travers de la chaussée étroite. Il s'énervait. Il coupa le contact et attendit quelques instants. La crainte d'un accident dans ces virages sans visibilité, au cœur des bois, l'obligèrent à une nouvelle tentative, heureuse celle-ci. Il manœuvra le plus rapidement possible et une roue arrière patina un instant sur l'accotement gras avant que la voiture ne pût reprendre de la vitesse. Des champs sur la gauche, une ancienne ferme abandonnée, le toit en partie effondré ; et la route pénétrait à nouveau dans les bois.

De violents spasmes, douloureux, lui tordirent le ventre : l'accident évité de justesse, l'émotion qui s'ajoutait aux problèmes du jour. Il ralentit, braqua et arrêta la voiture sur le bas-côté et serra vigoureusement le frein à main, un peu trop tôt : l'arrière de la Mercedes s'écarta un peu plus du bord de la chaussée. Au moins, ainsi un autre véhicule ne craignait-il pas l'accrocher ! Il fouilla nerveusement dans la boîte à gants et prit deux pochons de mouchoirs. Enrhumé, il en avait heureusement fait provision la semaine précédente. Il pleuvait encore. Il se pencha en geignant et sortit de dessous le siège passager son parapluie qu'il déploya en pressant sur un bouton une fois la portière ouverte. Il songea à l'achat d'une casquette ou d'un

chapeau. Il y avait déjà pensé, mais redoutait qu'un tel accessoire ne le vieillit, ne lui donnât une allure plus ringarde, si cela était possible. Il ne faisait pas « vieux beau », certes, mais ne souhaitait pas pour autant faire « vieux moche » ! Et dans le commerce, dans la vente, pour le chiffre et les commissions qui en découlaient, évidemment, il fallait présenter bien, impérativement ! Quand il se trouva debout il se sentit faible sur ses jambes, les genoux tremblant presque. L'émotion, toujours !

Arrivé à quelques mètres de la route il se jugeait mal protégé d'éventuels regards indiscrets ; les buissons qui avaient perdu leurs feuilles depuis longtemps les attendraient encore deux mois environ. Mais de nouveaux spasmes le décidèrent. Il s'approcha d'un arbre au tronc d'un diamètre plus important et abattit le parapluie au sol, le manche vers lui, le dessus vers la route.

De l'eau lui avait coulé dans le cou, le long du dos. Il avait froid, au corps, à la tête. Il éternua. Il avait déjà pris froid chez ce gros paysan qu'il n'avait pas pu convaincre d'acheter, qui l'avait écouté un vague sourire aux lèvres, en plein courant d'air, les mains dans les poches, le col ouvert sur son torse velu.

« Tout ce cirque pour vendre du pinard ! Pour essayer d'en vendre, du vin, à des types qui vous prennent pour un débile ! De gros adipeux pas frileux ! Tout ça pour un salaire de misère ! Tu parles d'une vie ! Vivement la retraite ! Vivement ! »

Il redémarra en embrayant avec précaution. Et les roues patinèrent ! Marche avant, marche arrière ! La Mercedes dérapait doucement vers le bois, entraînée par la pente, douce, mais devenue évidente, du bas-côté.

« Saloperie ! Saloperie de propulsion ! On a beau braquer et braquer ! Rien de rien ! J'en ai ma claque de ces conneries ! J'en ai marre ! J'en ai marre ! Marre ! »

Il s'énervait. Il accélérât, accélérât. Le moteur grondait, les pneus sifflaient. Mais l'auto ne bougeait plus.

« C'est foutu ! C'est foutu ! Foutu ! Foutu ! Quelle idée j'ai eu ? Quelle idée de me garer là ! Quel raccourci, bon sang ! Quel raccourci ! Après un samedi à bosser ! Bon week-end ! Bon week-end ! »

Il laissa tourner le moteur et le ventilateur du chauffage. Dans le rétroviseur et à travers le pare-brise balayé par les essuie-glaces, il surveillait la route, prêt à se précipiter sur la chaussée, bras en croix, au devant du premier véhicule qui surviendrait. Il chercha un mouchoir, et constata l'épaisseur de l'ombre dans l'habitacle. Il alluma ses feux de détresse. Une demi-heure plus tard il frissonnait toujours sur son siège, l'œil aux aguets.

« Pas un chat dans ce coin perdu ! Je vais rester là toute la nuit, ma parole ! Et j'ai l'estomac dans les talons !... »

Il se souvenait avoir dépassé, juste avant de s'arrêter, une intersection avec une allée forestière. Il lui semblait même avoir remarqué des poteaux en béton soutenant une ligne électrifiée s'enfonçant dans les bois.

La nuit tombait. Après encore un essai infructueux de dégagement de l'auto il prit le parti de chercher du secours, de suivre l'allée en forêt, les fils électriques. Il coupa le contact, resserra son écharpe, remonta son col et reprit le parapluie qui s'égoûtait lentement sur la moquette, du côté passager.

Il revint à la voiture pour prendre une vieille lampe de poche au boîtier métallique à la peinture écaillée. Il claqua la porte plus fort que nécessaire. Glissant là où les roues de la voiture avaient lissé le sol, mélangé l'herbe grasse à la terre humide, il faillit tomber.

Des hautes branches, en gouttes serrées l'eau tombait sur la route et frappait la voûte de toile du parapluie de chocs irréguliers. Le vent glacé, chargé de bruine, lui rendait sensibles les pommettes, le pavillon des oreilles et les conduits auditifs, le menton aussi. Il marchait. Il sentait son buste frigorifié, dans ses vêtements froids, moites de transpiration, moites de l'humidité ambiante. Il toussa. Il marchait et avait chaud tout à coup. Un peu plus tard il éprouvait durement à nouveau la fraîcheur de cette soirée pluvieuse d'une fin du mois de février. Ses yeux le brûlaient. Il les sentait peser lourdement dans leurs orbites. Les fines semelles de cuir de ses souliers laissaient filtrer l'eau du chemin.

« Le cuir, ça respire ! qu'il disait le vendeur ! Le cuir c'est vivant ! Espèce de forban ! »

À moins que l'eau qui imbibait le bas de son pantalon et ses chaussettes maintenant, n'y descendit, dans ses souliers de cuir !

L'allée, peu fréquentée sûrement, était très herbeuse. Il trébucha contre de grosses mottes d'herbe. Il avait quitté la voie la plus marquée de l'allée. Celle-ci tournait sur la droite. La pile de sa lampe donnait déjà des signes d'épuisement. Il ne l'allumait plus que par intermittence. Il marchait avec vivacité. Il avait chaud, il avait froid. Il était épuisé et respirait avec peine. Et l'air frais lui irritait les fosses nasales et la gorge. Il toussait. Il s'essouffait. L'allée se séparait en deux branches ; l'une s'abaissait légèrement vers la gauche, l'autre montait en tournant sur la droite. Il hésita. Il discerna dans la lueur blafarde de sa lampe, allumée brièvement dans chaque direction, les pylônes, à droite comme à gauche. Il choisit la facilité immédiate, le chemin descendant. Il avançait en traînant les pieds, trébuchant encore. Il ne jurait plus, tâchant de ménager son souffle.

Il perçut un bruit mat, loin, sur la droite. Une porte que l'on claquait ? Il dut se moucher. Malgré les facultés altérées de son odorat depuis le début de son coryza, il crut percevoir une odeur ténue de feu de bois. Il se remémora ses leçons de catéchisme où on lui avait appris, autrefois, que le chemin le plus ardu, le plus pénible, celui-là, menait au salut ! Il regretta de ne pas avoir suivi la voie ascendante et tortueuse de droite.

La pâle lueur tombant des étoiles ou de la lune trop souvent masquée de sombres nuées n'éclairait qu'imparfaitement sa route, mais quand l'ampoule de sa lampe de poche n'émit plus qu'un mince rougeoiement il dut s'en satisfaire.

Les averses s'espacèrent de plus en plus ; et les rayons lunaires, secourables, entre les branches nues et noires parvenait à dessiner les lieux en teintes de noirs et de gris épais. Il était tout près de la croisée des chemins ! À travers le sous-bois, sans buisson à cet endroit, il distingua une forme droite et rayée, raide et claire : celle de l'un des pylônes de l'autre embranchement de la piste ! Il passa au plus court, se dirigea vers ce poteau entr'aperçu. Les nuages voilaient la lune par moments encore. Il heurta de l'épaule à plusieurs reprises des arbres plus ou moins gros, plus ou moins frêles, et, il avait dû refermer son parapluie. Des gouttes d'eau, en grappes, lui tombaient sur les épaules, sur le crâne. Il avançait obstinément,

en soufflant, en trébuchant de plus en plus souvent, ses pieds s'enfonçant dans l'humus spongieux.

Un peu de lumière ! Il ne voyait plus le pylône, il avait dévié de sa trajectoire ! Interdit, il se pétrifia. Et le noir se fit. Battant l'air de ses bras, il avançait lentement, précautionneusement, un pied après l'autre. Une légère clarté baigna à nouveau ce coin de forêt du bout du monde ! Tournant la tête rapidement de droite et de gauche, au bord de la panique, il crut s'être perdu. Il reconnut le pilier de béton salvateur, plus près, mais un peu plus sur la droite. Il s'élança en râlant.

Il tomba. Lentement. D'abord le terrain s'abaissa sous lui et il fit quelques pas incertains. Et il s'effondra, dans une large flaque d'eau, dans un fossé peu profond, aux rives douces, au bord du chemin, en face du pylône. Il se redressa comme si un puissant ressort s'était détendu en lui. Il était trempé : les cuisses, le ventre, la poitrine ! Et il avait perdu son parapluie ! Il avança malgré lui, à pas lents et lourds. Le ressort était brisé. Il pleurait. Il s'appuya contre le monolithe de béton et le repoussa aussitôt. Ses vêtements mouillés, glacés, il aurait voulu les arracher. Il aurait donné, non pas un royaume, mais son antique Mercedes embourbée pour un Godin ronflant dans une pièce chaude et douillette. Un instant il ne sut de quel côté poursuivre sa quête. Puis il suivit, s'éloignant toujours davantage du bitume de la route secondaire, la piste, le sentier, qu'il venait de rejoindre.

Vers quel but, pourquoi marchait-il dans cette direction plutôt que dans une autre ? Il s'arrêta. Il était fatigué. Il se serait volontiers allongé sur un épais tapis de mousses ou de feuilles mortes, sèches. Le bruit des gouttes tombant dans les flaques d'eau, dans le fossé, sur le sol, ne lui parvenait qu'à peine, et il ne discernait plus le bruit du vent dans la ramure du bourdonnement de ses oreilles, de la pulsation de son pouls qui résonnait jusqu'à ses tempes. Sa vue se troublait par instant et il ne percevait que très approximativement cet univers froid, humide, tourmenté et sombre. Et tout à coup il se rappela, la porte qui avait claqué, l'odeur du feu de bois ! Mais il ne sentait plus rien ! Cette odeur, ne l'avait-il pas rêvée, espérée seulement ? Il reprit sa progression.

Quand l'obscurité se faisait trop impénétrable il s'arrêtait, attendant, secoué de frissons, que revienne la lumière lunaire. Il avançait lentement, prudemment. Les arbres s'éloignèrent du bord du chemin incertain. Des masses d'une noirceur sinistre dans l'ombre des bois, au cœur d'une sombre clairière ! Des bâtiments ! Il voulut appeler, mais le souffle lui manquait. Et l'entendrait-on ? Il entreprit de rechercher une porte, celle qui avait claqué, qu'il avait entendu claquer !

Depuis combien de temps marchait-il ? Une éternité ! Comment avait-il pu entendre une simple porte, de si loin, à travers l'épaisseur des bois ? Son nez coulait. Il se l'épongea d'un mouchoir humide. Pas d'odeur réconfortante de feu de bois ! Tout était noir, gris, froid, funeste, hostile.

La cour ! Elle était en grande partie couverte d'une herbe grise, envahissante. Tout se noya de noir. Se pouvait-il que cette vieille ferme croulante fût abandonnée ? Il s'arrêta. Il sentit quelques fines gouttes de pluies s'écraser sur son visage qu'il baissa vers ses souliers boueux. Quand revint la lueur diffuse de cette nuit, il s'efforça de repérer le parcours des sentiers s'inscrivant dans la surface herbeuse de la cour, d'identifier un logis parmi les différentes bâtisses. Ayant localisé son objectif, il s'avança. Il tapa du poing, des phalanges, contre une porte, contre la porte ! Il appela.

« Quelqu'un ? Quelqu'un ? »

Il s'entendit à peine. Il avait l'impression de parler dans de la ouate, ou d'en avoir des tampons dans les oreilles. Il voulut reprendre sa respiration, mais cela déclencha une violente quinte de toux. Il s'abrita dans le renforcement de la porte et y tapa encore, appelant plus fort.

« Quelqu'un ? Quelqu'un ? Y a quelqu'un ? Quelqu'un ? »

Un claquement sec ! une lueur ! déchirèrent sur sa droite la ouate, les ténèbres dans lesquelles il s'enfonçait. Un coup de fusil ! Il avait entendu un coup de fusil ! Un autre coup de fusil ! Plus tôt dans la nuit, s'en était déjà un ! Pas une porte qui claquait ! Il s'était laissé tomber sur le seuil en se ramassant sur lui-même.

« Vous me faites pas plus peur que le renard de tout à l'heure ! Qu'est-ce que vous venez m'emmerder à cette heure-là ? Foutez le camp !

— Monsieur ! S'il vous plaît... S'il vous plaît... »

Un peu plus tard il se trouvait debout, mains nouées, coudes collés le long du corps, courbé devant une grosse et antique cuisinière. L'intérieur du vieil homme qui l'accueillait à l'abri de la rigueur des éléments était presque aussi obscur et funèbre que l'extérieur ; mais il y faisait plus chaud.

« Vous vous êtes mis dans un drôle d'état ! Tout sale, et trempé comme une soupe ! Et votre auto... coincée là-bas, après ce carrefour de notre chemin avec la route !

— ...

— Vous pouvez pas rester comme ça. Faut vous changer. Faut vous sécher. Faire un brin de toilette.

— J'ai... J'ai ce qu'il faut dans ma voiture. Une valise... Je suis représentant, vous voyez... Si vous voulez bien je vais aller la chercher... »

Il manqua perdre l'équilibre et dut se rattraper, s'appuyer à la table qui occupait le centre de la pièce. Le vieux, après avoir recommandé de ne pas heurter la table pour ne pas risquer de renverser la lampe à pétrole qui s'y dressait, après avoir engagé plusieurs morceaux de bois dans le foyer de l'ancestral fourneau, entreprit d'en remplir le four avec des briques.

« Feriez mieux de rester là. Ça va pas fort, on dirait. Vous avez chopé du mal. Je vais y aller, moi... Me faudrait vos clefs, au fait.

— Mes clefs ?

— Vos clefs d'auto ! Elle est fermée ?... L'avez pas fermée ? ! »

Il ne s'en souvenait plus. Pas précisément. Il ne trouvait plus ses clefs. Il crut les avoir perdues, mais les retrouva dans une poche de son pantalon, parmi des mouchoirs en papier devenus pâteux.

« Ça serait mieux de pas attendre pour enlever tout ça... Je vais prendre une serviette et une couverture à côté. Vous allez vous sécher. Et la mettre sur vous, la couverture ! Restez près du feu. Vous avez qu'à vous asseoir en attendant que je revienne... Vous voulez que je vous aide ?

— Non ! Non merci.

— Ça ira ?...

— Euh !... Merci, ça va aller.

— Donnez votre imper. Je vais le pendre là... Bon... Je vais peut-être prendre la lampe tempête, des fois... Et vous, attention à la lampe sur la table, hein !... Et au fait, votre valise, elle est dans le coffre ? »

Oui, elle était dans le coffre. Le bonhomme enfila une vareuse à la toile raide, dont il releva la capuche sur le bonnet qui enserrait son crâne de près. Puis il sortit, sa lanterne à la petite flamme vive d'une main, son fusil de l'autre.

« Pourvu qu'il ne fiche pas le feu à la bagnole ! », pensa le représentant. Il aurait voulu demander au vieux de se montrer prudent, de prendre garde de ne pas heurter la carrosserie avec le canon ou la crosse du fusil, mais il n'en eut pas la volonté, pas le courage, pas la force.

Debout, devant le four ouvert de la cuisinière il se couvrait le dos, les épaules, la tête de la couverture qu'il ouvrait pour capter la chaleur rayonnant de l'engin ronflant. Il était saisi parfois de brusques tremblements. Il sentait ses muscles engourdis, douloureux, de froid, de fatigue. Il se penchait sur la cuisinière, sur sa chaude structure de fonte et de fer. Il eut un vertige. Il oscilla sur lui-même, d'avant en arrière, les pieds nus sur ses souliers humides. Il craignit de basculer sur les plaques de métal brûlant et posa un pied au sol ; un sol chaud, mais plus sale, sûrement, qu'il ne s'y attendait. Il percevait sous son tendre épiderme plantaire des grains infimes, de petits débris. Il était crispé, contracté, épuisé, tous les muscles, le squelette endoloris. Il tira une chaise près du four, s'enroula soigneusement dans la couverture rugueuse, et s'assit, sans trouver une position confortable. Il somnola néanmoins, sursautant lorsqu'il perdait l'équilibre en quittant malgré lui l'appui du dossier. Son esprit était occupé de mille préoccupations qui ne le laissaient pas en repos. Son patron exigeait davantage de chiffre ! Toujours plus ! Et le chiffre, c'était les commissions, le salaire ! On ne pouvait pas se contenter d'empocher le fixe : cela, le patron ne pouvait pas l'envisager, car cela signifiait des ventes insuffisantes !

Il n'avait plus la foi, plus la hargne. À quoi bon tout ça ? Au bout du rouleau. Une grande, une insurmontable lassitude. Morose. Plus de goût à rien ; qu'au repos. Qu'au repos éternel, voire. Si près de la retraite, de la liberté. De cette liberté si attendue. Mais, cette liberté, pour quoi faire ? Seul comme un vieux schnock !

Il se recroquevilla sur lui-même, sur ses douleurs, sa désespérance. Ses viscères, ses intestins le tourmentaient encore. De nouveaux spasmes. Sa transpiration s'intensifia. Il ne savait où se rendre. Il souhaita un retour rapide du vieil homme. Il avait froid, et des poussées de fièvre. Il agitait les jambes, les écartant les resserrant vivement. Assis, il se penchait sur ses cuisses. Et la sueur débordait ses sourcils, coulait sur ses joues, suivait l'arête de son nez, comme la pluie un peu plus tôt dans la soirée ruisselait sur son visage. Il se rejetait en arrière, les fesses écrasées sur le bord de son siège, et serrées dans un effort de plus en plus pénible.

Il n'en pouvait plus ! Il lui fallait sans plus de courtoisie ni de discrétion trouver les toilettes, si elles existaient, avant le retour du bonhomme. Il enfonça les pieds avec difficulté et désagrément dans ses souliers moites et déformés.

Il gagna le couloir. En face, une autre porte. À gauche la porte d'entrée. À droite une porte donnant sur l'arrière de la maison ou dans une pièce annexe, appuyée contre le bâtiment principal, comme c'était souvent le cas dans ce type d'ancien petit logement campagnard

agrandi de génération en génération. Il ouvrit cette porte de droite. Tâtonnant dans le noir il trouva un interrupteur qu'il actionna à plusieurs reprises, sans succès. Il n'en fut pas surpris. Il n'y voyait rien. Il avait froid, plus encore, dans ce couloir, cette pièce obscure. Il sentait un léger courant d'air glacé remonter sous la couverture, jusqu'à son ventre. Ses coliques reprenaient, empiraient. Il douta de pouvoir se sortir dignement de cette fâcheuse situation. En hâte il revint sur ses pas, se saisit de la lampe à pétrole sur la table, et regagna aussitôt le couloir ; à droite, au bout, il franchit une nouvelle fois la porte.

Une grange, un vaste débarras encombré, montant jusqu'au toit. Les chevrons, dans l'ombre au-dessus ; et un étage sur une partie. À gauche, trois portes. Une au niveau de l'étage de la grange, à peu près, donnant sûrement sur un autre grenier. Deux en bas. Un cellier, derrière la première. La seconde ouvrait sur un réduit, un appentis de lattes mal jointes. Le courant d'air s'intensifiait. Du bois de chauffage entassé.

« Bon sang ! C'est où ?... »

Et il remarqua, au fond, dans la pénombre menaçante, le lieu d'aisance ! Il râla ; mais se réjouit brièvement de ne pas avoir à sortir. Il se précipita. Le dessus du genre de coffre, de caisse, se composait de deux larges planches, découpée chacune en demi-cercle, ajustées bord à bord, et polies par l'usage. Il renonça à se pencher vers le trou plein de noirceur pour quelque examen de toute façon superflu. Il avisa une pile de feuilles malhabilement découpées dans de vieux journaux jaunis. Il hésitait. Des spasmes ! Il se décida.

Tremblant davantage, mais soulagé, il put battre bientôt en retraite vers la pièce de séjour, vers la chaleur du fourneau.

Abruti de fièvre, crispé, tétanisé de courbatures, il se rassit, mais ne parvint pas à se réchauffer, à se reposer, à trouver sur la chaise, dure, étroite, une position offrant un minimum de confort. Il somnait néanmoins parfois dans une somnolence peu réparatrice.

Un cri au-dehors ! Une étrange modulation. Il avait ouvert les yeux. Il scrutait la pénombre, la porte de la pièce, la fenêtre, ses volets clos à travers les vitres, entre les rideaux. Il voulut remonter la mèche de la lampe, esquissa un mouvement pour se lever et faillit laisser échapper la couverture. Il demeura assis, se repliant sur lui-même.

Encore ! Un hullement de chouette ? Le hurlement d'un loup ?... Avait-il rêvé ? Il aperçut le crochet de fer de la cuisinière, suspendu sur le côté à un clou planté dans le mur. Terrassé par la fatigue il clignait des yeux, les fermait.

Un bruit ! La porte d'entrée ! Le vieux bonhomme revenait enfin ! La porte du couloir s'ouvrit, violemment presque, sans toutefois heurter le mur ; une courte forme noire encapuchonnée, luisante de pluie dans la lumière diffuse, se précipita dans la pièce, semblant s'enfler et se rétracter dans sa course !

Il s'était redressé, et oubliant le crochet sur le mur, s'était reculé, dans un geste spontané de surprise, dans un réflexe d'auto-conservation, de peur. Il perdit l'équilibre et tomba à la renverse.

Un bruit ? Un cri ? Un appel ? Était-ce lui que l'on appelait ainsi ? Il ouvrit les yeux. Sur lui un visage lumineux, et ce visage seulement, baigné d'une lumière douce ! Un beau visage d'ange !

Il échangea un long regard avec l'apparition. Il était en contemplation. Il se sentait bien. Plus rien ne comptait, plus rien n'importait ; plus rien d'autre. Il ne sentait rien, plus rien.

Qu'une grande quiétude, un grand soulagement. Se pouvait-il que toutes les bêtises apprises dans son enfance... ? Se trouvait-il au paradis ? Était-il mort ? Il sombra dans un néant opaque et tourmenté.

Il se réveilla dans un lit confortable. Des masses molles, lourdes et chaudes l'entouraient, sous les draps. Les briques ! Les briques du four, enroulées dans de l'étoffe.

Un crissement, un frôlement. Un glissement. Une vague lueur autour d'une ombre basse, mouvante. Disparues ! Disparues, et l'ombre et la sombre lueur !

« Eh bien dites donc ! J'ai cru un moment que vous alliez y passer !

— C'est vous ? Vous êtes revenu ?

— Cette question !

— Moi aussi, j'ai cru que... que j'étais mort. Un moment. J'ai cru voir un ange qui me regardait... un ange qui se penchait sur moi.

— Palsambleu ! En tout cas, vous êtes encore vivant !

— J'ai entendu un cri dehors. J'ai cru en entendre un. Et un autre. Et le bruit de la porte. Je croyais que c'était vous. Et il est entré ! Une peur bleue ! J'ai vu... Quel cauchemar ! J'ai cru voir comme... Je ne sais pas... Comme un petit démon... Qui a surgi, là, hop ! Tout noir ! Une trouille !

— C'est le Petit Crioux, que vous avez entendu. Souvent fois il s'annonce comme ça quand il vient, ce petit bout de truc. Quand vous vous êtes cassé la figure, il vous a recouvert et mis au lit. C'est pas pour autant un ange ! Oui, un vrai petit démon des fois ! Des fois, il m'agace ! Mais c'est pas le mauvais bougre. Au contraire... Il m'a dit que vous êtes revenu à vous, et puis que vous êtes retombé dans les pommes.

— C'est... ? Le petit... ?

— C'est le Petit Crioux ; que vous avez dû prendre pour un ange ; et aussi pour un petit démon. C'est lui qui vous a traîné dans son lit, qu'a mis les briques et allumé le poêle. Quand il vient c'est comme qui dirait sa chambre, ici, si on veut... Il vient souvent le soir, à la nuit tombée, quand il est trop fatigué de courir les bois pour s'en retourner chez lui ; chez lui, je sais pas trop où.

— Le Petit Crioux... Vous l'appellez comme ça... parce qu'il crie ?

— Ben... Oui.

— Il couche ici ?

— Ah ! Pas tout le temps ! Il préfère des fois rester dans le terrier, avec les lapins. Il se met dans le foin, au-dessus des clapiers.

— Dans un terrier ? !

— Plus loin, par là, j'ai mis mes lapins dans un caveau, dans le talus. Ça débouche dans une petite grotte, cette cave. Devant, les lapins, dans d'espèces de cages que je leur ai faites, en bois avec du grillage, par terre, puis au fond, le tas de foin ! C'est fermé par une grille en bois, que j'ai faite aussi, avec des petits troncs bien droits, assez serrés, pas trop, comme ça y a de l'air qui passe, et du jour, pour les bêtes. Comprenez ?... Ouais, des fois il préfère se mettre dans cette cave. Moi, j'ai jamais eu envie d'y dormir, pour sûr !... Il est un peu bizarre... Tordu comme il est... Et sa petite frimousse !... Ça m'étonnerait à peine qu'un jour il m'en bouffe un.

— Qu'il en bouffe un ?... Un quoi ?

— Un lapin ! L'automne dernier, un soir, il joue au Crioux, encore, je décrouille la porte, il se radine, il cavale jusqu'au feu de la cheminée, commençait à faire frais, et voilà-t-il pas qu'il prend le pique-feu, qu'il fait un petit tas de braises, qu'il sort de chez pas où un couteau, et

puis trois guernouilles qu'il assomme sur la pierre, qu'il les met avec les pinces sur le tas de braises. À croupetons dans son capuchon il attend qu'elles cuisent ; et il se les morfale !... Pas un mot pendant ce temps-là ! Un jour s'il m'en bouffe un sans demander, il va m'entendre ! Enfin faut pas se plaindre ! M'aide bien des fois quand il vient. Mais il a pas les mêmes habitudes que nous... que moi, quoi... Il est pas pareil. Et il est un peu farouche, l'autre !

— L'hôte ?... L'autre ?

— L'autre, ouais ! Il est bien brave, il est bien vaillant, il est bien serviable, sûr. Mais il est bizarre, cet autre... Il est parti chercher la mère Ladusesse. C'est une femme qu'il connaît un peu, et qu'est capable de soigner les gens d'après ce que j'ai compris de ce qu'il m'a dit. Il a pas voulu prendre mon vélo... Avec le temps qu'il fait... Il est parti à travers bois. Voyez, il est bien serviable ! Même si des fois, ici, il fiche le bazar plus qu'autre chose !

— Il est serviable... La mère La...Duchesse ?

— Non. Ladusesse qu'elle s'appelle. Enfin c'est comme ça qu'il l'appelle. Et puis je lui ai dit que j'étais d'accord. C'est une bonne cerneuse, et tout ça, il paraît, la mère Ladusesse.

— La mère Ladusesse... une cerneuse ?

— Oui. Elle soigne les brûlures, et tout. Il paraît qu'elle fait un rond autour des brûlures avec le doigt, qu'elle baragouine quelque chose... et ça s'arrange.

— Une guérisseuse !... S'il vous plaît, appelez plutôt un médecin, un docteur ! De toute façon il va me falloir un arrêt de travail. Oui, téléphonez plutôt à un médecin !

— J'ai pas le téléphone. J'ai pas le courant non plus. Puis à cette heure-là, ça peut peut-être attendre demain. On verra bien alors si y a besoin. Si ça se trouve, demain, vous serez sur pieds, serez parti. Et vous pourrez le faire venir chez vous, le toubib ! »

Il n'insista pas. Il était exténué. Cette conversation l'avait épuisé. Il s'endormit.

Un souffle d'air froid sur le visage le sortit de son sommeil agité. Quelqu'un entrain dans la chambre. On lui posa une main fraîche sur le front. Il se laissa faire.

La lampe à pétrole fut déplacée. Il put distinguer en partie les traits de la personne dont la silhouette inquiétante s'était courbée sur lui, ceux d'une femme à l'allure sévère, égayée, relativement, par le port d'un chapeau à la mode tyrolienne.

« On m'a dit de quoi il semblait s'agir. Mais racontez-moi vous-même vos malheurs. »

En quelques mots il confia sa mésaventure, se plaignit de son triste état, d'avoir attrapé un mauvais virus, d'être moins résistant qu'à l'époque de sa jeunesse, de manquer d'allant, d'être trop âgé.

« ... Vous avez les joues creuses... Et vous n'avez pas un moral d'acier... Comme l'a pu dire Pasteur sur son lit de mort : « Claude¹ avait raison. le terrain, c'est tout ! ». Il n'y a pas que la rencontre d'un virus, il n'y a pas que les microbes qui comptent. Il y a le terrain ! Le terrain de leurs jeux, le corps, l'organisme ! Moins le terrain est résistant, plus ils pourront le ravager. Comme les roues d'une voiture ravage un sol trop tendre, instable, fragile... Il faut garder les roues (les roues motrices, surtout, nos paysans le savent bien, Monsieur) sur un sol fiable, stable, solide ! Il faut prendre soin de son corps. Le nourrir, se nourrir sainement, manger convenablement et suffisamment, mais point trop. Il faut savoir prendre suffisamment d'activité, mais pas trop, pas outrepasser ses forces, et pour les augmenter procéder par des

1 Claude Bernard.

exercices progressifs. Il faut un corps sain pour supporter une âme saine, une âme sereine pour supporter les petits ou grands aléas, déboires de santé qui surviennent parfois, malgré tout.

« Il est un don, qu'il est pénible d'accepter et que l'on ne peut refuser. Ce don unique, que les dieux immortels et insoucians attribuèrent aux humains, c'est celui de la douleur et du trépas. Mais, même si, avec tout le stoïcisme dont on peut se montrer capable, il faut inmanquablement accepter en définitive ce don funeste, en passer par là, passer sous ce joug infâme, oui, pour en finir, tôt ou tard, à se fondre dans le *grand tout*, à se fondre dans le néant, cela ne doit pas empêcher de solliciter une aide quand cela devient nécessaire ; nécessaire pour soulager ses souffrances, ses malheurs, et continuer à vivre le plus dignement, le plus longtemps possible, le plus crânement possible, ne serait-ce que pour braver le sort injuste, défier les dieux inconsistants, indifférents, frivoles ou irresponsables.

« Je ne sais, Monsieur le citoyen, quelle valeur vous prêtez à mon intervention. Peut-être ne me faites-vous guère confiance... Restez allongé ! »

Tout à coup elle arracha drap et couvertures, les débordant sur toute une longueur du lit et sur sa largeur.

« Restez étendu ! Les bras le long du corps ! Fermez les yeux ! Soyez attentif ! Efforcez-vous de vous montrer réceptif ! »

Il demeura immobile. Autant qu'il le put. De violents tremblements, d'émotion, plus que de fièvre, l'agitaient, le tétanisaient par vagues successives. Ils lui rappelèrent ceux éprouvés lors de sa première expérience amoureuse, à la vue, au contact, pour la première fois, d'un corps de femme faite.

La femme, la guérisseuse, lui avait appliqué une main sur le front, l'autre sur la poitrine. Elle prononça avec détermination, force et rapidité des paroles qu'il ne comprit pas. Il eut été nu, il n'eut pas alors tremblé davantage. Et les mains de la femme lui procuraient une douce, une forte chaleur, qui se propageait à tout son corps. Il ressentit de timides et troubles pulsations au niveau de son bas-ventre.

« Ghibhel ! Goht ! Gabhel ! Ghibhel ! Goht ! Gabhel ! Ghibhel ! Goht ! Gabhel ! Febris fubris fabris, transis ad rhamnis rhumnis rhemnis, linquas linquis me in pace, sic gaudeo gaudeas in pelvis pelvas pelviculis pelviculas ! Ghibhel ! Goht ! Gabhel ! Ghibhel ! Goht ! Gabhel ! Ghibhel ! Goht ! Gabhel ! »

Il demeura les yeux clos. Inquiet, mais heureux que l'on prit la peine de s'occuper de lui avec tant de bonne volonté et tant d'énergie, heureux de ce contact féminin. Il n'osait pas encore ouvrir les yeux et tentait de contrôler certaines pensées rampantes que, malgré sa faiblesse, il sentait prêtes à se dresser au premier plan de son esprit, de son esprit qui, à l'exemple de son corps, semblait, plus encore, vouloir s'enfiévrer, en la circonstance de déplorable façon. On rabattit sur lui le drap, puis les couvertures. On y ajouta un gros édredon.

« La fièvre est utile, mais ne doit pas être excessive, ni durer trop longtemps. Je vais laisser au maître de maison certaines substances qui ont leurs vertus propres, dont les vertus ne

valent rien aux miennes. J'imagine que vous aurez des difficultés à vous alimenter normalement les jours qui viennent. Ce sera dans l'ordre des choses. Vous êtes épuisé et malade : nous allons vous laisser reposer. Au revoir.

— Au revoir, Madame... Pardon ! Au fait, combien vous dois-je ?

— Rien. Je suis redevable envers... la petite personne qui m'a prévenue de votre triste état ; elle me ramène parfois de ses promenades certaines plantes qui me sont utiles. Voyez cela avec elle. C'est à elle que vous devez ma visite.

— Merci bien... Mais... En pleine nuit, par ce temps !...

— Si cette petite personne ne veut rien en dédommagement de sa peine... peut-être, alors... vous demanderais-je comme salaire... d'être mon compagnon pour une nuit de sabbat, de m'accompagner sur mon balai jusqu'au septième ciel, jusque chez Lucifer ! »

Elle éclata de rire.

« Vous allez vous rétablir, je crois !

Le trépas, non ! Pas pour cette fois ! »

CHAPITRE II

Il resta alité, buvant des potions amères et sucrées à la fois, et transpirant abondamment. Il perdait la notion du temps, avait l'impression d'être arrivé en ce lieu à l'instant ou de s'y trouver depuis très longtemps, depuis toujours.

Il émergeait de sa torpeur moite pour distinguer loin au-dessus de lui la mine inquiétante du vieux bonhomme qui l'hébergeait, plus rarement, penché vers lui, le joli visage aux traits fins du Petit Criex.

Celui-ci lui souriait en silence et s'esquivait aussitôt. La dernière fois qu'il le vit, le Petit, qui portait toujours son curieux manteau à capuche, en sortit une main, à hauteur de la poitrine, sans tendre le bras, et agita les doigts en guise de salut, d'au revoir gentil, espiègle, amicale ou enfantin.

« Plus qu'on sent fort, plus que ça éloigne les mauvais sorts ! Mais quand même ! Ça sent le fauve là-dedans. Vous avez pas d'autre pyjama ? J'en ai pas trouvé. Je vais vous en prêter un des miens. Vous y ferez attention. Et je vais laver le vôtre. Et pour vous... Voilà de l'eau chaude. Sortez-vous donc de votre lit pour un brin de toilette.

— Je ne sens rien. Je ne me rends pas compte. Mais vous avez sûrement raison. Merci.

— Vous avez plus beaucoup de vos mouchoirs en papier, non plus. Vous en avez d'autres dans l'auto ?

— Heu !... Oui, je crois.

— J'irai vous les chercher, si ça continue. Ça fait bientôt trois jours que vous êtes là. Vous avez pas l'air encore bien costaud. Vous mangez qu'un peu de pain rassi trempé dans votre tisane ! C'est pas assez ! Faudrait essayer de prendre un peu de viande, même si ça vous dit pas trop. Ce soir, il restera du poulet. Demain, je ferai du lapin. Du cochon ? Ça vous dirait une petite tranche de jambon ? Je le dépendrai, demain. »

Le vieil homme avait saisi son fusil. Il proféra quelques jurons inarticulés et raccrocha son arme. Les dents serrées il examinait par l'interstice entre le rideau jauni et le bois craquelé de la fenêtre, en clignant des yeux le fourgon sombre encombrant l'accès de la cour et les hommes en uniforme qui approchaient avec méfiance.

La Mercedes avait été remarquée et signalée à la gendarmerie. Son numéro d'immatriculation ne figurait pas dans la liste de ceux des véhicules volés. Mais on avait voulu tirer au clair cette énigme de voiture paraissant abandonnée depuis plusieurs jours.

On proposa à Charles Foltenay de le conduire à l'hôpital pour passer des examens et le remettre sur pieds. Il accepta. On lui demanda discrètement, une main sur l'étui du pistolet, s'il avait été menacé, séquestré ou rançonné, on lui dit de répondre franchement, on lui certifia qu'il pouvait parler sans crainte. Un peu déçu, sembla-t-il, on gourmanda le vieil homme à qui on reprocha de ne pas avoir pris la mesure des risques que l'état grippal supposé du malade

faisaient courir à celui-ci, de ne pas avoir même prévenu un médecin ! Le bonhomme se contenta de hausser les épaules. Les gendarmes attendirent impatiemment l'ambulance.

« ... Ouais ! Eh bien, j'ai eu du mal à trouver ! Si vos explications avaient été plus limpides... !

— Un ton plus bas, hein ! Vous savez à qui vous parlez ! Bon ! Assez perdu de temps comme ça ! Embarquez le malade, et hop ! en route !

— D'accord ! D'accord ! On y va ! Pas de problème !

— À propos, Monsieur, avant qu'on vous évacue, pour votre voiture, vous êtes assuré pour le dépannage, vous allez la faire enlever, ou vous vous arrangerez pour venir la chercher plus tard ? Mais une bagnole dans un endroit isolé comme ça, si vous voulez la retrouvez entière, ou la retrouver tout court... »

Charles Foltenay se souciait à ce moment-là assez peu de son automobile. Il était dehors, sur la civière, et avait froid. Il commençait à regretter d'avoir consenti à son départ immédiat. Le gendarme insistait pour obtenir de lui une réponse. Foltenay précisa qu'il prendrait les dispositions utiles pour la récupération de sa voiture dès que possible.

Pendant le trajet il se plaignit d'avoir froid encore, le long du dos en particulier, de sentir l'air frais lui irriter le nez et la gorge. On lui répondit que le chauffage était « à fond » ! Il regretta d'avoir quitté si tôt le havre fruste mais douillet de la petite maison des bois.

Les ambulanciers lui faussèrent compagnie dans une clinique du nord de Tours. Il patienta, allongé sur un chariot, un long moment. À une infirmière passant près de lui il se plaignit d'être trop peu couvert. On lui répondit que les lieux étaient « suffisamment chauffés ». Apercevant un radiateur un peu plus loin dans le couloir il décida de se lever et de s'en approcher. Il n'avait pas fait deux ou trois pas que la tête lui tournait. Il dut s'appuyer au mur. Une vague de chaleur le submergea. Il sentit une transpiration profuse l'inonder, des gouttes de sueur rouler sur ses tempes, ses joues. L'accès de fièvre laissa place à une impression glacée.

« Allons ! Allons ! Monsieur ! Soyez raisonnable, voulez-vous !

— J'ai froid ! Bon sang ! J'ai froid !

— Entendu ! Calmez-vous, s'il vous plaît ! Allongez-vous et tenez-vous tranquille ! Je vais vous conduire à votre chambre ! »

Il lui fallut se montrer patient, se comporter en bon « patient », et attendre encore.

Dans son lit il ne parvenait pas non plus à se réchauffer. Il osa enfin appuyer sur le bouton du dispositif d'appel. Il patienta. On vint. Il réclama une couverture et que l'on augmenta le chauffage. Il eut bientôt une autre couverture, certes ; et on lui assura que le chauffage était « correctement réglé pour une chambre de malade ». Il prit son souffle, mais manqua de courage pour laisser paraître davantage son énervement, pour argumenter, pour exiger. Il exprima le souhait poli de pouvoir disposer d'un téléphone dans sa chambre. On l'informa du coût de la prestation, il acquiesça d'un signe de tête. On lui proposa le branchement d'un poste de télévision. Il refusa.

« ... Allô ! Benoît, c'est toi ?... C'est Charles ! Ton oncle, ton parrain... Je ne t'appelle pas souvent, c'est vrai. Si je t'appelle... Oui, si je t'appelle, c'est que j'ai besoin de toi, tout juste !

Je suis à l'hôpital, à la clinique Saint-Godefroy, à Tours... Rien de grave, je pense. De la fièvre. Une mauvaise grippe. Quelque chose comme ça... Ah ! Vous êtes vaccinés, vous, cette année. Pas moi ! Enfin, maintenant si, je suppose que je dois l'être, ou du moins je peux l'espérer, avec ce que je tiens ! Vaccination naturelle, quoi !... Ça va pas ! J'ai froid ici. Ils ne veulent pas pousser le thermostat, et on ne peut pas le faire soi-même, ils ne veulent pas installer un chauffage d'appoint. Et les couvertures, il faut les chialer ! Mais ça réchauffe pas l'air que je respire ! Je tiens pas la grande forme ! Et ma bagnole est embourbée à plus de soixante ou quatre-vingts bornes d'ici, vers Courdemanche ; par là, je sais plus trop où. Il me faudrait une carte. Et j'ai la crève ! Écoute, si tu es d'accord... »

Benoît Lavigier arriva le soir-même. Son oncle lui avait indiqué le numéro de sa chambre. L'heure marquant la fin des visites était dépassée depuis peu. Lavigier dut forcer le passage, plus ou moins, en lâchant un « Je ne resterai pas longtemps, promis ! », à une infirmière écartant les bras au milieu d'un couloir, tentant de le dissuader de visiter un malade en dehors des horaires habituels.

« Effectivement ! Même en venant du dehors où ça caille plutôt, on craint pas s'ébouillanter ! »

Gardant la main appliquée sur la fonte du radiateur, Benoît Lavigier regardait la pluie mêlée de neige fondante tomber de l'autre côté de la vitre.

« Et on ne peut pas ouvrir davantage la vanne. Elle est tournée au maximum et il y a un genre d'ergot en laiton, monté sur l'axe, qui fait butée. À quelques milliers de francs par jour, ils ont tout intérêt à les garder un max leurs grippés, leurs malades, leurs chers malades ! Et il font tout pour ! »

D'un pas mal assuré Charles Foltenay s'approcha du placard mural où ses vêtements, ses affaires personnelles se trouvaient rangées. il se laissa tomber sur la chaise la plus proche. Il constata, comme il contemplait un temps ses mains blanches et poilues, ses vieilles mains aux veines saillantes, ses mains lasses, posées sur ses genoux, qu'il portait toujours le pyjama, fort élimé par endroits, de son hôte des bois. Une réflexion de son neveu le tira de sa rêverie maussade. Celui-ci lui tendait une chemise.

Habillé, après avoir enfilé son manteau de gabardine, Foltenay était en nage. Il sentit une goutte de sueur dégouliner le long de sa colonne vertébrale. Il s'assit, s'appuya contre le dossier, pour se redresser aussitôt en sentant ses vêtements froids se coller contre son buste, la peau humide de son dos.

« Eh ! Mon vieux tonton ! Si tu t'achetais un pardessus plus épais, plus chaud, ce ne serait peut-être pas du luxe non plus !... Tiens ! Oublie pas d'enfiler tes souliers ; et tes chaussettes, d'abord ! »

Examinant ses chaussettes, Charles Foltenay jugea qu'il ne devait pas se couper les ongles assez souvent : au niveau du gros orteil gauche, les fibres du tissu menaçaient de se rompre. Il enfonça lentement les pieds dans ses chaussures.

Il sursauta violemment, se rejetant en arrière, manquant tomber de la chaise. Il s'était levé et reculé en agitant ses jambes alternativement, essayant de dégager ses pieds de ses souliers.

« Putain ! Y a... Y a quelque chose là-dedans ! Merde !

— Dans... Dans tes godasses ?

— Oui ! »

Du bout du pied Benoît tourna l'intérieur des chaussures vers la lumière, et sans les quitter des yeux, sans trop s'approcher, en scruta l'intérieur.

« On dirait... Une... Des souris ; une dans chaque ! Dans une clinique ! Faut pas charrier !... Ça bouge pas. Elle doivent être crevées. C'est dégueulasse ! »

Le neveu avança doucement, avec précaution manipula les souliers et les renversa en les secouant au-dessus du fond du placard.

« Eh ! Il ne s'agit pas de souris... C'est... Regarde ça ! On dirait... des pattes de lapins !

— Des pattes de lapins... Oui ! Des pattes de lapins !

— Qui c'est le petit con qui t'a foutu ça là-dedans ? Faut être un brin tordu !

— Petit ? ! Tordu ? !

— Enfin, t'en as été quitte pour une belle frousse ! Il paraît que ça porterait bonheur.

— C'est gentil, en fait ! Une petite blague, mais pour appeler le bonheur sur moi, me souhaiter un prompt rétablissement... C'est... C'est certainement le Petit Criex.

— Hein ? Ouais. Bon. Tu t'attendras sur le gosse de monsieur... Criex, un autre jour... Elle devaient être sèches, les pattes, il n'y a pas de traces de sang... Vu que t'en as pas une autre paire, t'as qu'à les mettre, maintenant.

— Criex, ce n'est pas le nom... Ce n'est pas son nom. Je ne pense pas... Qu'est-ce qu'il m'a dit le vieux, déjà ?...

— Quel vieux ?

— Le vieux qui m'a...

— Excuse-moi... Tu me raconteras ça plus tard... Euh ! Ça ira quand même ? Tu tiens debout ?... Bon, on se tire !

— Attends ! »

Charles Foltenay se pencha péniblement en s'appuyant contre le chambranle et ramassa, après les avoir caressées d'un revers du doigt, les deux pattes de lapin.

Avant de pouvoir sortir de cette usine blême il fallut encore livrer bataille, à nouveau montrer patte blanche, état civil, numéro de caisse de sécurité sociale, de mutuelle, tenter de justifier son domicile, et signer, lorsque l'on crut la résistance des geôliers rendue, une décharge à l'égard du corps médical.

« De toute façon, je peux bien signer. Ça changera rien. Quand ça tourne mal, ce n'est jamais de leur faute ! »

Après, donc, en guise de signature, un ultime gribouillis au bas d'une page, ils purent s'échapper.

« Die Heilkunde macht frei ! La médecine rend libre !
— Et moi, je... je la vomis ! »

Penché au-dessus d'une pelouse détremée Charles Foltenay était plié en deux par la nausée.

Une fois qu'ils furent installés dans sa voiture Benoît Lavigier proposa à son oncle de le recevoir chez lui quelques jours. Foltenay ne s'y opposa pas.

« Je te vois mal, simplement, aller chercher tes médicaments à la pharmacie. Alors, faire tes courses !

— Ta femme, Paule... Elle ne va peut-être pas très bien prendre la chose.

— On a de la place pour toi. Tu ne devrais pas trop nous déranger. Tu te fais petit, tu ne fais pas de caprice, tu ne la contraries pas, et ça se passera bien. Ne t'en fais pas ! Elle comprendra. Elle n'est pas si terrible que tu le supposes.

— On arrive bientôt ? Je suis glacé. Je voudrais me coucher. Au chaud ! »

Aussitôt arrivé il dut s'allonger sur le canapé du salon, tandis que l'on préparait son lit, où il se coucha enfin, entre des draps frais. Il lui sembla longtemps percevoir le froid ayant pénétré son échine, sa poitrine. Il s'endormit néanmoins, bercé par le ronflement de la soufflerie d'un radiateur électrique d'appoint destiné à accélérer la montée en température de la pièce.

Son sommeil fut agité. Il se tournait, se retournait entre les draps dans lesquels s'empêtraient ses pieds collants de transpiration.

Dansant comme des démons au son d'un tambour lointain résonnant sourdement depuis les insondables entrailles de la terre, de grands lapins blancs bondissent contre le sol, les parois, le plafond bas, voûté et inégal d'une ténébreuse caverne. Ils grouillent, s'agitent, ils entourent avec frénésie, se précipitant en une ronde folle, une petite silhouette verticale, à peine plus grande qu'eux, toute encapuchonnée de noir, leur maître, qu'ils célèbrent. Alors, toujours dissimulé du sombre et long capuchon, l'humble et obscur génie chevauche un lapin, un grand lapin ! aux grandes pattes ! un grand, très grand lièvre ! au pelage fuligineux, qui tout à coup sur ces hautes pattes arrières, se cambre, se dresse. Et sur cette monture puissante, sur ce cheval ! car il s'agit bien d'un vigoureux destrier, à la robe couleur de nuit, aux yeux de braise, portant au front une tache, une étoile blanche, et agrippant d'une main fine les longues oreilles d'un lapin blanc, le petit être à la cuculle ombreuse s'élance hors de la grotte, dans les ténèbres opaques. Mais avant de se perdre dans la nuit d'un saut de sa monture, le petit maître de l'ahurissant clapier, courbé sur le garrot de son infernal coursier, se tourne brièvement vers lui, Charles Foltenay. Alors, du petit génie encapuchonné de sa longue cape, se distingue un instant la paume ouverte en un salut bref, et, d'une pâleur mortelle, son visage si beau !

Il s'était éveillé, les yeux ouverts sur la nuit épaisse, la poitrine oppressée. Le souffle difficile, nez bouché, trachée, bronches encombrées, submergé tout à coup par une grande tristesse, il sentit des larmes rouler sur ses tempes. Il souffrait du dos, des reins, de tous les muscles de son corps.

Comment avait-il pu s'en revenir là-bas, au fond de ces bois lointains ? Pourquoi s'être endormi dans la cave des lapins de la forêt, sur l'inconfortable tas de foin du Petit Criex ? Dormir dans la cave aux clapiers, en cette saison, dans son état, voilà qui était imprudent, qui pouvait être fatal ! Il s'agita, en geignant, hocha la tête, se débattit, tenta de se lever.

Il remarqua les chiffres lumineux, l'affichage rougeoyant du radio-réveil sur la table de chevet. Il se souvint du lieu où il se trouvait. Se calmant, il murmura dans l'obscurité.

« Tout doux, les lapins, les tout petits lapins ! Gentil, gentil, le Petit Criex. »

Il voulait se reposer, se sentir mieux. Se reposer, surtout. Au besoin dans le néant ! Il songea à Benoît, à la belle Paule, au vieux monsieur de la maison aux fonds des bois, à madame Ladusesse, à ces douces mains, et encore au Petit Criex. Serein, alors, il attendait la mort.

Le lendemain matin Benoît s'alarma, son épouse également. Charles était hagard, son front brûlant. Ses draps, ses couvertures, son matelas étaient humides de transpiration.

« Il faut faire tomber la fièvre ! Ça devient impératif. Tiens, avale ces comprimés avec ce verre d'eau ! Tu recommences dans deux ou trois heures. On va au boulot, nous. On va prévenir le médecin. Toi, ne sors pas ! Ne prends pas froid ! Sois sage en notre absence. Ne fais pas de folies de ton corps !

— Arrête, tu vas me faire mourir de rire !

— On a laissé le chauffage dans le salon et à la cuisine. On l'a poussé aussi dans ta salle de bain... Bois ton verre en entier, tu as besoin de te réhydrater. Sur la table de la cuisine, tu trouveras des sachets de thé, de camomille ou de tilleul, prends ce que tu veux ; il y a aussi du sucre, du miel, des biscottes. Ça, ça devrait passer. Mange un peu, et bois ! Dès que possible on t'achètera ce que le docteur t'aura prescrit.

— Reposez-vous, Charles. Benoît et moi, nous allons partir travailler maintenant.

— Oh, oui ! J'ai bien compris ! Madame Ladusesse ! Vos mains ! Vos mains sur mon front ! S'il vous plaît ! »

Paule fut quelque peu surprise de la réflexion de Charles Foltenay. Elle se contenta, avec une certaine répugnance, de lui tapoter l'épaule en se penchant vers lui, avant de sortir de la pièce. Dans le hall elle ne put se contenir davantage.

« Écoute, Benoît, si ce vieux con, bien qu'il soit ton oncle, se fout encore de moi en m'appelant « la duchesse », s'il réclame encore que je le tripote, tu devras te débrouiller pour le remmener chez lui illico presto !

— Il est à moitié dans le cirage...

— J'ai pas voulu d'enfant, et tu étais d'accord, pour pas être enquinée tout le temps. J'ai pas envie de m'occuper des gosses des autres, et pas non plus des tontons, des tatas, et cætera ! »

Charles Foltenay sombra dans un sommeil peu profond et peu réparateur. Il s'éveilla, absorba d'autres comprimés, déchiffra l'heure, décida de se forcer à se restaurer et à se désaltérer. Il quitta la cuisine pour se coucher à nouveau.

Dans l'après-midi la sonnerie de la porte d'entrée, insistante, le tira de sa torpeur. Moins de dix minutes plus tard, soulagé d'un chèque, à défaut de l'être de ses maux, il disposait d'un certificat médical et d'une ordonnance pratiquement illisibles. Il se remit au lit et pensa qu'il aurait dû téléphoner à son employeur. Mercredi ! Oui, mercredi, déjà ! Et il était trop tard ! Il lui faudrait sans faute prévenir son patron dès le lendemain matin.

« ... Mon vieux Charles, on ne peut pas dire que vous soyez mon meilleur vendeur ! Loin de là ! J'ose même vous le dire, vous êtes le plus... le moins bon ! Va falloir vous secouer ! Ou ça ne pourra pas durer encore très longtemps comme ça. C'est moi qui vous le dis ! Et vous auriez pu prévenir plus tôt ! Enfin !

— Comme je vous l'ai expliqué, c'était assez compliqué et je n'ai pas pu...

— Vous reste-t-il des cartes-réponses que vous n'avez pas gâchées... que vous n'avez pas exploitées, je veux dire ?

— Oui, mais...

— Je vais envoyer Simon les prendre chez vous.

— Hum ! Elles sont dans ma voiture.

— Ouais ! Parfait ! Il passera demain matin.

— Mais, ma voiture je ne l'ai pas ; elle est restée coincée là-bas. Et je ne suis pas chez moi.

— Aaah ! Et vous en avez pour combien de temps ?

— Pour le reste de la semaine. Si ça ne va pas lundi, je ferai revenir un médecin. Vous allez recevoir le certificat médical.

— J'y compte bien ! Mais je vous préviens, Charles, va falloir vous secouez. Comprenez-vous ? Moi, mes salariés, il faut qu'il me rapportent ! Ça ne pourra pas durer ! Indépendamment de vos problèmes de santé de cette semaine, ça ne va pas, Charles ! Je ne pourrai plus vous faire confiance très longtemps ! Les taux de réponses à nos distributions de cartes ne sont déjà pas très élevés. Les prospectus, il ne faut pas trop en louper ! Il faut en transformer le plus grand nombre possible en clients, Charles ! Ma boîte, elle ne peut pas tourner sans le fric des clients ! Sans le fric des clients, pas de chiffre d'affaires, pas de marge, pas de bénéfices pour moi, pas de commissions pour vous, pas de salaire pour le personnel ! Le pinard, il faut ! il faut leur en vendre ! Pas leur en faire goûter seulement ! Si ça continue... Si, même, vous preniez un statut d'agent commercial, je crois que j'hésiterais à vous confier longtemps encore mes coupons-réponses... »

Ce prétentieux de Roublaut envisageait-il sérieusement de se séparer de lui ? Il lui faudrait se bouger, se remotiver, vendre sans scrupule sa piquette à des nécessiteux, de pauvres types qui le paieraient avec le montant des allocations familiales s'il le fallait ! Peu important ! Après tout ce n'était pas son problème ! Ils pouvaient bien picoler, et s'y ruiner, en crever, ses soiffards, ces ivrognes !... Ne pouvait-il pas vendre autre chose ? Changer de patron, changer de secteur ? Se remettre en cause, encore une fois ? Comme Juliette Bontemps, qui avait quitté l'entreprise, avait vendu des abats-jours, des abats-jours ! puis des aspirateurs et des cireuses, des piscines en kit, et vendait des automobiles ! Oui, se remotiver, revenir au top niveau, et la tête haute, claquer la porte, plutôt qu'être lourdé comme un malpropre !

Il chercha dans son manteau les pattes de lapin. Il se recoucha, les garda un moment dans ses mains. Il les caressait entre ses doigts.

Il avait été bien, là-bas, en définitive, soigné par cette belle femme, la guérisseuse, et par le Petit Criex, avec le bonhomme un peu bourru.

« Tout doux, tout chaud, le tout petit lapin !
Le joli lapin du Petit Crioux
Qui dans la nuit chevauche vers les cieux !
Enfin, avant que vienne le matin,
Et que pâlisse le ciel étoilé,
Il y croise à cheval sur son balai,
La brave et bonne dame aux douces mains,
La fière et forte mère Ladusesse,
Des sorcières la très belle duchesse ! »

CHAPITRE III

Quelques jours durant, lors des repas, il ne put absorber encore que du thé agrémenté de deux ou trois biscottes enduites d'une fine couche de miel.

Puis il s'enhardit à manger un steak haché cuit sur le gril, avec une petite quantité de pâtes. Ce régime suivi plus d'une semaine, il put reprendre une alimentation plus variée. Sa fièvre avait enfin cédé, pour une température à peine plus élevée que la normale. Mais il avait perdu un peu plus de sept kilogrammes.

Demeurer couché jours et nuits lui devenait difficile à supporter. Il ne parvenait plus à trouver dans le lit une position qui restât longtemps supportable. Debout, il se sentait faible et parfois la tête lui tournait. Il toussait toujours et éprouvait de grandes difficultés à libérer ses bronches.

« Tu devrais peut-être sortir prendre l'air maintenant. Pour voir si tu peux reprendre bientôt le boulot, faudra bien que tu mettes le nez dehors. Tu te couvres comme il faut et un début d'après-midi, quand il fait le moins froid tu fais une petite promenade dans le coin. Ça t'oxygénera ! Les poumons et les muscles ! La marche ça contribue à faire circuler le sang ! Et je te parie que les petits vertiges que tu ressens quand tu te lèves, disparaîtront... »

Benoît lui prêta un long manteau matelassé et léger, très chaud, qu'il put enfiler par dessus sa gabardine. Engoncé en outre dans plusieurs autres couches d'étoffes, gilet, pull, caleçon, chaussettes hautes et épaisses, Charles Foltenay, deux semaines après le début de son état grippal, entreprit une petite excursion aux alentours du domicile de son neveu.

« Euh ! Je vais par où ? Je ne la connais pas si bien que ça, ta campagne... Remarque, je n'ai pas l'intention d'aller bien loin, et il n'y a rien à voir par ici je suis sûr.

— Si tu te sens en jambes tu peux pousser jusqu'au dolmen. Figures-toi que nous avons un dolmen à Mestray ! Et il est assez imposant, mon vieux ! Le dolmen de la Grotte aux Fées ! C'est un peu plus loin, par là, vers Saint-Antoine-du-Rocher. Sur la droite. Au milieu des champs ; il est entouré d'un bosquet. Un chemin y conduit, tu verras. Une dizaine de mètres de long et presque quatre mètres de haut !

— Mouais. Je verrai si je tiens la forme. En marchant assez vite je ne devrais pas avoir froid de toute façon... »

Le temps était sombre, le ciel chargé de gros nuages, mais le vent d'ouest pas trop glacial. Charles Foltenay se couvrit néanmoins le nez et la bouche de son écharpe pour ménager ses voies respiratoires que la fraîcheur de l'air inspiré irritait encore. Il abaissait seulement le cache-nez pour tousser ou se moucher.

Il aperçut le boqueteau, dans les champs désolés. Des arbres à feuillage persistant. Des conifères. Des ifs, peut-être. Il songeait à faire demi-tour. Il hésita, et poursuivit son périple. Quittant bientôt la route il s'engagea sur le chemin menant à la Grotte aux Fées. Il commençait à ressentir une certaine lassitude et aurait apprécié de pouvoir s'asseoir au chaud.

Le monument était effectivement relativement imposant dans son genre. L'on pouvait simplement déplorer qu'il ne fût pas mieux mis en valeur par des abords plus soignés et plus larges. Le dolmen se dressait, plutôt entouré d'une rangée d'arbres qu'au milieu des bois, au centre d'une clairière, comme il l'avait imaginé d'abord.

Puisqu'il était parvenu jusque-là, il entreprit d'en faire le tour. Les bâtisseurs, les tailleurs de pierre ayant contribué à la confection du monument n'avait pas manqué de courage, ni de force, ni de détermination pour mener à bien leur œuvre, s'étonna-t-il. Il se souvint que les dolmens étaient à l'origine des tombes, généralement collectives, utilisées des générations durant. Ces réminiscences d'un savoir oublié provoquaient en lui un certain trouble. Il avait soudain l'impression de fouler un sol sacré, sanctifié par le lourd fardeau des morts qu'en des temps très reculés, des hommes, morts eux aussi, avaient ensevelis ici, avant d'y être ensevelis eux-mêmes. Il s'arrêta un instant. Il sentait son cuir chevelu se tendre, ses cheveux, sous la casquette et ses rabats fourrés, se dresser sur sa tête. Il ne sut s'il convenait de se hâter ou de marcher plus lentement. Il reprit sa progression à pas lents et circonspects. Il sentait la fraîcheur, l'humidité du sol, de l'air, pénétrer ses souliers, traverser ses chaussettes. Il releva les yeux vers les énormes blocs de pierre du mégalithe, les orthostrates et la grande dalle qu'ils soutenaient. Et il le vit ! qui s'enfuyait, au-delà des arbres ! Il vit son capuchon sombre s'éloigner ! Il l'appela. Il s'écria.

« Eh ! Petit ! Petit Criex ! Criex ! Petit Criex ! C'est moi ! C'est moi ! Tu ne me reconnais pas ? Dis ? Attends-moi ! Attends-moi ! »

Il s'était élancé malgré lui à la poursuite du Petit Criex, avait franchi en courant la rangée d'arbres, s'était précipité à travers champs dans sa direction. Il sentit quelques gouttes de pluie sur son visage.

« Petit ! Petit Criex ! Attends ! Attends ! Je dois te remercier ! Te dire merci ! Merci ! Merci ! »

Il pleuvait ! Il tomba emporté par sa course, la fatigue. Plus loin, la zone herbeuse du chemin... Plus loin encore la route, et des champs, des prés déserts, plus loin encore des bois... Le capuchon avait disparu. Charles Foltenay n'y voyait plus ! Il pleurait !

« ... Non mais ! Dans quel état il te l'a ramené ! Et tu n'oseras même pas lui réclamer le remboursement du pressing ! Il ne l'a pas déchiré, au moins ?

— Non... Je ne crois pas.

— Non ! Mais comment a-t-il pu se débrouiller pour se mettre dans un état pareil. Pas seulement... mais aussi se retrouver tout... chose, tout... tourneboulé ? Et ces crises de larmes ! Enfin ! Ça rime à quoi ? Qu'est-ce qu'il a ton oncle ? Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Oh ! Tu sais... Ça fait des années que ce n'est pas la joie pour lui. Depuis qu'il a perdu Claudette...

— Depuis qu'elle l'a plaqué en le foutant sur la paille, en lui faisant perdre son épicerie, tu veux dire !

— Oui, je veux dire ! Il est sortit. Je lui avait dit de prendre l'air... Et d'après ce que j'ai compris, il a été jusqu'au dolmen. Là-bas, il a cru voir le petit... comment s'appelle-t-il déjà ? Le gamin qui s'est un peu occupé de lui chez le type qui l'a hébergé quand il s'est retrouvé coincé avec sa bagnole, et malade. Il s'était évanoui. Et c'est ce gamin qui l'aurait mis au lit ; le type était parti chercher ses affaires dans la voiture et c'est le gamin qui l'aurait entouré de briques chaudes et qui aurait allumé un poêle pour chauffer sa chambre. Et aussi, c'est ce gamin qui aurait été cherché... disons, du secours, une rebouteuse.

— Ça lui est arrivé où déjà, son histoire de fou ?

— Ne parle pas comme ça, enfin ! S'il te plaît, Paule. Le pauvre vieux est malade et fiévreux encore. Je n'aurais pas dû l'inciter à aller dehors ! Par ce temps en plus ! Et aussi loin !... Ça lui est arrivé entre Bouloire et La Chartre.

— La Chartre-sur-le-Loir ! C'est dans la Sarthe. Et le gamin se baladerait ici, à Mestray. Ça fait une trotte ! Ça ne tient pas debout cette histoire !

— Il a dû se tromper. En fait il a cru reconnaître... sa capuche. Son capuchon. Un capuchon noir. Le gosse s'est sauvé. Il l'a appelé, à essayé de le rattraper.

— Il est dingue ! Comment a-t-il pu s'imaginer que le gosse de son bout du monde... ?

— Tu sais... Il est malade, à côté de ses pompes, et son patron à menacer de le mettre à la porte.

— Eh bien ! Manquerait plus que ça !... Ça devait être le gosse des... des... Tu sais la maison aux volets verts assez délavés ! Leur gamin est toujours affublé d'un vieux parka noir trop grand pour lui, et usé ; le rembourrage commence à apparaître en bas.

— Ah bon ? Je ne me souviens pas l'avoir vu ce gamin-là. Pas accoutré de cette façon, en tout cas.

— Avec les manches trop longues, et retroussées !... »

Une semaine plus tard Charles Foltenay se trouvait sur la voie d'une plus complète guérison. Après deux jours seulement, il avait substitué au traitement prescrit par le médecin, aux médicaments achetés par Paule, ceux fournis par madame Ladusesse. Il suivit les indications que lui avait répétées le vieil homme de la ferme perdue dans la forêt. Trois fois par jour, matin, midi et soir, après ses maigres repas, il diluait dans un demi-verre d'eau, rapidement chauffé au four à micro-ondes de la cuisine de son neveu, une petite cuillerée de miel. Il prenait les deux flacons que par l'intermédiaire du bonhomme lui avait procuré la guérisseuse, en dévissait précautionneusement les bouchons aux fragiles compte-gouttes. Il laissait tomber les petites larmes d'huiles essentielles de plantes inconnues de lui dans son verre et en agitait le contenu. Il prit goût à cette petite préparation qu'il buvait, après une semaine, avec une certaine délectation, en se remémorant sa rencontre avec la dame et le Petit Crioux. Il convenait simplement de ne pas exagérer le nombre de gouttes de l'essence, particulièrement agressive, de l'une des deux petites fioles.

Le samedi, Benoît l'emmena récupérer la Mercedes.

« Bon ! Après La Chartre, on prend la direction de... Le Grand-Lucé et de... Le Mans. On tourne à... Brives, sur la droite, en direction de Courdemanche.

— Ce n'est pas là. Pas à Courdemanche. Fais voir la carte que je me repère. Je venais du nord. Nogent-Le-Rotrou. La Ferté-Bernard. Connerré. À Connerré j'ai quitté la nationale pour

couper à travers, pour éviter Le Mans... Je voulais rejoindre Le Grand-Lucé. Par là, tu vois, tout droit, presque. Mais je n'ai pas tourné à droite, là, et je me suis retrouvé à Thorigné. Après j'ai continué sur Bouloire. À Bouloire j'aurais dû prendre à gauche, en direction de Saint-Calais, et puis à droite vers Courdemanche et La Chartre. Mais j'ai traversé la nationale sans me poser de question. J'aurais pu continuer par là, vers Le Grand-Lucé. Alors j'ai tourné à gauche et encore à gauche pour retrouver la route de Courdemanche. J'ai dû passer par là... Pélonnières et les Pérées. Oui ! Voilà ! Après, Maisoncelles. C'est là aussi que je me suis planté encore. J'ai filé tout droit... C'est écrit drôlement petit... LaFuye, et... Le Mançais. Là ! Évaillé d'un côté, Tresson de l'autre. J'ai pris Tresson. Mais à Tresson, j'étais un peu énervé, et je roulais depuis longtemps, j'étais crevé et déjà malade, tu vois ! je suis remonté de l'autre côté de la vallée. Et au lieu de continuer vers Le Grand-Lucé... Faut dire que j'ai pas déplié souvent la carte. Je roulais... un peu au pif.

- Eh bien ! Mon pote ! Et t'étais déjà enrhumé ! Ça explique !
- ... J'ai dû tourner là... Ou là, peut-être, pour rejoindre la route.
- La route de courdemanche ! La départementale 63 ou la 34 ! La vallée de l'Étangsort !
- Euh !... Oui ! C'est par ici... Ou par là. Il y a des bois aussi. Même sur la carte.
- Attends ! Avec ton doigt, je n'y vois rien ! Fais voir avec la pointe du stylo.
- À moins que ce soit par ici, plutôt.
- Tu rigoles ? Bon sang, j'aurais dû faire le plein avant de partir de Tours ! »

Enfin l'on put vérifier que la Mercedes se trouvait toujours là où elle avait été abandonnée.

« Faudrait que j'aie vu le bonhomme, pour lui rendre son pyjama, et... le remercier.

— Ah ! Non, non ! On va dégager ta bagnole... Je ne vais pas par là avec ma Citroën. Déjà que ça ne m'enchant pas vraiment de devoir l'accrocher à la tienne avec ce câble...

- C'est étudié pour...
- Ouais. Mais ce n'est pas génial comme truc. Tu démarres d'abord. Et tu n'accélères pas trop ! Ne vas pas me rentrer dedans !
- Eh ! Je sais conduire ! J'ai fait des centaines de milliers de kilomètres !
- T'as des kilomètres au compteur, je sais... Aaah ! Ne fais pas la gueule. Et vas y molo. »

Le désengagement de la Mercedes prit quelque temps. D'autant plus qu'il fut nécessaire de connecter les deux batteries pour permettre le démarrage de son moteur. Ils se rendirent jusqu'à la vieille ferme de la clairière, en roulant dans les sous-bois, feux allumés, dans le crépuscule naissant.

Le vieil homme les héla dès qu'ils furent descendus de voiture. Il hocha la tête semblant reconnaître son visiteur ou bien la Mercedes. Il ouvrit davantage un des battants de sa fenêtre. Foltenay et son neveu s'approchèrent.

- « Vous êtes revenu chercher l'auto. Ça va mieux, on dirait.
- Oui. Ça va mieux. Je vous rapporte votre pyjama... Et...
- Merci bien.
- Et... Je voudrais vous remercier davantage pour votre accueil, pour le dérangement occasionné, et...
- Vous en faites pas pour ça. C'était rien.
- Mais...

— Non ! Rien, je vous dis !

— Aussi, le petit... le Petit Crioux. Je dois le remercier pour la peine qu'il a pris pour moi et...

— Attendez ! Taisez-vous un peu ! Je vais vous faire entrer. »

La fenêtre fut fermée soigneusement, et la porte s'entrouvrit.

« Qui c'est l'autre ?

— Mon neveu. Il m'a amené. On a laissé sa voiture au bord de la route.

— Hum ! Entrez. »

Benoît Lavigier s'avançait. Un grondement sourd et bref du vieux bonhomme aperçu dans l'entrebâillement de la porte fit marquer une hésitation au neveu. La porte fut claquée derrière Charles Foltenay. Debout au-dehors, vexé, Benoît n'osa cependant pas protester autrement qu'en son for intérieur.

« M'sieur, le Petit Crioux, j'aime mieux pas qu'on en parle devant des étrangers. Les gens ils pensent vite à mal. Le Petit Crioux, s'il voudrait pas venir ici, il viendrait pas ! S'il vient, c'est qu'il veut bien, que ça lui plaît. Et moi aussi ça me plaît bien. Des fois il m'aide. Ou il me retarde des fois. Mais même s'il est là à rien faire, à rien dire, ça me déplaît pas qu'il soit là quand il veut et le temps qu'il veut.

— Il n'est pas là en ce moment ?... Qu'est-ce qui lui ferait plaisir ? Je dois le remercier... Pour ce qu'il a fait pour moi, pour ce que... madame Ladusesse a fait. Elle m'a dit de régler ça avec lui.

— La mère Ladusesse...

— Euh ! Oui, la mère... madame Ladusesse. Elle a dit qu'elle était redevable envers le Petit Crioux. Que, parfois, il lui ramenait des plantes de ses promenades, certaines plantes qui lui étaient utiles !

— De toute façon, le Petit Crioux, s'il vient ici des fois, il prévient pas avant de venir. Il reste des fois des jours et des jours, des semaines sans passer.

— S'il voit aussi de temps en temps madame Ladusesse je pourrais peut-être le voir chez elle. Et puis... Je... J'aimerais bien la revoir... elle aussi... Pour la remercier... Mieux que la dernière fois. Mais je ne sais pas trop comment...

— Elle vous a fait un bel effet cette femme-là, à ce qu'on dirait ! C'est le Petit ou c'est elle que vous voulez revoir ?

— Vous pourriez me dire où elle habite ?

— Vous êtes un gars gentil, mais têtu, vous. Ça doit pas être sa clientèle habituelle les gens de la ville. Je sais pas si vous serez bien reçu...

— Où habite-t-elle ?

— Ben !... Je sais pas trop où, à vrai dire. J'ai jamais eu besoin d'aller chez elle, moi. Le Crioux, lui, il doit le savoir, où ! Je lui demanderai.

— Oui, mais... C'est que je ne pourrai pas passer par ici avant un bon bout de temps...

— Pareil pour le Crioux, je sais pas quand il repassera.

— Mais... Elle habite par où... Ça, vous devez le savoir. Approximativement ?

— Ben !... Avec ce que j'en sais... Avec le temps qu'il a mis pour aller la chercher... Ça dépend aussi s'il avait laissé son vélo, quelque part et s'il l'a pris après être parti à travers bois.

Parce qu'il a un vélo. Je le sais, il me l'a déjà dit. Et des fois il est venu avec jusqu'ici... Je dirais... Il me semble qu'elle doit rester de l'autre côté, vers Ruillé, Vancé ou Courdemanche, que je dirais, moi. Par là. Je la connais pas cette femme. C'était la première fois que je la voyais. C'est tout vous dire. Elle devait pas être mal, jeune. Elle a de beaux restes. Vous pensez pas ? C'est une femme qu'a quelque chose !

— Oui. Peut-être. Sûrement. Elle a quelque chose. De la classe. Du... charisme.

— Du charisme ?

— Oui. Évidemment, emmitouflée comme elle était, et puis dans l'état où j'étais, moi, je n'ai pas fait suffisamment attention ; mais certainement, comme vous le dites, j'en suis convaincu, elle a de beaux restes.

— Sûr. Et puis, je pense qu'on peut dire que c'est quelqu'un, cette femme-là ! »

Benoît Lavigier tourna en rond devant la porte en maugréant, puis décida d'aller s'abriter dans le véhicule de son oncle. Celui-ci, constata-t-il alors avait coupé le contact. Benoît se glissa à la place du conducteur. Les clefs se trouvaient toujours sur le tableau de bord. Il avait décidé de lancer le démarreur. Après un instant d'appréhension le grondement et les claquements réguliers du diesel se firent entendre. Pour une fois Benoît trouva ce genre de tintamarre plus rassurant qu'agaçant, et la chaleur petit à petit augmenta dans l'habitacle. Son impatience le tenaillait à nouveau aussi péniblement que lorsqu'il trépignait dans la cour du vieux misanthrope. Il sortit de la Mercedes et alla taper contre la porte.

« Excusez-moi, mais... Euh ! Ma femme va s'inquiéter ! Charles ! Paule va s'inquiéter. Ce serait bien de pouvoir y aller bientôt. J'ai démarré ta voiture ; je commençais à ne pas avoir très chaud.

— Oui. On avait entendu. D'accord. J'arrive. Un instant et j'arrive.

— Okay ! Alors, au revoir Monsieur. Bon, Charles, tu ne tardes pas trop, hein ! »

Ils venaient de quitter le chemin menant à la clairière où se dressait la ferme, de rejoindre la piste en sous-bois à laquelle il se raccordait quand Charles Foltenay freina.

« Eh ! Qu'est-ce qui se passe ? Tu n'as pas oublié quelque chose, j'espère !

— On pourrait attendre un peu, et voir s'il vient.

— Ça m'étonnerait qu'il ressorte de son trou ce soir le bonhomme !... Et pourquoi, d'abord, voir s'il vient ?... Il va bientôt faire nuit. Oui, dans pas longtemps !

— Pas attendre s'il vient lui ! Mais le Petit Crioux ! Quand il vient, c'est souvent le soir, d'après ce que j'ai appris. Et il a un vélo, qu'il laisse parfois ici ou là, pour couper à travers bois. Il se peut qu'il vienne par cette allée, par exemple, d'un côté ou de l'autre...

— Aaah ! Qu'est-ce que c'est que ces salades ! C'est si important de le revoir, celui-là ? Mince alors !

— Eh bien ! Je lui suis redevable. On peut considérer qu'il m'a sauvé la vie. Avec la mère Ladusesse.

— Ouais ! Faut quand même pas exagérer ! Si ce n'avait pas été lui qui t'avait mis au lit, ça aurait été le vieux !

— Oui. Mais il a été chercher la mère Ladusesse, aussi !

— ... Bon ! On y va, ou quoi ?

— On pourrait surveiller l'allée d'un côté et de l'autre, hein ? Et peut-être même aussi la cour de la ferme, la porte de la maison. S'il venait, le Petit Criex, on devrait le voir.

— S'il vient ! Et s'il ne vient pas ?... Et s'il vient, il y a peut-être une autre porte par derrière ? Ou s'il vient d'un autre côté des bois, à pied, et pas en vélo ! ?

— On peut bien attendre un peu jusqu'à ce que la nuit soit tombée, au moins.

— Paule va faire la gueule, je le sens ! Merde ! C'est si important pour toi ces... tout ça ?

— Hum !... »

En remontant vers la ferme, le long du chemin, dans les bois, en en suivant la lisière, Charles alla se placer en position de surveillance. Benoît avait refusé de s'approcher de la ferme craignant d'être surpris par le vieux grincheux. Il s'était éloigné dans la courbe descendant plus profondément dans la forêt de plus en plus sombre. Il se tenait en dehors de l'allée, debout, appuyé de l'épaule contre un arbre dont il avait pris soin de choisir le tronc, sain et sec, sans mousse. De temps en temps il avançait la tête seulement et la tournait vers la droite et la gauche en soupirant. Et il regardait souvent sa montre. Il se désolait, ni lui, ni son oncle n'ayant de téléphone de voiture, de ne pouvoir aviser son épouse de leur retard.

Sentinelles peu scrupuleuses, il s'avança une nouvelle fois malgré tout, pour sa brève et sporadique inspection de l'allée, à droite, d'abord, et encore, à gauche ensuite.

Il retint son souffle ! Une silhouette avait traversé l'allée ! Là-bas ! Une silhouette sombre ! Plus noire que la nuit tombante, que la pénombre épaisse des sous-bois ! Une petite silhouette, toute noire et très vive !

Il demeura figé, immobile. Il scrutait l'ombre, dans laquelle elle s'était fondue, les buissons, les troncs derrière lesquelles elle avait disparu. Il clignait des yeux. Il ne voyait plus rien ! Il sentit sa nuque, son dos, glacés. En quelques enjambées il était sur l'allée ; il se hâtait vers l'endroit où avait eu lieu l'apparition.

Était-ce bien le lieu ? Si quelqu'un, quelque chose avait franchi l'allée, ce ne pouvait être que dans cette zone ! Il inspecta sous les premières branches la couche de feuilles mortes s'amalgamant en humus. Il ne distinguait dans l'ombre croissante aucune marque révélatrice. Il se déplaça. Et là, il lui sembla remarquer de rares traces étroites, de légers bouleversements du tapis compact de feuilles, quelques courtes traînées plus sombres sur le sol terne, dans la nuit tombante. Mais dans cette obscurité il ne pouvait évidemment être sûr de rien ! Il déglutit. Son cœur battait la chamade. Il recula, heurta un arbre en sursautant et regagna l'allée. Il marcha vivement vers la voiture. Il voulu appeler son oncle, mais ne le vit pas.

Il referma la portière sans la claquer. Il attendit, jetant des coups d'œil rageurs à sa montre, et à celle de la Mercedes. En tentant de la remettre à l'heure il actionna malencontreusement la commande de l'avertisseur qui émit un son bref et mat. L'horloge de la voiture ne fonctionnait pas.

Charles arriva peu après.

« La nuit est tombée. Il fait trop sombre. Je n'ai rien vu, rien entendu, sauf... Oui, un Klaxon, au loin.

— Euh !... C'était moi, j'ai voulu régler l'horloge de bord et...

— Elle est en panne... Il n'est pas venu. Pas encore... »

Ouvrant la bouche, Benoît prit son souffle. Il allait parler. Il se retint et regarda une nouvelle fois sa montre. Assis à son volant Charles toussa à plusieurs reprises, en se penchant en avant.

« Bon ! Si on y allait, maintenant ?

— Oui. À moins que je retourne voir à la ferme, des fois que... ?

— ...

— Bien que... Ça m'ennuie de le déranger encore. Et si le Petit Criex n'est pas là... Il ne va peut-être pas apprécier. Il n'est pas habitué à recevoir de la visite... autre que celle du Petit... Hein ?

— ...

— Tant pis. Ce sera pour une autre fois. On va y aller, alors.

— Oui. Rentrons chez nous. Il est tard. Et Paule doit se faire du souci pour nous. »

CHAPITRE IV

Décidément ce gros rouge à teinter les nappes ne connaissait pas un énorme succès ! Et ce n'était pourtant pas faute d'économiser les fillettes ! Le nombre de ces petites bouteilles d'échantillon diminuait même rapidement, et leur caisse dans le coffre de la Mercedes était presque vide. « Peut-être serait-il plus commode de la vendre sans la faire goûter, cette piquette ! Faut avoir le palais et l'estomac blindés pour trouver du plaisir, ou plutôt ne pas trouver de désagrément à l'avaler ! », songea Charles Foltenay.

Ce vin rouge on le trouvait d'un prix raisonnable, mais il était manifestement trop cher compte tenu de sa piètre qualité. Le meilleur vin, un blanc, qu'il avait à proposer était un Loupiac. Bien plus goûteux, et, fort logiquement, bien plus coûteux. Beaucoup plus coûteux ! Les coefficients multiplicateurs appliqués par son patron sur toute la gamme offerte, ou des prix d'achat trop élevés, rendaient d'ailleurs tous les prix du catalogue, ou la plupart, beaucoup trop élevés, eu égard aux vertus intrinsèques des produits. C'était là, du moins, l'opinion de Charles Foltenay.

Encore une carte de gâchée ! Un prospect qu'il n'avait pas réussi à promouvoir au rang de client ! « Tu parles, Charles ! », grogna-t-il entre ses dents. Ce type était fauché et le paiement à la livraison aurait certainement posé des problèmes.

Il lui fallait s'imposer davantage ! Il se le répétait. Un peu comme ce matin-là, chez cet homme trop timide, qui n'avait pas osé dire non à ses suggestions pressantes, ses incitations. Deux caisses de Loupiac, quand même ! Commande rare ! Il restait à espérer que ce client n'annulât pas sa commande dans le délai réglementaire. S'il pouvait se réjouir de cette vente de la matinée, il n'avait aucune raison de se réjouir du chiffre de la journée, ni de celui de la semaine. Et la pile des coupons-réponses se trouvait sérieusement entamée.

S'il voulait retrouver le moral, l'envie de vivre, de se battre, de gagner, il ne fallait pas se laisser décourager par une mauvaise passe, ne pas se laisser obnubiler par quelques revers, fussent-ils professionnels. Ce week-end il lui fallait respirer, se changer les idées, pour repartir d'un bon pied, pour mieux rebondir, plus léger, plus serein, la semaine suivante.

Il inspirait suffisamment d'air pour faire une déclaration solennelle, précisant qu'il ne travaillerait pas le lendemain, un samedi, lorsqu'une soudaine quinte de toux le courba en deux. Il cramponna son volant, ralentit en freinant doucement. Il arrêta la Mercedes. Il toussa encore, s'évertuant à dégager ses bronches de mucosités qui à nouveau les encombraient. « Ça s'arrange, mais ça n'est pas encore ça ! », se plaignit-il. Les panneaux, au carrefour, un peu plus loin, indiquait sur la droite « Le Lude », sur la gauche « Château-du-Loir » et en face... « Nouillay ». Par Nouillay et La Chapelle-aux-Choux il pourrait rejoindre la route de Château-la-Vallières et de Tours. Château-du-Loir ! La Chartre-sur-le-Loir ! Courdemanche !... Courdemanche ! Vancé ! Ruillé-sur-le-Loir ! À l'intersection il braqua sur la gauche en direction de Château-du-Loir.

« ... Ah ! Si ! Figurez-vous qu'il est repassé, le soir même que vous êtes revenu ! J'y ai dit.

— Le soir-même ! ? Vous lui avez dit... quoi ?

— Ben ! Que vous le cherchez. Pour le remercier.

— Et ?... Qu'a-t-il répondu ?

— Ben !... Rien.

— Rien ?

— ...

— Rien du tout ?

— Ben ! Rien ! Rien ou presque... Il a peut-être dit quelque chose comme « Ah ! Bon ! », ou « Ah ! Oui ! », ou « Ah ! Tiens ! ». C'est tout, j'ai pas bien entendu, je branlais la grille de la cuisinière pour faire tomber la cendre. La cendre, après je la mets dans le jardin. Ici, y a rien qui se perd !

— Il n'a pas dit quand il reviendra ?

— Ah ! Il a dit qu'il reviendra, mais qu'il restera maintenant bien plus avec la petite mère Ladusesse. Parce qu'avec elle, maintenant, il apprend plein de trucs et que ça lui prend pas mal de temps. Mais que ça lui plaît bien. Mais qu'il viendra quand même ici. Mais moins souvent, quoi. Ce qu'il y a de bien, c'est qu'il est revenu et qu'il reviendra. Pas vrai ?

— Oui. Oui ! Je vais vous laisser mon nom et mon adresse, et puis celle de mon neveu, au cas où. Et nos numéros de téléphone.

— Hum !

— Ça n'engage à rien. Vous pourriez me prévenir, s'il voulait bien me revoir. Vous lui en reparlez ! J'aimerais bien le revoir, lui et la dame, madame Ladusesse.

— Oui... La Dame !

— Si vous la voyez, vous le lui direz à elle aussi ! Vous pourrez lui donner aussi mon adresse. Je vais faire plusieurs papiers !... Mes cartes de visite ! Ce n'est pas trop fragile. Je raye l'adresse, c'est celle de l'entreprise pour laquelle je travaille. Au dos j'ajoute mes coordonnées et celles de mon neveu... Là !... Voilà !

— Hum ! Ouais... Vous savez, le téléphone, moi... Ça fait un sacré bout de temps que je m'en suis pas servi.

— Je vous amènerai des enveloppes timbrées pour que vous puissiez...

— C'est bien ce que je disais l'autre fois. Vous êtes un gars gentil, mais foutrement têtu, dites donc ! »

En remerciement des services rendus, de l'accueil, de l'hébergement, offerts quelques semaines plus tôt, Charles Foltenay sortit de son coffre une caisse de bouteilles de Loupiac, que le vieil homme refusa avec obstination.

« ... Je vous en laisse une fillette ! C'est le meilleur vin que je vends. Goûtez-la quand vous voudrez, et vous m'en direz des nouvelles !

— Si vous voulez. Merci. Mais, de vin je bois que le mien. J'ai un peu de vigne plus loin, par là. Plusieurs parcelles. C'est peut-être pas le meilleur vin du monde. Mais c'est le mien, celui de ma vigne ! Quand je le bois, je pense à ma terre, aux ceps, aux sarments ! À la taille, au travail, à la sueur que ça représente. Non, c'est peut-être pas un des plus grands crus que je fais là, que je fabrique dans mon pressoir, mes cuves, que je mets dans mes fûts, mais quand je le bois, doucement, un soir d'été très chaud, ou à l'automne, après avoir mangé des noix, ou

l'hiver en regardant le feu dans la cheminée, pour moi, alors, c'est le meilleur vin du monde... Mais j'y goûterait, au vôtre.

« Quand il reviendra, l'autre, je lui en offrirai. En parlant de vous. Il en boira peut-être un peu, une gorgée, comme du mien. »

Il ne put obtenir plus de précision quant au domicile de madame Ladusesse. Considérant l'heure tardive, il préféra rejoindre Tours et son appartement.

Ses recherches par Minitel, dans l'annuaire électronique, portant sur le nom de la guérisseuse ou sur des noms à l'orthographe ou à la prononciation voisine, et en désespoir de cause sur le nom « Crioux », ses quelques appels téléphoniques de contrôle ne lui permirent pas d'en découvrir l'adresse.

Selon le vieil homme la mère Ladusesse habitait, aurait habité les environs de Courdemanche, de Vancé ou de Ruillé-sur-le-Loir. Penché sur la carte, Charles Foltenay se livrait à de vaines supputations.

« Disons entre les départementales 304, 63, 64, 34 et 305 !... Il faudrait que je commence par prospecter ce secteur. Par où d'abord ?... L'est de Brives, de Courdemanche, de Saint-Georges-de-la-Couée. Après : l'ouest de Vancé, de La Vallée, de La Joubardière, de Poncé-sur-le-Loir. Le nord de Ruillé et de La Chartre. Si je ne la trouve pas je pourrais étendre les recherches au sud de la Chapelle-Gaugain et de Lavenay, puis au nord. Ouais ! Et si... Si ce n'est pas par là...

« De l'autre côté ! De l'autre côté de Courdemanche, à l'ouest ! Vers Le Grand-Lucé, vers Saint-Vincent-de-Lourouër. Peut-être même à l'ouest de la 304, aux alentours de la forêt de Bercé... Ça se pourrait tout aussi bien...

« Il n'a pas pu me dire combien de temps après le départ du Petit Crioux elle est arrivée. Il s'est endormi lui aussi et il ne fait pas très attention à l'heure qu'il est. Sa montre est dans un tiroir et il oublie souvent de la remonter sauf lorsqu'il sort, qu'il va, rarement, à la ville...

« Et si le Petit Crioux, après avoir couru... couru ou marché à travers bois et pris son vélo, ou ne pas l'avoir pris, avait téléphoné à la mère Ladusesse ! Et qu'elle ait pris son auto tout de suite ! Elle est venu en auto ! Il me l'a dit, le vieux. Dans ce cas elle serait peut-être venu de loin, de beaucoup plus loin !...

« Si ça se trouve il faudra que je cherche entre... Bouloire, Saint-Calais, Montoire-sur-le-Loir, Les Hermites, Château-du-Loir ou Vaas, Écommoy, Parigné-l'Évêque... Eh bien ! »

Il reprit ses recherches dans l'annuaire électronique de France Télécom en les étendant aux départements voisins de la Sarthe. Sans plus de succès que précédemment. Il ne découvrit guère que des commerces à l'appellation de la « duchesse Anne » ; Anne de Bretagne, sans doute.

Peut-être n'avait-elle pas le téléphone ! Peut-être, si toutefois elle y était abonnée, mais ne souhaitant pas que ses coordonnées fussent divulguées, s'était-elle faite inscrire sur la fameuse liste rouge ! Peut-être sa ligne téléphonique n'était-elle pas à son nom ! À celui d'un mari ? D'un concubin ?... Non. Non ! Elle ne pouvait pas vivre avec un homme ! Pas elle ! Elle n'aurait pas fait cette réflexion ! Au cas où le Petit Crioux n'aurait rien voulu en dédommagement de sa peine, elle n'aurait pu évoquer... Non ! Elle n'aurait pu évoquer sans honte, le fait de lui réclamer, à lui, Charles Foltenay, comme salaire, d'être son compagnon pour une nuit, et peut-être plus !

Se rappelait-il bien ce qu'elle avait dit cette nuit-là ? N'avait-il pas pu être victime de sa fatigue, de sa maladie, d'une hallucination auditive ? Non ! C'était une femme libre ! Libre et sincère ! Une femme spontanée, que ses qualités, que ses compétences, que lui, il avait un instant osé mépriser en son for intérieur, isolaient du commun des mortels ! Oui ! Elle le lui avait bien dit, que si le joli Petit Criex renonçait à tout dédommagement, elle, elle pouvait solliciter comme paiement sa compagnie, sa compagnie à lui, Charles Foltenay, pour une nuit ! Pour une nuit de sabbat !... Elle avait même ajouté, il s'en souvenait, quelques mots qu'il avait inscrits comme ils étaient encore fraîchement imprimés dans sa mémoire, sur un papier, peu après s'être installé chez Benoît. Ce papier il le rechercha fébrilement. Il le retrouva plié dans une poche intérieure de son pardessus. Il le déploya précautionneusement et le lut en silence. Plusieurs fois.

Sans le perdre du regard, en le tenant d'une main presque tremblante, il gagna la table de la cuisine toute proche du placard du couloir où était pendu son manteau. Il repoussa doucement les cartes routières refermées, s'assit et posa bien à plat la feuille devant lui, la tendant sur la surface lisse du plateau de Formica. Il le relisait à voix haute ou en murmurant : « Alors vous demanderais-je comme salaire, d'être mon compagnon pour une nuit de sabbat, de m'accompagner, vous n'êtes pas laid ! au septième ciel. Oui, je sais y faire ! ». Elle aussi était solitaire, et supportait difficilement la solitude, aspirait à y mettre fin ! Il en était persuadé. Il espérait lui avoir réellement plu, malgré la situation peu avantageuse qui était la sienne lorsqu'il avait fait sa connaissance.

La semaine de travail lui parut interminable, chaque visite de clientèle lui sembla durer une éternité, et plus encore, car il s'efforçait de prolonger chacune le plus possible. Il s'incrustait, comptait, quand ses efforts de persuasion ne suffisait pas à venir à bout de la résistance du client potentiel, sur la lassitude de celui-ci. Une vente était une vente ! Il s'entraînait de plus en plus souvent à vendre *à l'arraché*. Il exaspérait parfois ses hôtes, et s'exaspérait lui-même.

Il avait décidé de ne plus prospecter le samedi. Le vendredi soir arriva comme une délivrance. Il pensa faire un détour par Courdemanche le soir-même, mais il était très tard, la nuit était tombée depuis longtemps et il avait sommeil. Les coupons-réponses qu'on lui avait remis dernièrement émanaient du sud du Maine-et-Loire et de la Loire-Atlantique, du nord de la Vendée. Il quitta donc les Maures pour revenir vers Tours qu'il gagna le plus directement possible par Doué-la-Fontaine, Saumure et Langeais.

Le lendemain il se réveilla très tard. Et ce ne fut qu'en début d'après-midi qu'il parvint à la ferme au cœur des bois, chez le vieil homme. Il s'avisa alors que celui-ci n'était peut-être pas beaucoup plus âgé que lui. Il lui remit les enveloppes promises, à l'adresse soigneusement calligraphiée, égayée chacune de la tache colorée du timbre nécessaire pour un acheminement urgent par les services de la Poste. Le bonhomme ne savait pas plus qu'auparavant où habitait la mère Ladusesse, ou ne voulait toujours pas le révéler. Le Petit Criex n'était pas revenu le visiter depuis la précédente venue de Charles Foltenay.

Celui-ci reprit la route et entreprit la recherche méthodique de madame Ladusesse selon le plan par lui établi une semaine auparavant. Toutefois il commença par le nord de la zone la plus restreinte retenue, à Saint-Georges-de-la-Coué et à l'est de cette bourgade.

Les gens interrogés se montraient réservés, méfiants, suspicieux. Et ils ne connaissaient pas de madame Ladusesse, et non plus aucun monsieur du même nom. Foltenay s'endurcit même à demander l'adresse du maire de la commune à une femme un peu plus affable. Mais monsieur le maire non plus ne connaissait pas de dame Ladusesse, ou Dusesse, ou Laduchesse...

Au volant de sa vieille Mercedes Charles Foltenay suivait tous les chemins, s'arrêtait dans toutes les fermes isolées. Il se garait au centre des hameaux et frappait à toutes les portes. Et si les rideaux frémissaient aux fenêtres, les portes ne s'ouvraient pas toujours.

Son enquête demeurerait infructueuse. Pas de madame Ladusesse. Pas de guérisseuse dans les parages. Oh non ! On allait chez le docteur, chez le kiné ! Pour des rhumatismes rebelles, pour des angines récidivantes résistant aux antibiotiques, pour une pharyngite dégénérative de plusieurs années, on avait toujours consulté un vrai médecin et on continuerait à le faire, d'autant plus que « c'était remboursé par la Sécu ! ». Des guérisseurs il devait y en avoir sûrement dans les campagnes, les campagnes plus profondes, plus lointaines, plus reculées, plus attardées. On avouait parfois quand il insistait, en avoir entendu parler, autrefois, lors de l'enfance. On n'en parlait plus. Ailleurs, peut-être. Plus loin.

Le week-end suivant, un interlocuteur plus bavard sous la promesse de la plus grande discrétion lui fit quelques révélations. On l'informa à voix basse, après avoir lancé des coups d'œil de droite et de gauche, que, de guérisseurs ou de sorciers, car guérisseur ou sorcier c'était « pareil », « ceux qui délient, ils peuvent lier, tout pareillement ! », on avait entendu dire qu'il en restait « dans le coin, un vers Malicorne, et, peut-être, un vers Marchenoir. ». Mais d'après ce qu'on en savait, il s'agissait de deux hommes.

Malicorne ! Marchenoir ! Environ une heure de route, à l'ouest ; plus d'une heure à l'est. L'un et l'autre trop loin a priori. Quoi que...

Si son informateur avait été mal renseigné ? Et si l'on considérait que madame Ladusesse pût être l'un de ces guérisseurs, celui de Malicorne, ou celui de Marchenoir, cela augmentait considérablement la zone de recherche.

Bien que convaincu que madame Ladusesse ne pouvait être en définitive ni l'un ni l'autre, songeant tout à coup le samedi suivant qu'un guérisseur pouvait en connaître un autre il entreprit de rechercher celui, qui mentionné par son informateur, « restait » le plus près de la région de Courdemanche : celui de Malicorne donc. Il retourna visiter son indicateur habitant près de La Noé Ronde, à proximité de la route de Cogners. Même s'il se montrait plus bavard que les autres personnes sollicitées, l'homme, flatté de l'intérêt qu'il avait suscité, n'en demeura pas moins très réservé sur le sujet. Sur l'insistance de Charles Foltenay, insistance frôlant l'inconvenance, il révéla connaître l'existence de ces « sorciers » par les confidences de sa sœur qui « restait », elle, près de La Hardonnière, entre Savigny et Montoire. En insistant encore, en suppliant presque, sans dévoiler les raisons secrètes de son acharnement, Charles Foltenay obtint le nom et l'adresse de la sœur en question, plus quelques précisions concrètes pour la localiser sans faute.

« Ma sœur, vous savez, je crois bien que des fois elle a plus tout à fait toute sa tête ! Et son mari, je vous préviens, il est pas toujours des plus fins ! Mon pauvre monsieur, faut être bien malade pour chercher à voir un sorcier aux jours d'aujourd'hui. Et pas de blague, hein ! Dites surtout pas que c'est moi qui vous l'ai dit ! Hein ! Dites-le pas ! Ça me ferait des histoires avec eux ! »

Charles Foltenay promit. Et même se voulant rassurant, promit plusieurs fois, et remercia.

Son costume, sa cravate, son long manteau impressionnaient manifestement la femme sans toutefois la décontenancer.

« ... Oui, en résumé, voilà : j'ai des petits problèmes que je ne parviens pas à résoudre. On m'a dit que madame... madame Ladusesse pourrait peut-être m'aider. On m'avait dit qu'elle habitait par ici. Dans la région, sans pouvoir me renseigner davantage. Mais personne ne semble la connaître... madame Ladusesse... la mère Ladusesse.

— ...

— Ce serait une excellente guérisseuse.

— Ah ! Je la connais pas non plus, Monsieur.

— On m'a dit que vous-même aviez eu des... problèmes aussi, et que vous aviez vu... quelqu'un. Je désespère de pouvoir jamais rencontrer cette dame Ladusesse. Ça fait plusieurs semaines que le samedi et le dimanche je la cherche par ici sans pouvoir la trouver... Peut-être pourriez-vous m'indiquer ce... ce quelqu'un que vous, vous avez vu. Peut-être pourra-t-il m'aider ; ou me dire, s'il le peut, comment, où, contacter la mère Ladusesse... »

Le regard de la femme allait de son visage à son nœud de cravate derrière son col relevé.

« Qui c'est qui vous a dit pour nous ?

— Pour vous ?

— Qu'on avait vu quelqu'un !

— Oh ! C'était la semaine dernière. Et on m'a expliqué où vous habitiez.

— Et qui c'est qui vous a dit, alors ?

— Euh ! Eh bien, à vrai dire, je ne sais pas trop ! Je n'ai pas noté et pas demandé le nom de la dame qui m'a dit ça, et je ne me rappelle plus précisément...

— C'était une femme ?

— Oui. C'était la première indication utile que je recueillais depuis le début de ma recherche de madame Ladusesse.

— Et où que c'est qu'elle habite cette femme-là ?

— Eh bien, justement, je ne le sais pas, et c'est pour cela que je la cherche. J'en suis réduit à faire du porte à porte dans la région pour essayer de la trouver ; cette dame Ladusesse et...

— Pas elle ! L'autre !

— L'autre ?

— Celle qui vous a dit pour nous, qu'on avait vu quelqu'un !

— Si je me souviens bien... C'est que j'ai vu beaucoup de gens et que je m'y perds un peu... Ça devait être, je dirais, entre Villiers-sur-Loir et Thoré-la-Rochette, ou Thoré et Saint-Rimay. Par là. »

Mentir si effrontément à cette pauvre femme le mettait fort mal à l'aise. Il regrettait d'avoir promis de taire quelle avait été la source de ses renseignements. En cette fin d'après-midi de dimanche, la faim le tenaillait. Il se sentait faible et honteux. Sous le regard lourd de la femme lui faisant face il vacilla légèrement comme l'un de ses talons glissa sur l'angle de la marche où il se tenait debout. Il avait gardé sa main gauche, d'une manière inconvenante, il en prit alors conscience, dans la poche de son pardessus. Il n'eut pas le temps de la sortir pour rétablir son équilibre en l'appuyant sur le mur à l'enduit friable, qu'il le touchait de l'épaule.

« Vous êtes tout blanc ! Ça va pas bien, M'sieur ?

— Excusez-moi ! Ce n'est rien. Je suis fatigué. Et... Et...

— Entrez donc vous asseoir un petit moment.

— Merci. Merci, Madame.

— Vous avez sali vos habits du dimanche. »

Il tapota sa manche pour en faire tomber la poussière et pénétra dans un intérieur humble mais propre. On lui offrit une chaise à la table installée au centre de la pièce à vivre et couverte d'une toile cirée au motifs très colorés. Dans l'axe de la table, à l'extrémité de la pièce, au milieu de la cloison, trônait un vétuste et impressionnant poste de télévision.

« Pourriez pas me dire comment qu'elle était faite cette femme ?

— Je l'ai vu une seule fois. La mère Ladusesse m'a déjà soigné pour un coup de froid, une mauvaise grippe. J'étais tellement malade, que je n'ai pas pensé à lui demander...

— Pas celle-là, M'sieur ! L'autre ! Celle qui vous a dit pour nous ! Parce que je l'ai pas dit à grand monde, ça ! J'en ai touché deux mots à mon frère... et puis... Il s'en serait pas trouvé une à la fin, des fois ? à qui il aurait raconté ça, l'animal ! Comment qu'elle est ? Dites-moi voir. Je pourrais peut-être me la remettre !

— Excusez-moi, il faut que je réfléchisse un moment...

— ...

— C'est pas évident !... J'ai vu vraiment beaucoup de monde. Dans la semaine aussi je vois du monde. Je suis représentant. Il me semble bien que... Ce serait bien une dame avec des cheveux... Comment dit-on... poivre et sel ! Un peu bouclés, mais pas trop. Ondulé. Assez épais, mais pas très longs. Il ne devaient pas lui toucher les épaules. Il me semble bien que c'est cette femme-là qui me l'a dit. Elle portait une blouse... ou c'était peut-être une robe, à petits carreaux, comme de l'écoisais serré, si on veut, ou du vichy, vous voyez. Mais bleu. Des sortes de petites bandes bleues, foncées, verticales ; avec des rayures aussi, et puis d'autres horizontales. Du bleu foncé ; et un bleu plus clair... Ou peut-être du gris. Un gris plus clair. Ce serait bien elle... Ça devait plutôt être une blouse. Quoique... Des blouses ou des robes comme ça j'ai dû en voir trois ou quatre. Mais après que l'on m'ait indiqué comment vous trouver j'ai continué à interroger des gens dans les parages. J'avais prévu ça comme ça et je voulais finir le secteur pour ne pas avoir à y revenir. Une question de méthode, en somme.

— Et elle vous a dit pourquoi ?

— Pardon ! Pourquoi... ? Pourquoi quoi ?

— Ben ! Pourquoi qu'on avait vu quelqu'un !

— Ah ! Euh ! C'est vrai ça ! Non, elle ne me l'a pas dit. Et si j'y avais pensé, je ne lui aurait peut-être pas demandé non plus. Quand on va chez le médecin, déjà, le pourquoi, ça regarde pas tout le monde, n'est-ce pas ! Alors, quand on cherche à voir quelqu'un qui... enfin, quelqu'un aux pratiques plus... hétérodoxes, moins... orthodoxes ! à plus forte raisons ! Les gens ne comprennent pas forcément et ils n'aiment pas que l'on fassent autrement qu'eux.

— Ça, vous avez raison ; c'est bien vrai. Faut pas tout dire à n'importe qui, faut pas raconter n'importe quoi à n'importe qui, ça c'est sûr... Ce serait pas cette vieille carne de cette Ronceray ? Pourtant elle reste pas par Thoré. Pas par là. Vous vous rappelez pas comment c'était son nom ?

— Non. Je ne suis même pas très sûr...

— ... C'est pas malheureux ! Si c'est elle ! Qu'elle nous cherche encore du mal, la garce. Elle a jamais supporté que le Jérôme il me préfère. Elle a beau s'être mariée, après. Elle l'a pas supporté. Elle nous en veut à tous les deux... Mais elle a beau avoir trouvé quelqu'un d'assez mauvais pour faire ses crasses, cet autre de Malicorne leur a retourné le sort ! Il est pour le

bien, lui ! Mais faut faire attention quand même. Celui qui peut le bien, il a le pouvoir de faire le mal, s'il veut ! Ils ont dû dérouiller, quand l'autre il a retourné le sort ! Ça, ça a été dur ! Le sien c'était un coriace, un mauvais. Nous l'a dit le nôtre. L'avait senti tout de suite, quand il nous a vu la première fois. On n'avait pas commencé à lui en dire trois mots qui nous l'a dit : « vous êtes bien pris mon pauvre Monsieur ! », qu'il a dit au Jérôme. « Pour être pris, vous êtes bien pris ! ». Il a fallu y aller des fois le voir. Il est même venu à la ferme des fois. Y a rien qui allait bien. Oui, on était bien pris. Ça pour sûr. Et puis, ça s'est arrangé un peu, pour le travail et les bêtes. Et puis, on a pris la retraite. Et on a déménagé. Il était costaud le sien de l'autre ! Le nôtre nous l'avait bien dit. Il en est venu à bout. Quand même ! Ça a été long. Mais il était fort le nôtre ! Il avait le sang fort, plus fort que celui du sien ! Heureusement l'était pas exigeant. Mais faut être bien reconnaissant quand même. Hein ! Celui qui y peut, peut le bien comme le mal... Et vous c'est quoi vos ennuis, M'sieur ? »

Il déglutit, inquiet de ce qu'il avait entendu, de ce que cela pouvait laisser supposer. Reconnaissant confusément à l'égard de cette femme, qui sans le connaître le supposait simplement dans une détresse qui devait être comparable à ce que fut un temps la sienne et celle de son époux, il s'appêtait à répondre mais sans trop savoir que dire. Il aurait voulu être sincère, mais l'avait été si peu jusque-là ! Il voulait qu'on lui fasse confiance, qu'on lui indique comment rencontrer « l'homme » de Malicorne ; car celui-ci saurait sûrement lui indiquer le moyen de trouver enfin la mère Ladusesse. Que répondre pour ne pas briser cette belle confiance qu'on lui manifestait, cette complicité naissante ? Que devait-il répondre pour être sincère vis à vis de cette femme, vis à vis de lui-même ? Taraudé par une sourde crainte, submergé par son embarras, bouleversé de remords, il pleura ; de faiblesse morale, et physique aussi, de pudeur. La femme se leva. Il s'excusa, sortit un mouchoir de sa poche et s'épongea les yeux.

« Excusez-moi. L'énerverment. La fatigue. Et... Et tout ça...

— Jérôme... Monsieur... Euh !...

— Qu'est-ce qui ce passe ici ? Hein !

— Bonjour Monsieur. Excusez-moi de vous déranger et de me mettre dans des états pareils... »

La femme s'était levée à l'arrivée de son époux. En quelques phrases au débit rapide elle l'informa de la raison de cette étrange visite dominicale.

« Comment qu'elle s'appelle la sorcière ?... Euh ! La dame que vous cherchez, Monsieur ? Monsieur... comment ?

— Foltenay ! Charles Foltenay... Madame Ladusesse. La mère Ladusesse.

— Connais pas. Eh ! Mimi, tu y as pas dit, hein ! pourquoi qu'on l'avait vu celui de Malicorne ?

— Non. J'en ai pas parler de ça.

— Hum ! Vous avez des ennuis ? Vous aussi ?

— ...

— On a beau pas y croire... Moi non plus j'y croyais pas. Mais tout ça... On perdait trop de bêtes. Le vétérinaire savait pas pourquoi. Et le lait ! Les bêtes en donnaient plus beaucoup ! Et pas très gras. La laiterie, elle n'en voulait plus à la fin. Et la volaille ! Que de crevaisons ! Ah,

la, la ! J'avais jamais vu ça ! Ça me rendait fou ! Et puis, s'il y avait eu que ça... Quand on fait tout ce qu'on peut, quand on travail dur, que personne peut vous aider...

« Tous ces bonhommes qui s'y croient, qui jouent aux savants ! Rien dans les mains, rien dans les poches, tout dans la tête ! Mon cul ! Ce technicien agricole et son collègue ! Ces jeunes foutriquets de branleurs prétentieux ! Le technicien ! Un type qu'avait fait faillite dans sa ferme ! Et qui voudrait donner des conseils aux autre ! Sans blague ! Et le vétérinaire ! Il savait pas ! Il avait jamais vu ça ! Les analyses ! Il savait pas ! Il trouvait pas ! Mais par ici la monnaie ! Savait pas quoi nous dire ! Sauf combien ça nous faisait ! Ça il l'oubliait jamais ! Pour le résultat, c'était pas donné ! Et puis cet autre connard prétentieux de toubib ! « Vous en faites pas Monsieur Burtin ! », qu'il disait, « Un peu de fatigue, de surmenage, de stress ! ». Ah ! Le stress ! « Rien de grave ! On va vous arranger ça ! ». Lui aussi, on voyait rien venir. Mais par ici la monnaie. Il oubliait jamais non plus, pas de crainte à avoir là-dessus ! Mais après il est devenu moins bavard ! Il en faisait moins de chiqué ! M'en a donné des calmants et des fortifiants, et des piqûres ! Tant que des fois que je dormais debout, que je pouvais même pas faire le travail ! C'était après une série de piqûres, où que ça faisait rien de plus que les autres fois, après qu'il a doublé la dose, que j'ai tourné de l'œil quand l'infirmière elle me l'a fait la piqûre, que j'ai dit à Mimi qu'on allait essayer ce qu'elle disait. Y en avait marre de toutes leurs conneries... J'y croyais pas trop. Mais... Eh bien ! Ça a fini par marcher. Et c'était pas plus cher. Même moins. Oui ! Asseyez-vous ! Vous boirez bien un petit quelque chose ? Justement, je reviens de la cave.

— Merci. Un doigt seulement. Je n'ai pas mangé depuis un bon bout de temps et il faut que je conduise ensuite.

— Il est peut-être un peu tard, Mimi, mais tu pourrais nous faire un café et nous sortir des gâteaux. On rallongera le café à la fin... »

Avec la chaleur du café, son goût épais et sucré, Charles Foltenay retrouva un peu d'espoir, de courage, de confiance en lui et dans les autres, dans ce couple, plus chaleureux que ce à quoi il ne s'était attendu. Il osa se confier un peu, se livrer, pour les encourager, les inciter à l'aider, pour y voir plus clair, peut-être, lui-même dans ses propres motivations.

« ... Je vis seul, encore ; à mon âge !

— Vous avez... des... Ça va pas avec les femmes ?

— Si on veut. Oui, j'ai eu des problèmes avec les dames. Et... Et c'est toujours... difficile pour moi. Je n'ai pas confiance... Vous voyez. Et... C'est difficile. Et j'ai pensé, la première fois que j'ai vu madame Ladusesse, qu'avec elle ça pourrait s'arranger... Mais comme je l'ai dit à votre dame, j'étais tellement malade... »

Gérard Burtin regarda longuement sa femme, l'œil interrogatif. Il sembla percevoir un acquiescement dans la légère mimique de son épouse.

« Eh bien moi... Je peux compter sur vous, hein ? Vous pouvez compter sur nous, hein Mimi ! On dira ça à personne tout ce que vous nous dites... Eh bien moi, ça a été pareil. Avec Mimi ! La ferme, les bêtes, tout ! Et puis même ça aussi, ça n'allait plus. J'y arrivais plus. Bon sang ! Et ma pauvre Mimi, non plus. Pareil ! Quand tout va mal, et qu'on a même plus ça... Ce qu'on était malheureux ! J'y arrivais plus ! J'aurai bien voulu ! Mais rien ! Mais en même temps je voulais... J'étais tellement... tellement fatigué... Les soucis, les médicaments, tout ça.

J'avais plus de goût à rien. En même temps pourtant je voulais. Le courage qui me venait un moment pour le faire, pffuit ! il me fichait le camp. Rien que d'y penser, que si je le faisais je serais encore plus fatigué qu'avant, ça me finissais. Je pouvais plus. Plus de goût à rien ! Ma femme, elle était moins prise que moi. Elle, elle avait bien des envies. Ah ! Monsieur Foltenay, j'ai bien eu de la chance de l'avoir, Mimi, qu'elle m'aime autant que ça, et qu'elle reste avec moi. Sans elle, une loque, que je serais devenu. Je crois bien que je me serais détruit ! Oui, je me serais tué. »

Mimi Burtin avait sorti d'une discrète poche de sa robe un petit mouchoir brodé et s'était tamponné le coin des yeux.

« C'est pas revenu tout seul... Vous savez, si celui de Malicorne, il pratique toujours, faut vous attendre à ce qu'il vous fasse faire des choses... des traitements d'un autre genre que ceux du docteur ! « Pas ou peu de chimie externe. », je m'en souviens, qu'il disait ; « Je stimule le corps pour qu'il fasse sa chimie interne ! », et aussi... euh !... « Faut que je chasse les démons qui ne sont pas de vous ! » ; « Qui sont dans vous ! », peut-être bien... Des trucs comme ça qu'il disait. Il nous a fait faire des choses qu'on aurait pas eu idée ! Et que si on avait eu idée on aurait pas osé faire, pour sûr ! C'était autre chose que les simagrées du curé qui avait bien voulu venir, ses signes de croix et ses médailles de la Sainte Vierge ! La Vierge ! C'était pas ce qu'il fallait, on aurait pu s'en douter !

« L'homme de Malicorne, des fois on lui aurait donné le Bon Dieu sans confession, mais des fois il disait ou il faisait des choses qui me donnaient la chair de poule ! Mais aussi quand il parlait de ce qu'un homme il doit être pour une femme, et une femme pour un homme... eh bien, ça me donnait un nœud dans la gorge !...

— Oh, oui ! Il avait dû aimé cet homme-là pour en parler comme ça.

— Oui, ça doit être vrai, ce qu'elle dit, Mimi. Mais s'il parait bien aimable, bien gentil, faut pas oublier ce dont il est capable cet homme. Il est peut-être pour le bien ! Mais pour faire le bien, il fait le mal ! Ça, faut y penser. Quand il retourne un mauvais sort, c'est pas pour le bien de l'autre ! Et quand il y a un salaud qui passe de l'autre côté, c'est pas toujours par hasard, c'est pas toujours qu'une affaire de chance. Celui qui est assez fort, qui a le sang fort, il peut le bien comme le mal. »

CHAPITRE V

Le week-end suivant Charles Foltenay poursuivit son enquête. En vain, toujours. Il décida de se livrer, une semaine plus tard, à la recherche de l'hypothétique guérisseur demeurant dans les environs de Marchenoir.

Ses deux jours de repos il les passa à interroger un grand nombre d'indigènes résidant aux alentours de la forêt de Marchenoir. Il emprunta l'autoroute jusqu'à Blois puis, entre Blois et Oucque, où il commença ses investigations, la départemental 924. Ensuite il gagna Saint-Léonard-en-Bauce, Marchenoir, Le Plessis-l'Échelle, Roche, Briou, Lorge, Villemuisard et Josnes. Il rejoignit ensuite Beaugency où il passa la nuit. Il questionna le personnel du restaurant de l'hôtel. Personne ne lui indiqua où trouver « le guérisseur de Marchenoir ». Simplement, l'hôtelier, en lui lançant un regard torve, lui donna d'un ton bourru un conseil assez peu miséricordieux.

« Si vous cherchez un de ces guignols, lisez donc les journaux gratuits, ils sont pleins d'annonces ! Ils y font de la pub ! Ou bien ouvrez les pages jaunes de l'annuaire ! Magnétiseurs, voyants, rebouteux : vous en trouverez là-dedans ! »

Le claquement de l'annuaire sur le comptoir le fit sursauter. Il remercia le cerbère peu amène qui lui tendait sa clef. Il s'en saisit ainsi que du Bottin du Loir-et-Cher.

« Il s'appelle Reviens, hein !

— Oui. Bien sûr. Je vais le consulter ici, dans le hall. Je vous le rends bientôt. »

Aucune cartomancienne, aucune diseuse de bonne aventure, de médium, de tarologue ne s'y était faite inscrire au nom de Ladusesse comme sa consultation de l'annuaire électronique le lui avait révélé. Pas de nom comparable. Pas de guérisseuse seulement enregistrée en tant que telle. Et ceux qui osaient mentionner leur qualité de « rebouteux » étaient rares !...

« Exercice illégal de la médecine ! », songea tout à coup Charles Foltenay. Selon lui tous ces « magnétiseurs » répertoriés là comme dans tous les annuaire de France Télécom ne pouvaient être que des commerçants, aux goûts excentriques, cherchant à attirer le gogo par leurs publicités ! Pratiques citadines de la société de consommation ! Le vrai guérisseur, désintéressé, ou relativement peu intéressé, soucieux de simplement rendre service à l'humanité souffrante, ou soucieux de se réaliser, de s'épanouir, de simplement vouloir voir reconnaître son talent, ou obtenir par son art un certain ascendant (pourquoi pas ?), sur les autres, n'avait nul besoin de publicité dans un support de ce type !... Le bouche à oreille ! Et la prudence ! Le vrai guérisseur ne s'affichait pas en tant que tel ! Il se protégeait ! On le protégeait ! Et, ce, d'autant plus qu'on lui attribuait souvent des pouvoirs... supra-normaux. Ainsi on s'en protégeait !

Charles Foltenay essayait de se remémorer le plus exactement possible sa conversation avec les Burtin. Après le bref topo tracé par son épouse Jérôme Burtin avait spontanément qualifié la mère Ladusesse, la guérisseuse, de « sorcière ». Dans l'annuaire on ne trouvait évidemment pas de rubrique intitulé de la sorte : pas de « guérisseurs », pas de « sorciers » référencés par l'ODA !

Des guérisseurs, il en existait en campagne, comme en ville pourtant. Il ne pouvait en être autrement. Mais ils se montraient discrets, méfiants, à juste titre. Leurs clients aussi se montraient discrets et méfiants. Les propos des Burtin lui revenant en mémoire, Charles Foltenay s'en avisa, ils se montraient discrets et méfiant pas toujours, donc, pas seulement, par crainte du ridicule, mais par crainte ! Crainte de ceux qu'ils considéraient aussi parfois comme des « sorciers » ! Le bon « désorceleur » étant plus puissant que le « sorcier » ayant jeté un mauvais sort et pouvant « retourner » le sort vers le « mauvais » sorcier, qui « dérouillait » alors ! « Celui qui veut le bien, a le pouvoir de faire le mal, s'il veut ». Le mal, jusqu'à quel point ? Pour annuler un mauvais sort, le bon guérisseur, le bon sorcier jusqu'où pouvait-il, jusqu'où était-il censé aller ?

Chimères que tout cela !?... Charles Foltenay ressentit la même désagréable impression que lors de son entretien avec le couple Burtin ; impression qui se traduisit par des frissons le long de sa colonne vertébrale et la contraction de son cuir chevelu. Il referma l'annuaire. Il le reposa sur la banque.

Il surprit son propre reflet dans un miroir au pied de l'escalier menant aux chambres. « Avec mon air constipé de petit fonctionnaire, mon costard bon marché, on doit me prendre pour un enquêteur de quelque service de répression », songea-t-il avec dépit.

Il ne s'étonnait plus d'avoir obtenu si peu de renseignements jusqu'ici, il ne s'étonnait plus de ne pas avoir obtenu des Burtin l'adresse de l'homme de Malicorne, mais seulement de leur part, la promesse pleine de précaution, de lui écrire pour évoquer les difficultés de l'une de leur connaissance.

Le samedi suivant, en fin de matinée, deux semaines après la visite chez les Burtin, Jérôme Burtin lui téléphonait. On venait le matin même de recevoir un courrier de sa part, l'homme de Malicorne acceptait de le rencontrer ! On ne lui donna pas son adresse : « on nous l'a pas écrit, et ça ne se dit pas au téléphone. Repassez nous voir. On vous dira. »

En début d'après-midi, au volant de sa vombrissante et fumante Mercedes, Charles Foltenay dépassait La Hardonnière. Avec des mines de conspirateurs, Mimi et Jérôme Burtin l'accueillirent avec empressement, le faisant aussitôt entrer. Porte close, et bien close d'un tour de clef, rideaux tirés, on lui révéla enfin, après les politesses d'usage l'adresse de « celui de Malicorne » : près de Crannes-en-Champagne, entre Malluère et Maucourts.

« C'est à l'ouest du Mans, au nord de Malicorne. Malicorne, Noyant, Pirmil, Vallon, Crannes. Après, comme on vous l'a dit ! Vous vous souvenez ! Ça fait quelques années qu'il s'est occupé de nous. Il a dit qu'il ne pratique plus guère. Mais il veut bien essayer. C'est qu'il n'était plus bien jeune, pour nous déjà. Alors depuis le temps !... On se demande comment cela se fait que vous n'avez pas trouvé à la ville quelqu'un pour s'occuper de vous. À Tours, il ne doit pas en manquer, comme au Mans des rebouteux, ou d'autres, de ce genre-là...

— ... Oui. Mais c'est différent. C'est comme les médecins dont on parlait l'autre jour. Ils pensent plus, j'imagine, à leur carrière, à leurs revenus, qu'à apporter du réconfort, du soulagement !

— Ils sont moins bons aussi, peut-être bien ! »

Charles Foltenay abrégé le plus poliment possible la discussion et après maints remerciements remonta dans sa voiture et en lança le moteur. Le désenvoûteur de Malicorne pouvait le recevoir ce week-end ou le dimanche suivant. Il n'attendit pas même le lendemain et prit aussitôt la route en direction de Savigny-en-Braye, Saint-Calais, Bouloire et Le Mans.

Il contourna Le Mans par l'autoroute, au nord, puis emprunta la nationale 157 jusqu'à Coulans-sur-Gée. Il se dirigea ensuite vers Crannes-en-Champagne par la route suivant la vallée. Avant le bourg il arrêta la Mercedes sur le bas-côté et reprit la note qu'il avait rédigé après avoir quitté les Burtin. Afin de se repérer plus facilement, il poursuivit sa route jusqu'au village, franchit la rivière, fit demi-tour et s'en remit aux indications fournies. Le pont, puis à droite. Au carrefour avec un calvaire, il fallait monter par la route de gauche. L'homme de Malicorne résidait entre les lieux-dits Malluère et Maucourts, à la ferme de « La Rocheloup ».

L'homme de Malicorne était vieux, perclus de rhumatismes. Il demeurait assis sur une chaise, un béret sur la tête, les deux mains appuyées sur sa canne. Mais il avait l'œil vif, un regard incisif.

« ... Quand je vous ai vu venir, quand vous êtes rentré ici, j'ai senti... J'ai bien senti que votre cas n'était pas très catholique. Que vous n'aviez pas tout dit aux Burtin ! Ou qu'ils ne m'avaient pas tout dit, eux !

— Avec eux, je ne suis pas vraiment entré dans les détails. Par... timidité. Par discrétion. Par discrétion, ils ne m'ont pas demandé plus de détails que nécessaire.

— Ils se sont confiés à vous, et vous, vous n'avez pas exposé votre cas si honnêtement qu'ils l'ont cru. Pas si honnêtement que vous auriez peut-être dû.

— Je leur ai parlé de mes difficultés à retrouver la mère... madame Ladusesse, et, aussi de mes... problèmes avec les femmes... J'ai évoqué les problèmes que j'ai eu avec une femme en particulier, et mes problèmes avec les femmes en général... Eux, ils m'ont parlé de l'impuissance de Burtin, de... Jérôme Burtin, que vous avez soigné.

— C'était pas vraiment d'impuissance qu'il souffrait. Lui, son problème, il n'était pas si grave. C'est que ça venait trop tôt, que c'était fini pour lui avant que ça commence seulement ; pour lui, mais aussi pour elle, évidemment ! Alors, à force, des fois, ça marchait pas. Pas toujours. Mais ça marchait quand même, au fond... Pour vous, je parie que ça marche à peu près, au point de vue mécanique, physique. Mais... Avec l'impression que j'ai eu à votre arrivée, déjà je peux vous dire que je ne veux pas me mêler de ça.

« Des sorts j'en ai déjà levés. Mais je ne suis plus assez fort pour ça. Non ! Moi, j'ai un don de guérisseur, de leueur de maux. C'est un de mes oncles qui m'avait donné ses secrets. Tous marqués dans un cahier ses secrets ; les formules qu'il m'a données. Et j'ai accepté. Et il m'a appris comment faire. Je l'ai vu faire au début. Après, quand j'ai su, que j'ai été prêt, il m'a dit que c'était à moi maintenant de soigner les gens, que lui il arrêta, qu'il était trop vieux, que ça le secouait trop quand il soignait. C'est vrai que ça le secouait drôlement ! Après il devait toujours se coucher pour se remettre. Le pauvre bonhomme... Mais maintenant, même simplement panser un petit mal ça m'épuise déjà beaucoup ! Va falloir que je trouve quelqu'un de bien, pour me remplacer. Bientôt !

« Mais vous ! Ça, c'est un sort qu'on vous a jeté. S'il n'y avait que la première, celle qui vous a fichu sur la paille, celle qui vous a rendu méfiant avec les femmes, j'aurais pu essayer...

Mais l'autre... L'autre ! Celle que vous appelez « la mère Ladusesse », celle qui a pour aide cette... créature que vous appelez « le petit Crieux » ! Ah ! Je ne suis plus assez fort ! Je ne suis pas assez fort !

« Je n'ai jamais entendu parler d'elle, mais... Mais, c'est une sorcière avec son « familier », sûr ! Ben ça ! J'aurais pas cru qu'il s'en trouvait encore des comme ça ! qu'il s'en trouvait encore de cette espèce-là ! Bon sang ! Et elle vous soigne ! Et elle vous touche ! Et elle dit des... mots inconnus ! Et elle vous parle de sabbat !

— Oui, elle m'a laissé entendre... Plus qu'entendre ! Vous avez lu les notes que j'ai rédigées après coup...

— Je ne sais pas ce que sont précisément ses intentions en ce qui vous concerne, mais vous vous faites des idées, je pense. Êtes-vous certain d'avoir bien compris ?

— Mais oui !

— Les formules, les secrets, ça se murmure, même si ça doit être récité convenablement, mais ça ne se prononce pas à haute voix, de façon nette et compréhensible ! Enfin ! Vous avez compris ce que vous avez bien voulu comprendre ! Ou ce qu'elle a bien voulu vous faire comprendre. Oui, ce qu'elle a voulu vous faire comprendre !... Voilà mon avis.

— Pourtant, je vous ai fait lire mes notes !

— Vous imaginez qu'une femme normale peut parler comme ça ? ! Et qu'elle vous offrirait... qu'elle s'offrirait, comme ça... ! Faites voir !... Non, non ! Votre papier je n'y touche plus ! Tenez-le ! ... « Comme salaire d'être... »... Elle vous a fait boire quelque chose ce soir-là ? Un grog ? Quelque chose comme ça ? Une drogue, un... philtre ?

— Non, pas que je me souviens. Je n'étais pas ivre ! J'étais très fatigué, malade, c'est tout. Après seulement. Elle avait amené des flacons. On m'en a fait prendre des gouttes quand elle était partie...

— Vous étiez pas saoul, d'accord. Vous avez pas la tête de quelqu'un qui boit. Vous n'avez pas une peau d'alcoolique. Mais... Quand même ! Vous n'étiez pas vraiment dans votre assiette ! Et puis ce que vous avez pris après, ça a pu agir sur ce qui s'était passé avant ; vous voyez ce que je veux dire... Vous vous êtes rappelé, vous avez compris de ce qu'elle a dit, ce qu'elle a voulu que vous vous rappeliez, ce qu'elle a voulu que vous compreniez, je vous le dis, moi !

— Tout de même ! Une sorcière ? Une vrai ! Et qui m'aurait jeté un sort ? Un sort... efficace ! Et pourquoi ? Pourquoi ?

— J'en sais trop rien. Mais vous y croyez bien un peu, au moins, à tout ça, sinon, qu'est-ce que vous feriez ici ?... Mais comptez pas sur moi pour...

— Je voudrais seulement que vous m'aidiez à la retrouver, et non pas, rassurez-vous, à me guérir de... l'inclination que je ressens pour elle.

— Je ne la connais pas. Et de toute façon je ne veux pas me mêler ... de ses affaires, je vous le répète. Non ! J'aurais quand même pas cru que des choses comme ça... Qu'actuellement... ! Ça fait vingt ou trente ans j'ai lu un livre qui parlait de sorcières de ce genre-là, avec un petit démon familier, et tout ça... Mais ça se passait voilà longtemps... On est plus au Moyen Âge !

« Qu'est-ce qu'elle veut de vous ? C'est pas sain, ça !... Le sabbat ! Le sabbat, c'est pas saint ! Le sabbat... Pour vous c'est... une partie de jambes en l'air ! Et peut-être le début d'une histoire d'amour ! Mais le sabbat, je me souviens, moi, de ce que c'est ! C'est aussi des réunions de sorcières où l'on se livre à tous les vices, où l'on adore le Démon, le « Grand Bouc Noir » ! Une sarabande de démons ! Votre « petit Crieux », c'en est sûrement un ! Et si elle a

un rôle pour vous là-dedans... Vous n'êtes pas de leur monde ! Toutes ces diableries, ça peut pas être bon pour vous ! Faut arrêter de la chercher ! Faut trouver un bon décrouilleur qui vous libère de cette attirance malsaine qu'elle exerce sur vous, qui gâche toute votre vie, qui vous ronge, qui vous détruit ! Si on le peut encore, faut lever le sort ! Quand vous la trouverez, ou qu'elle vous retrouvera, il sera peut-être trop tard ! Faut y faire retourner le mal qu'elle vous veut !

— Je ne pense pas qu'elle me veuille du mal. Au contraire !

— Vous avez l'air raisonnable, pourtant ! Rien ne vous paraît curieux, étrange, bizarre, dans votre histoire ! Les femmes, une femme, ça vous manque tant que ça, pour vous faire perdre le sens commun, pour être aveugle à ce point ? ! Des femmes, il y en a autant que d'homme, à votre âge, même plus sans doute ! Un homme, et vous n'êtes plus tout jeune non plus, plus qu'il vieillit, plus qu'il a le choix ! C'est... statistique !...

— ... Peut-être bien.

— Je ne peux pas vous aider moi-même. Mais j'ai toujours fait mon possible pour aider les gens. Attendez là, je m'en vais téléphoner à quelqu'un, lui raconter ça, voir si lui, il peut vous aider... »

Foltenay eut envie, un moment, de s'esquiver discrètement, au lieu d'attendre sagement le retour de son hôte. Mais il estima que cette conduite incorrecte pouvait porter préjudice aux Burtin. Il demeura donc à sa place, s'appuyant des coudes sur la table, se prenant le front dans les mains. L'homme de Malicorne revint un peu plus tard dans la petite cuisine où il avait reçu son visiteur.

« Cet homme-là, il veut bien vous recevoir. Si j'avais pas pu pour les Burtin, à l'époque, c'est à lui que j'aurais fini par les envoyer. Il reste auprès de Maves. C'est entre Blois et Marchenoir, à peu près à mi-distance. Entre Maves et Sermoise. Au nord de Maves, sur la gauche, après les marais... »

S'engageant à rendre visite à l'homme de Marchenoir, Charles Foltenay prit congé, non sans avoir essuyé une salve de conseils bienveillants à son égard, plus ou moins malveillants à l'égard de « cette saloperie » qui tentait sournoisement de s'imposer à lui.

On ne lui indiqua pas le nom de l'homme de Marchenoir, mais simplement où et quand le retrouver.

Cette rencontre avec le panseur de maux de La Rocheloup lui laissait une impression désagréable. Il se demandait comment les choses avaient pu prendre un tel tour. Il recherchait une femme qui lui avait plu, et l'on accusait celle-ci de vouloir le subjuguier pour d'obscures et répréhensibles raisons, d'exercer sur lui une influence pernicieuse, dangereuse, maléfique.

Il dormit mal les nuits suivantes et prit la résolution de poursuivre par lui-même sa recherche de madame Ladusesse, sans prendre contact avec l'homme de Marchenoir. Mais, le week-end approchant, il sentit bientôt fléchir cette résolution. Il irait. Il tenterait d'obtenir du désorceleur quelques renseignements concernant cette femme. L'homme de Marchenoir, savait peut-être, lui, qui elle était, où elle vivait, comment la joindre.

Le samedi, vers treize heures trente, il traversait Pontijou et moins de cinq minutes plus tard, Maves. Peu après la Mercedes cahotait sur un chemin de terre menant à La Brigandière, chez l'homme de Marchenoir.

Une femme, un foulard sur la tête, noué derrière la nuque, traversait la cour de La Brigandière en portant un seau empli de grain. Elle s'arrêta, posa sa charge et s'approcha de la voiture. Foltenay en descendit, salua, un peu embarrassé, et se présenta.

« Voilà. Je viens de la part de.. d'un monsieur que j'ai rencontré la semaine dernière à Malicorne... En fait pas à Malicorne, mais à La Rocheloup, près de Crannes, dans la Sarthe.

— Ah ! D'accord ! Mon mari ne vous attendait pas si tôt. Mais puisque vous êtes déjà là... P'pa ! P'pa !... P'pa ! C'est le monsieur que tu m'as dit ! »

Elle s'était tournée vers l'habitation qui, de l'autre côté du vaste espace libre entre les bâtiments, fermait la cour au nord.

« Allez-y ! Il est à la maison... Vous n'avez pas oublié d'amener ce qu'on vous a demandé, ce que celui de Malicorne il a dû vous dire après avoir parlé avec mon mari ?

— J'ai ça là, dans des sacs, dans la boîte à gants et dans le coffre... »

Les poules s'agglutinaient autour de la fermière et de son seau, caquetaient, se battaient. La femme s'éloigna. En marchant elle les chassait, assez peu efficacement, de gestes de son bras libre. Une forte odeur, âcre, de fiente de volailles, de relents d'étable, d'écurie, de purin, en l'absence de vent fort emplissait les narines de Charles Foltenay, le prenait à la gorge. Il se glissa un instant à l'intérieur de sa Mercedes et en sortit avec précaution un pochon de plastique. De la malle arrière il en sortit un autre. À pas lourds et résignés il avança vers l'homme debout sur le seuil, apparut là après l'appel de la femme.

Dans la grande pièce, paraissant très sombre après la clarté printanière de l'extérieur, au fond, un feu rougeoyait sous le manteau d'une large cheminée.

L'homme de Marchenoir, en hochant parfois la tête, l'écouta gravement exposer son cas dans le détail. Charles Foltenay demanda une nouvelle fois au décroilleur s'il connaissait la dame. L'autre le fixa intensément, et répondit d'un ton sentencieux.

« Il avait raison cet autre de Malicorne : vous êtes salement pris ! Oh oui ! Salement pris ! Vous êtes bien encrouillé ! Et ça m'a l'air d'être une coriace, celle-là !... Oui ! Une coriace, pour sûr ! »

Puis on demanda à voir ce qui avait été réclamé par l'intermédiaire de l'homme de Malicorne.

« Hum !... Des petites bouteilles en verre... C'est mieux que rien. C'est là-dedans qu'elle avait mis ce qu'elle vous a fait prendre chez le bonhomme ?

— Oui... Enfin, non. Elle ne me l'a pas fait prendre à proprement parler. Mais elle a dut, je suppose, les préparer.

— Elles sont vides les fioles... Vous n'auriez pas autre chose de plus... de plus typique, de plus... spécial ?

— ... Non... Euh ! Si ! Mais... J'aurais bien voulu les garder...

— C'est quoi ?

— Le Petit... Je pense que c'est lui... Il avait caché dans mes souliers des pattes de lapin et...

- Ah ! Vous l'aviez pas raconté ça ! À celui de Malicorne non plus ! Il me l'aurait dit !
- C'était gentil. Des pattes de lapin, ça porte bonheur à ce que l'on dit...
- À ce que vous dites, vous ! Faites voir ça ! »

L'homme de Marchenoir lui prit des mains les pattes de lapins du Petit Crieux et les examina. Il les serrait dans ses poings vigoureux ramenés sur sa poitrine. Il fermait les yeux, visage levé. Puis il se saisit dans une commode d'un sac de papier kraft, épais, brun, et y plaça les flacons et les pattes de lapin. Il replia plusieurs fois sur le maigre contenu du pochon l'excédent de papier et ligatura solidement l'ensemble d'une ficelle nouée à maintes reprises.

« Vous la connaissez peut-être... Peut-être quelqu'un... quelqu'un qui vous en aurait parlé ? Vous pourriez peut-être me dire si...

— Ne vous en faites pas ! Je m'en vais vous en débarrasser de ça ! De ce mauvais penchant que cette salope de garce elle vous a donné pour elle ! Asseyez-vous, et restez tranquille ! »

L'homme avait saisi une chaise à la curieuse forme, un prie-Dieu fatigué, et l'avait approché du foyer. Sur ce siège bas Charles Foltenay s'installa avec appréhension. Il percevait sur ses joues la chaleur irradiant des flammes, et des braises accumulées. L'homme de Marchenoir ajouta quelques bûches sur le feu et l'activa de brusques coups de tisonniers faisant éclater les morceaux de bois calcinés et jaillir des nuées d'escarbilles.

Il approcha de la cheminée une poêle à très long manche. Il cala celui-ci contre un des jambages de pierre soutenant la hotte.

« Le boucher a voulu découper le cœur que vous aviez demandé. Comme... celui de Malicorne me l'avait précisé, je lui ai dit de ne pas...

— Chut ! Je vais le préparer. »

L'homme ouvrit un tiroir et en sortit une boîte de bois qu'il posa sur le linteau de la cheminée. Il en fit coulisser le couvercle. D'un placard il sortit une autre boîte, plus haute, sur laquelle était fixé un petit crucifix. Il la disposa à proximité de la première.

« Le mal a été fait au milieu de la nuit, je le combats au milieu du jour ! »

La seconde boîte contenait du sel. Du sel bénit ! assurément. Il en prit et en tapissa généreusement le fond de la poêle. La première boîte contenait de longs clou. Il en prit un, et, ayant saisi le cœur, l'en traversa ! Un autre clou ! Et un autre encore !...

L'homme de Marchenoir brandissait le cœur, bras presque tendus, loin au-dessus de la poêle. Et des gouttes de sang, coulant de l'organe mort et déchiré, maculaient la couche de sel, et les doigts de l'homme, crispés dans la pauvre chair molle, rendue informe, et ses mains, et ses poignets. Et l'homme marmonnait rageusement des propos incompréhensibles, un genre de litanie, le même rythme, à chaque clou ! À chaque clou il frappait le sol d'un pied ! Un nouveau clou ! Il frappait de l'autre pied ! D'un pied sur l'autre ! Une danse sinistre, effrayante.

L'homme cessa soudainement ses incantations assourdies et se tint un instant immobile. Il était en sueur, son visage ruisselant luisait dans la lueur des flammes, et de grandes taches

sombres s'arrondissaient sur sa chemise, sur sa poitrine, sur ses flancs. Il prit sur le rebord de la hotte le petit paquet ficelé et le jeta dans le feu.

Charles Foltenay esquissa un geste vers le foyer, puis se recula vivement, faisant racler les pieds du prie-Dieu sur le vieux carrelage inégal. Tassé sur son siège il se taisait. Si la chaleur de l'âtre, trop proche, lui brûlait la face, il éprouvait pourtant de violents frissons glacés qui lui secouaient le dos, les côtes.

L'homme de Marchenoir se pencha en avant, se courbant et pliant les jambes. Il lâcha le cœur hérissé de pointe d'acier dans la poêle et se saisit de son manche.

Du feu, des grandes flammes entourant la poêle, jaillissaient des étincelles, se faisaient entendre des crépitements agressifs. L'homme de Marchenoir, cramponné au long manche, avait repris un discours incompréhensible, à peine articulé, et martelait à nouveau le sol de ses gros brodequins.

CHAPITRE VI

Dans la cour Charles Foltenay croisa une nouvelle fois la femme. Elle ne voulut pas, elle non plus, accepter les moindres honoraires pour la prestation achevée un peu plus tôt.

« Non, non ! Non, merci ! Il ne prend rien. Il fait ça pour le bien. »

Il insista encore. Devant son insistance elle consentit finalement à prendre quelques dizaines de francs seulement, pour une « gâterie » à ses petits enfants, précisa-t-elle.

Encore une fois Charles Foltenay était mal à l'aise. Mais bien plus qu'après l'entrevue avec l'homme de Malicorne, l'homme de La Rocheloup. Mal à l'aise ? Malade, oui ! Et pas à cause des cahots de la Mercedes sur le chemin raboteux de La Brigandière ! Peu après avoir perdu de vue les vieux bâtiments de la ferme dans le rétroviseur, après le premier virage, il dut s'arrêter et descendre de son véhicule. Pour vomir. Et pleurer.

Il n'était qu'un lâche, un pleutre ! Il avait laissé calomnier une autre fois madame Ladusesse ! Et traité de démon le Petit Criex ! Il était venu dans l'espoir d'obtenir des renseignements lui permettant de localiser sa bienfaitrice... Et il s'était prêté à un jeu qui n'en était pas un ! La cérémonie à laquelle il avait assisté, participé ! n'avait de caractère gratuit que l'apparence ! L'homme de Marchenoir souhaitait tout le mal possible à la mère Ladusesse et au Petit Criex ! Aucun doute ! Et Charles Foltenay se reprochait de s'être montré complice de cette tentative de nuire à celle qu'il aurait voulu pouvoir aimer, de cette tentative de nuire à son aimable et serviable, et joli petit compagnon.

Il redoutait même confusément... pas confusément seulement, ne savait-on jamais ! une éventuelle efficacité de ces simagrées, de ces rites, de ces maléfices.

D'autres spasmes le courbèrent davantage. Oui, il n'était qu'un faible, au mental comme au physique ! Il n'avait pas « le sang fort », lui ! Il n'avait pas de « couilles » ! Comment pouvait-il espérer plaire à une femme bien, une femme sérieuse, une femme vraie, vaillante, lui, pauvre type, pauvre larve inconsistante ? Comme Claudette, personne n'aurait pu longtemps supporter de vivre avec lui ! Comment aurait-on pu le supporter, l'aimer ? Quels sentiments aurait-il pu inspirer à une femme ? Admiration pour sa réussite ? Désir pour son corps ?

« Tu parles d'une réussite professionnelle ou personnelle ! Et quelle prestance ! Un vieux con, moche ! Même pas assez vieux pour être déjà à la retraite ! Et quelle retraite que je vais me faire ! Tu parles ! »

D'une main il s'appuyait contre l'aile de la voiture. Il cracha deux ou trois fois pour se nettoyer la bouche autant que possible, puis sortit de sa poche un mouchoir pour se sécher les yeux, s'essuyer les lèvres. Il se redressa. Il aperçut, un peu plus loin, sur l'autre bord du chemin, appuyé contre une clôture, disparaissant presque dans les branchages d'une haie la

dépassant, une bicyclette noire. Un vélo au cadre qu'il jugea un peu particulier. Pas un vélo d'homme, avec une barre très haute, non plus un cadre bas. Un vélo d'un genre... mixte ! à l'apparence robuste.

Il regarda les prés, les champs alentours, au travers de trouées dans les haies. Il se tourna dans les deux directions du chemin qu'il apercevait se perdant dans la campagne... Il leva les yeux vers le ciel, où le vent, qui se levait, commençait à enchevêtrer de lourds nuages blancs, gris et noirs. L'air fraîchissait. Il s'enferma dans la Mercedes et redémarra.

L'homme de La Rocheloup lui avait dit qu'il était plus facile pour un homme âgé que pour un homme jeune de rencontrer une compagne ou une partenaire de sa génération ! Que c'était une réalité statistique ! Certes ! Et alors ! Mais peut-être aussi à condition d'avoir un âge canonique ! Et « facile » : c'était facile à dire ! Qu'avait donc à voir l'amour avec les statistiques ? Charles Foltenay avait conscience d'avoir rencontré quelqu'un qui lui avait plu et auquel il avait plu ! Il souhaitait revoir cette personne ; il souhaitait revoir cette personne-là ! Quoi de plus normal, quoi de plus logique ?

« Mais qu'est-ce qu'ils ont tous, à la fin ? ! »

L'homme de Malicorne, de La Rocheloup, lui avait dit qu'il finirait bien par rencontrer l'âme sœur, qu'il existait des organismes spécialisés destinés à favoriser les rencontres et qui offraient un choix plus large que celui présenté par les hasards habituels. Il lui avait suggéré aussi, s'il craignait pour d'obscures raisons de faire appel à l'un de ces organismes spécialisés, se s'investir, pourquoi pas, dans une association ou une autre, susceptible de rassembler des personnes de son âge, ou d'autres tranches d'âge d'ailleurs. Si dans ses activités professionnelles il ne lui était pas possible de rencontrer quelqu'un, « quelqu'une » en fait, qui lui plût parmi le nombre restreint de ses collègues, ou parmi sa clientèle, l'homme de Malicorne lui avait conseillé d'en rechercher pendant ses loisirs, donc, lors d'activités extraprofessionnelles, à inventer, ou à développer, plutôt que de poursuivre de « périlleuses chimères ». Quel péril y avait-il pourtant à vouloir aimer une personne toute disposée à vouloir partager votre amour ?

Pour finir, l'homme de La Rocheloup avait osé l'encourager à recourir, dans un premier temps et le temps qu'il faudrait, aux services de dames de petite vertu, qui par leur disponibilité, leur « talent », pouvait aisément le soulager d'une pression trop forte, lui « apporter une libération salutaire de l'esprit et du corps », le « libérer de ses illusions » et l'aider, peut-être, dans une certaine mesure, à « combattre ainsi le mauvais sort » qui pesait sur lui !

« Pourquoi s'en prennent-ils tous à elle ? À elle et au Petit Criex ! Qu'est-ce qu'elle m'aurait fait ? Qu'est-ce qu'elle leur a fait ? Qu'est-ce qu'ils m'ont fait ? »

Il traversait Sermaise et approchait d'un carrefour. Il ne reconnaissait pas là l'itinéraire suivi plus tôt. Sermaise ! Il avait lu le nom sur la carte ! Il avait tourné vers le nord en sortant du chemin de terre menant à La Brigandière ! Au lieu de tourner vers le sud, vers Maves et vers Blois ! Il frappa des deux mains sur le volant en jurant et gara son véhicule sur le bas-côté.

Il reprit la carte dans la boîte à gants. Au carrefour, à gauche ! en direction de Pontijou et Blois !... Il laissa son regard s'égarer sur la carte, suivre les lignes de couleurs. Les rouges, les jaunes... Les « routes principales », « à grande circulation », les « routes de liaison régionales

ou de dégagement ». Il suivit même des yeux le tracé de certaines des autres routes. Il se calma.

Il n'était pas très loin de Vendôme ; pas très loin de chez les Burtin, qui habitaient entre Vendôme et Saint-Calais. Il pensait aux Burtin. À Mimi Burtin ! Mimi ! Un diminutif, sans doute. Il pensait à la sympathique, à l'aimable, à la compréhensive Mimi ! Un moment il eut envie de lui rendre visite, de lui confier ses déboires, son désespoir, de se confier à elle ! Elle l'aurait compris, l'aurait consolé, la désirable Mimi !... Mimi Burtin, désirable ? Bientôt, pour un peu, il aurait vu des femmes même où il n'y en aurait pas eu, des femmes partout !

Il soupira. Son regard n'errait plus au hasard sur la carte. Il avait localisé l'emplacement de Courdeanche et en examinait les environs, se livrant encore à des supputations plus ou moins justifiées quant au domicile de madame Ladusesse ou du Petit Crieux. Il n'était pas trop tard pour se rendre chez le vieux bonhomme de la maison des bois, pour lui demander des nouvelles de son petit visiteur du soir.

Le Petit Crieux ne s'était pas manifesté depuis la dernière visite de Charles Foltenay. Et c'était flagrant, le vieil homme en manifestait un certain mécontentement : ce petit compagnon se montrant souvent contrariant, semant parfois le désordre dans la maisonnette de son hôte, semblait lui manquer plus que de raison !

Revenant sur ces considérations après avoir pris congé du bonhomme, Foltenay s'interrogea sur l'attrait que le Petit Crieux avait exercé sur lui-même. Pourquoi diable... Pourquoi donc, comment donc le Petit Crieux avait-il pu provoquer chez lui une telle fascination ? Son intervention surprenante et salvatrice ! Ah ! Heureuse défaillance qui lui valut un tel sauveur ! Ou son apparence étrange ? Son si beau visage ?... Cette fascination, Charles Foltenay, comme le vieil homme, savait bien en être victime !

Malheureuse victime ? Heureuse victime ! Dont les malheurs méritèrent le secours de l'aimable, de la charmante, de l'envoûtante dame Ladusesse, cette bonne fée ! Une bonne fée dont on voulait faire une méchante sorcière ! Des malades mentaux, des aigris, des jaloux !

Charles Foltenay décida de demeurer à l'affût à proximité, au cas improbable où le Petit Crieux... Celui-ci ne vint pas. Du moins, s'il vint, il ne le vit pas, et cette nouvelle soirée en embuscade se révéla vaine. Vaine l'attente du Petit Crieux, la recherche de la mère Ladusesse !

Selon les propos de l'homme de Malicorne qui s'était montré moins laconique que le « décrouilleur » de La Brigandière, Foltenay, avec la belle saison s'approchant, pouvait se réjouir d'avoir bientôt de « moins en moins de risque » de rencontrer sous son capuchon le « familier » de la sorcière Ladusesse. Mais, s'il venait à être mis à nouveau en sa présence au cours de l'été, cela n'aurait pu que se révéler « un très mauvais signe », « une confrontation de fort mauvais augure ». Sans blague ! ? Pourquoi une telle hostilité à l'égard de cette femme, de madame Ladusesse, à l'égard du Petit Crieux ? L'homme de Malicorne exagérait ! L'homme de Marchenoir aussi ! Des roublards sataniques, des malfaisants, des médiocres dangereux, des mauvais !

La vie reprit son cours ; son triste cours. En semaine Charles Foltenay vendait, ou essayer de vendre du vin, le samedi et le dimanche il menait son enquête.

La durée du jour augmentant il pouvait, sans les effaroucher, se présenter plus tardivement chez les gens dont il sollicitait des renseignements. Il prospectait un secteur toujours plus vaste. Toujours sans succès.

Il retourna voir le vieil homme. Il l'interrogea tant que le bonhomme en vint à s'énerver et à le pousser dehors.

« Je vous dis que je sais pas où qu'elle habite ! Bon sang de bonsoir ! C'est quelque chose de voir ça ! Je sais pas ! Je ne sais pas !

« S'il repasse le Crieux, je vous enverrai un mot, dans une de vos enveloppes, puisque je vous l'ai promis. S'il me dit où qu'elle habite, je vous le marquerai ! Fichez-moi la paix, à la fin !

— Au fait ! Pardon ! Pardonnez-moi d'insister. Mais j'y pense maintenant et ça pourrait m'être utile...

— Aaah ! Quoi donc encore ?

— Sa voiture ? Madame Ladusesse est venue en voiture ! C'était quoi sa voiture ? Quelle marque ? Quelle modèle ? Et son numéro sur la plaque d'immatriculation, est-ce que vous avez pu le lire, le voir, vous en souvenir, même en partie seulement ? Et sa couleur ? La couleur de la carrosserie, vous vous en souvenez peut-être ?

— Du calme, hein !... Sa voiture ? Elle l'a laissée de l'autre côté de la cour. Des phares dans la nuit ! Il faisait mauvais, j'ai pas été voir ! Et puis en pleine nuit, de toute façon... Je m'y connais pas tant que ça en auto, moi !

— Excusez-moi de vous avoir encore ennuyé. Mais j'aimerais tellement... Excusez-moi !

— Oh, c'est rien ! Je me suis emballé. J'aurais pas dû. Moi aussi je... Vous voulez revoir la femme, la dame ! Je comprends. Une femme ça manque. Ça vous manque. Et c'est cette femme-là que vous voulez ! Une femme dans la vie, quand on n'en a pas, ça manque bien, quand même. Et vous continuez toujours à la chercher... Ben, forcément vous finirez par la trouver. Ça peut pas être autrement, que je dis... Si... Quand vous la retrouverez... Ben, j'aimerais... Ça vous ennuerait pas, des fois, de...

— ... Je ne sais pas... De quoi s'agit-il ?

— Ben, si vous la trouvez... Quand vous la reverrez, la mère Ladusesse, vous pourriez lui dire que j'aimerais bien la revoir...

— Vous-même, également ?

— Demandez-lui de laisser la petite... la petite personne, revenir me voir ! Hein ! J'aimerais bien.

— Le Petit Crieux ? Le Petit Crieux vous manque ?

— ... Oui.

— J'aimerais bien le revoir aussi. Je m'en souviens souvent et... ça me fait comme... comme une boule dans la gorge, ou comme si le souffle me faisait défaut. Quelque chose comme ça. Pourtant je ne l'ai pas vu beaucoup. Pas très longuement. J'aurais pu croire l'avoir rêvé, la première fois.

— C'est une petite personne bien mignonne, en chair et en os. Bien réelle ! Je peux vous le dire ! Et il n'y en a pas deux comme elle ! »

La routine habituelle s'imposa de nouveau ; démarchage, ventes à l'arraché souvent annulées dans le délai réglementaire des sept jours. Mais le nombre moyen de ses ventes réussies augmentait tout de même, ainsi que son chiffre d'affaire. Et son patron, sans le complimenter, car la chose ne le méritait pas, ne le menaça plus de licenciement.

Chaque week-end il poursuivait ses recherches concernant madame Ladusesse. Et chaque semaine il les terminait en faisant un détour par Courdemanche. Dans l'espoir d'un retour du Petit Crieux, dans l'espoir de l'apercevoir, il contournait par les routes les plus praticables la portion de campagne incluant les bois où résidait le vieil homme, il empruntait l'allée

forestière les traversant, sans plus s'aventurer toutefois sur l'embranchement donnant accès à la vieille ferme.

Les semaines s'écoulèrent. Le beau temps s'installa, et la chaleur. Si le Petit Crioux se manifestait, sûrement ne portait-il pas son manteau à capuchon ! L'homme de Marchenoir avait raison : moins de « risques » de rencontrer le « familier » de madame Ladusesse durant la belle saison ! Pas de manteau ! Pas de capuche ! Et s'il se manifestait malgré tout, Charles était-il en mesure de le reconnaître alors ? Il s'interrogeait là-dessus... et devait bien admettre qu'il n'en était pas très sûr ! Pourtant un visage d'une telle beauté devait être inoubliable !... Inoubliable ?

Un samedi il abandonna au milieu de l'après-midi ses désespérantes recherches et ne prit pas la direction de Courdemanche. Il retournait chez lui, la mort dans l'âme. Il roula vers Tours, vers son petit appartement minable. Il retournait à sa vie minable !

Avachi sur son canapé, devant son poste de télévision, il se livra à un zapping désabusé jusqu'au moment du dîner qu'il prépara rapidement avec des conserves. Après son bref repas pris sans appétit, il s'effondra encore devant le téléviseur à l'état de veille. Il chercha sur le boîtier de la télécommande le bouton pour le réactiver. Mais il ne pressa pas la petite touche, laissa retomber le bras, la main, sur le divan et lâcha le boîtier. Il avait envie de prendre l'air, de respirer.

Penché au-dehors il regarda le paysage urbain déprimant s'offrant à lui. Les bâtiments de l'autre côté de la place, quelques arbres survivant difficilement, les racines sous le bitume d'un parking, les voitures banales, pas toutes récentes, alignées, et au pied de son immeuble le macadam d'un trottoir ! Une lumière déclinante, une soirée douce, calme, lénifiante, morose !

Il tourna les yeux vers une extrémité de la rue. Adossé à un mur un groupe d'adolescents, eux aussi assommés d'ennui, complotait mollement. Sous lui toujours rien. Il perçut un tic-tac, un tac-tac vif vers l'autre extrémité de la rue... Les talons d'une jeune femme, à la robe estivale, claire et courte ! Il en eut le souffle coupé, une poussée de transpiration. Il avait bonne vue et son imagination suppléait aux imprécisions dues à la distance. Il voyait les mollets nerveux, bien dessinés, les cuisses s'élargissant avant d'être masquées par le tissu. Il contemplait le balancement de cette belle croupe manifestement si propre aux jeux du lit ! La femme s'éloignait. Tournant dans une autre rue, elle disparut. Sans doute allait-elle rejoindre un ami, un amant, tout aussi impatient qu'elle d'une nouvelle étreinte ! Peut-être était-elle disponible et partait-elle à l'aventure, partait-elle en chasse ! Des femmes disponibles de tous âges, il y en avait, nécessairement, il ne pouvait pas ne pas s'en trouver dans cette ville ! Plus un homme vieillit, l'homme de Malicorne le lui avait rappelé, plus il a le choix ! Des divorcées, des veuves ! Sans parler même des plus jeunes en quête d'un réconfort, d'une assurance quasi paternels !... En fait le choix ne s'offrait que dans les classes des âges les plus élevés.

Mais des femmes disponibles il y en avait là, autour de lui, tout près, dans ces immeubles, plus loin également, dans ces H.L.M. et dans des appartements du centre ville, et dans ceux des banlieues ! Il suffisait de rencontrer une femme sympathique. Il suffisait d'une sympathie partagée. Il suffisait de provoquer cette sympathie par une mise soignée, par de la délicatesse, de la gentillesse. Il suffisait de prendre contact ! Par le regard, par la parole ! Après, comme l'avait dit Benoît, si cela devait se faire, cela se faisait ! Même si cela n'était pas garanti, pas automatique, si nombreux étant les paramètres entrant en ligne de compte et pas toujours aisément maîtrisables. Benoît était-il donc un spécialiste si éminent et si expérimenté ? Bref, il suffisait d'oser le contact ! Oser le contact !

« Qui ose, gagne ! Vouloir, c'est pouvoir ! »

Charles Foltenay se doucha, choisit avec soin une cravate, délaissant le polyester pour la soie. Une fois assis derrière le volant de sa Mercedes il se demanda où aller. Il aurait dû chercher dans l'annuaire l'adresse d'une discothèque ou d'un dancing, si possible spécialisé dans le rétro ! Il avait les mains moites. Il pressa la commande du toit ouvrant.

Il se souvenait s'être rendu, plus jeune, dans un « bar d'ambiance », à proximité de l'École des Beaux Arts, de la place de la Résistance. Il lui semblait se souvenir qu'il se trouvait une boîte de nuit tout près du bar en question. Deux fois il fit le tour de la place avant de reconnaître l'endroit et de renoncer à s'arrêter pour pénétrer à nouveau, après si longtemps pourtant, dans le théâtre de ses non-exploits.

« De toute façon il n'y a pas où se garer par ici ! Et un samedi, ce n'est pas étonnant. »

Il poursuivit sa route, attentif aux feux tricolores, aux priorités à droite, aux femmes sur les trottoirs (aucune en attente !), aux enseignes brillant dans le soir. Il avait continué vers l'ouest, vers La Riche et se retrouvait place de la Victoire. Vaguement, se rappela-t-il une nuit, à l'époque où il sortait avec Claudette, être passé devant une discothèque dans ce quartier-ci. Dans une rue plutôt étroite, donnant sur un axe plus large ! Dans une rue parallèle à la Loire, donnant sur un axe perpendiculaire au fleuve !

Il était place Rouget-de-l'Isle. Il braqua sur la droite. Vers le tiers de la deuxième rue correspondant aux critères qu'il avait définis, il remarqua le panonceau lumineux. Le nom de l'établissement n'évoquait rien en lui. Il le trouva curieux, et peut-être de mauvais goût : « Bluc 69 »... Au numéro 69 de la rue !

La rue était peu fréquentée, même en ce samedi soir. Les abords de la boîte étaient déserts. Un endroit calme où faire ses premières armes ! À quelques dizaines de mètres Charles Foltenay trouva une place où garer son véhicule.

Dans un sas on l'observa. On le laissa entrer. Les amplis n'étaient pas tout à fait poussés au maximum, et si la musique était forte, les sons les plus graves ne faisaient pas vibrer l'estomac. Il s'installa au comptoir, isolé près de l'une de ses extrémités. De temps en temps gardant un coude en appui, il se tournait vers la salle, d'un air qui se voulait détaché et blasé. Sur la piste, dans les lumières mouvantes, basses et colorées, seul un couple dansait. La femme avait des allures sophistiquées... et vulgaire ! Oui, Charles Foltenay trouvait cette femme vulgaire ! Plaisamment vulgaire ! Attirante, excitante ! Et son compagnon avait l'air très gai ! La pénombre dissimulait quelques hommes qui s'enfonçaient dans leurs fauteuils, se cachaient dans les angles des banquettes. Petite affluence ! Charles Foltenay pensa qu'il était trop tôt, et que la soirée n'avait pas encore vraiment commencé. Il n'avait dénombré que quatre femmes en tout et pour tout ! Petit pourcentage !

Tournant le dos à la salle depuis un moment, il venait d'absorber une gorgée de liquide lorsque l'on s'assit sur le tabouret près de lui. Il reposa doucement son verre en se contraignant à le suivre des yeux. Après l'avoir lâché, et l'avoir encore fixé un instant, il se tourna lentement vers la piste, la salle, en relevant posément le regard pour découvrir son voisin. Un pantalon gris foncé à rayures verticales, une veste assortie, très cintrée, une pochette d'un jaune soutenu, et un visage lisse et clair, de beaux yeux de biche soulignés de noir ! L'autre s'était tournée vers lui, et c'était une femme ! Confus, il finit de pivoter brusquement vers les

danseurs. Deux couples s'agitaient sans trop de vigueur sur du disco, ou quelque chose y ressemblant, et aussi deux hommes qui se faisaient face et s'approchaient ou s'éloignaient l'un de l'autre en dansant.

Charles Foltenay ramena le regard vers le comptoir, vers sa voisine. Elle était jeune ! Les cheveux assez courts sur la nuque, les oreilles dégagées, mais coiffée avec soin, la chevelure laquée, apprêtée. Il crut percevoir des effluves de son parfum. Il se tourna de nouveau vers la piste, décidé à admirer au passage, avec discrétion, la jeune femme au tailleur élégant.

Elle regardait le bout opposé du comptoir. Les deux hommes sur la piste se heurtaient, doucement, au rythme de la musique, de la hanche ! En se redressant Charles Foltenay put discerner le profil net et ravissant de la femme assise près de lui. Il avait du mal à déglutir, à avaler. Il décida de se tourner encore. Il croisa le regard de la fille, qui soutint un instant le sien.

Il but deux gorgées, lentement. Ses mains, ses doigts laissaient des traces, qu'il distinguait malgré la semi-obscurité, sur le comptoir, sur le verre. Il se tourna encore. La femme aussi s'était tournée vers lui. Elle lui sourit timidement. Il ne put analyser sa propre réaction qu'il buvait déjà une autre gorgée face au comptoir pour cacher son trouble.

« Excusez-moi, Monsieur, venez-vous souvent ici ? Je ne vous y ai jamais vu avant.

— Euh !... Non. C'est la première fois ce soir.

— ... Moi, j'y viens de temps en temps.

— Ah, de temps en temps ! Et vous... Euh ! Vous...

— Oui ?

— Vous y venez seule ?

— Oui. Et une seule fois j'ai quitté cet endroit avec quelqu'un.

— Ah ! Hum !... Et vous allez ailleurs certains soirs ?

— Cela m'arrive.

— Et ailleurs, vous y allez seule aussi ?

— Il m'est arrivé d'avoir de la compagnie.

— Mais, en ce moment, vous n'en avez pas, de la compagnie ?

— Je n'en ai pas. Pourtant...

— Pourtant ?

— ... Je... J'aimerais...

— Moi non plus, je n'en ai pas. Et pourtant j'aimerais bien en avoir. Pas seulement pour sortir. Pour... Pour...

— Pour ne pas être seul quand vous rentrez ! Peut-être ?

— Oui. Je vis seul. Je me sens seul... J'ai vécu avec quelqu'un, voilà un certain temps. Mais, je suis célibataire.

— Moi aussi !

— Ah ! Bien !

— Ah, vous trouvez cela bien ? Que je sois célibataire ! Vous trouvez cela bien de l'être ?

— Je veux dire... Si vous étiez mariée ou accompagnée, je ne pourrais pas, je ne me hasarderais pas à... vous inviter à danser. »

Un slow langoureux débutait. Ils dansèrent. Il n'osa pas la serrer contre lui, malgré l'envie qu'il avait de le faire. Ils se frôlaient en se déplaçant doucement sur la piste parmi les autres couples. En plus des trois premiers d'autres s'étaient formés qui dansaient également. Un

couple de femmes, des couples d'hommes. Sinon un seul autre couple mixte. Charles Foltenay se demanda dans quel genre de boîte il s'était aventuré et s'estima très chanceux. Un peu avant la fin même de ce premier slow elle appuyait sa joue contre son épaule. Après de longues hésitations, au cours de la seconde danse il lui baisa les cheveux, le front. Au commencement de la suivante elle leva son beau visage vers lui et entrouvrit légèrement les lèvres. Il déglutit et se pencha sur elle. Ah, quelle était douce et chaude et fraîche ! Sûrement était-elle non fumeuse ! Ce baiser le réconcilia avec la vie.

La série de slows s'achevait. Elle le prit par la main et l'entraîna dans un recoin plus sombre. Elle s'assit en biais, un genou contre sa cuisse. Il posa une main sur ce genou ; et elle mit les siennes par-dessus.

« Je vous trouve sympathique, rassurant. Vous avez l'air gentil.

— Vous aussi vous m'êtes très sympathique. Vous êtes très aimable, et très jolie ! Oui, vous êtes belle ! Et ce tailleur vous va à ravir !

— Je vous plais ?

— Bien sûr !

— Vraiment ?

— Vraiment ! »

Dans le silence qui suivit, tout en la dévisageant, il prit soudain conscience de la grande moiteur de ses mains, de la main dont il tenait le fin et charmant genou ! Il craignit de tâcher le pantalon de sa cavalière, tout au moins d'en déformer le pli. Il souleva le bras. Elle lui maintint la main en place.

« Pardon ! Je transpire beaucoup. L'émotion ! Votre contact ! Tout ça ! Vous ! »

Elle serrait sa main dans les siennes. S'inclinant vers lui, elle la porta à ses lèvres, en baisa la paume humide, l'humidifiant plus encore de sa salive. Il était gêné, intimidé. Mais cette bouche était si tendre ! Il s'approcha. Il voulait la caresser, la presser contre lui. Elle retint ses ardeurs, mais lui offrit ses lèvres encore, sa langue.

Elle se laissa prendre sagement par les épaules et appuya la tempe contre son buste en laissant aller lentement ses mains de long de sa cuisse. Il en éprouvait des satisfactions douloureuses, tant, assis en cette position, il se trouvait contraint. Et toujours pas de slow ! Elle prit la parole, et à peine la comprenait-il au travers de la musique et de sa distraction.

« Souhaitez-vous rester longtemps ici ? Ou bien voulez-vous... ? Si vous voulez...

— Je... Vous voulez... Vous voulez que nous partions ?

— Si vous voulez, oui ! Nous pourrions finir la soirée dans un endroit plus calme, plus intime... »

Charles devait se résoudre à y croire ! Benoît avait raison : il fallait oser. Un peu d'audace, un peu de chance, et le destin pouvait sourire !

Elle était venue en taxi. Ils montèrent donc dans la bonne vieille Mercedes dont il eut un peu honte.

« J'ai perdu depuis longtemps l'habitude de sortir le soir. Je ne sais pas trop où je pourrais vous proposer d'aller... Y a-t-il un endroit où il vous plairait plus particulièrement de terminer cette veillée ?

— Peut-être se fait-il déjà un peu tard. Pour ne pas être trop las... peut-être pourrions-nous rentrer, sans attendre davantage.

— ... Voulez-vous que je vous reconduise... ou que je vous dépose à la station de taxi... celle de la gare, par exemple ? Vous n'avez plus envie de...

— Si ! J'ai envie... d'aller chez vous. Vous voulez bien ? »

Le souffle court, dans un râle presque, il précisa qu'il voulait bien !

Il aurait apprécié la suivre dans l'escalier, la voir monter les marches, voir le balancement de ses hanches, le jeu de sa taille, de ses chevilles minces maintenant un équilibre difficile au-dessus des talons hauts. Mais en homme bien élevé il marcha à ses côtés, avant de la précéder afin d'ouvrir la porte de l'appartement sans la faire attendre.

Un moment il craignit qu'elle ne fût qu'une prostituée adroite et affable ; mais il se rassura aussitôt. Et il eut honte de son appartement et de son aménagement ! Comme il avait honte de l'immeuble où il habitait, comme il avait eu honte de son antédiluvienne automobile !

« Ce n'est pas Byzance ! Je le regrette. Peut-être aurais-je dû vous proposer... Je ne sais pas... Voulez-vous que je vous emmène dans un hôtel convenable, au centre ville, ou au Novotel, à Tours-sud, ou au nord, au Mercure ?

— Non. Merci. Ici, c'est très bien. Ce sera plus simple, plus sincère. »

Il ne savait que faire ! Il voulait la toucher, lui donner des baisers, qu'elle lui aurait rendus avec fougue. Il souhaitait la dévêtir, la coucher, et la couvrir, là, dans le salon, immédiatement !

Elle avait une attitude quelque peu empruntée. Elle lui lança des œillades timides. Elle s'était approchée de la fenêtre, et de cet étage élevé semblait considérer distraitement au travers du rideau les lumières du quartier.

Après avoir allumé un lampadaire dans un angle de la pièce il éteignit le lustre, un genre de suspension ringarde dont le mauvais goût lui apparut alors.

Les avant-bras sur la taille elle se tenait les mains et paraissait effarouchée, donnant une impression émouvante de fragilité. Elle était ravissante, charmante ! Il lui proposa de prendre un verre. Elle hésita, mais accepta, pour temporiser peut-être. Prenant conscience qu'il n'avait pas d'alcool à offrir il s'en excusa. Il pouvait toutefois proposer, entreposées dans le réduit dont il disposait en guise de cave dans les sous-sols de l'immeuble, quelques unes des bouteilles destinées à son commerce.

« Je ne peux vous proposer que du vin... Il me suffit de descendre en chercher, dans ma cave.

— Non. Non, merci ! Ce n'est pas la peine. Je préfère que vous restiez ici.

— Du café, du thé ? Ou une tisane : tilleul, verveine ou camomille ?

— Rien de trop soporifique en la circonstance... Du thé, oui.

— Le thé, il est en sachet... »

Elle se montra compréhensive. Elle souriait d'une petite mine humblement enjouée, non moqueuse, rassurante plutôt ! À sa prière elle s'assit dans le fauteuil. Erreur tactique de sa part ! Le canapé eut été préférable ! Elle gardait les genoux joints sur ses mains jointes serrées entre eux.

Il fit chauffer l'eau puis mit les sachets à infuser. Il engagea maladroitement la conversation, lui demandant si elle choisissait souvent ses partenaires lors de ses sorties en boîtes de nuit. Comme elle le fixait, tardant à répondre, il se sentit rougir. Il dut baisser les yeux. Il dut mettre ses mains sur ses yeux qui le brûlaient !

« Excusez-moi ! Je vous demande pardon ! Je ne voulais pas être désagréable ou indiscret. Mais je voudrais tout savoir de vous, tout connaître ! Je suis très heureux d'avoir fait votre connaissance ! Au fait, je m'appelle Charles. Charles Foltenay.

— Oui. J'ai pu lire votre nom à votre seuil, sur le boîtier du bouton de votre sonnette. Moi, c'est Dominique Meugnot.

— Maintenant que les présentations sont faites, voulez-vous que je vous fasse visiter mon très laid et dérisoire palais ! »

Il lui montra le couloir, déjà vu, la cuisine, désigna la porte des w.-c. en les nommant, celle d'un débarras également, la salle de bain, et la chambre.

« Voulez-vous... vous rafraîchir... avant... Je vais sortir des serviettes propres et des gants. Et une brosse à dents neuve. »

Il envisagea un instant de s'enfermer avec elle dans la salle d'eau pour faire lui aussi un « petit brin de toilette ». Il irait après. Quoique, la faire attendre alors ?... Il prit le parti, une fois qu'elle aurait gagné la chambre, d'au moins se brosser les dents pour être sûr d'avoir bonne haleine, et de se laver soigneusement le pubis !

Elle ressortit enfin de la salle de bain en portant, fermée, ceinture nouée, la robe de chambre qu'elle y avait trouvée et qui lui descendait sur les chevilles. À petits pas menus, sur la pointe des pieds elle courut sur le sol recouvert de plastique, jusque sur la moquette de la chambre.

Après avoir relevé le couvre-pieds, l'avoir entassé sans trop de soin à l'extrémité du lit, après avoir ouvert les draps Charles Foltenay avait le souffle court. Il avait retiré sa veste, desserré sa cravate. Dominique se tenait immobile, près du lit, une main sur le ventre, une autre retenant fermé le col de la robe de chambre. Charles Foltenay demeurait en contemplation, oubliant les projets relatifs à son haleine.

« Euh ! Je dois vous dire... Je dois te dire quelque chose. Tu as l'air gentil. Tu es gentil, mais je voudrais que tu me promettes de ne pas te fâcher.

— ... Oui, dites !... Que veux-tu me dire ?

— Promets-moi ! Promets-moi de ne pas te mettre en colère !

— Mais, il n'y a pas de raison que je m'emporte.

— Promets quand même, s'il te plaît ! J'aime mieux !

— D'accord. Je te promets de rester calme, de ne pas me fâcher à propos de ce que tu vas me dire. »

Inquiet, Charles Foltenay examina le triste cadre que constituait sa petite chambrette.

« J'espère que tu ne vas pas m'en vouloir. J'aurais dû te le dire plus tôt. J'ai hésité... J'espère que ça ne te déplaira pas. »

Charles s'était déshabillé rapidement, empilant ses vêtements sur une chaise. Il était nu devant elle, et la question d'être ou non à la hauteur de la situation ne se posait plus pour lui.

Dominique Meugnot, relevant le regard, perdit des yeux l'objet de son intérêt et fixa son attention sur le visage de Charles Foltenay. Elle se recula et contourna le lit. Une fois de l'autre côté de la chambre elle aplatit son col sur ses épaules et sa poitrine, dégageant son cou, et, dessous, un triangle d'une peau blanche et délicate. Ensuite elle pivota sur elle-même, lui tournant presque le dos. De trois quarts elle tournait les yeux vers lui. Elle dénouait sa ceinture. Le tissu flottait autour de ses reins, autour de son corps. Elle se dégagea une épaule.

Il voulut s'approcher, mit un genou sur le lit. Elle eut un sursaut apeuré qui la poussa contre la penderie.

« Non, non ! Je t'en prie. Attends. Attends ! Et tu m'as promis, tu n'oublies pas ! Tu n'oublies pas ?

— Je n'oublie pas. »

Il se redressa. Il était tout dressé ! Elle dégagea son autre épaule, retenant, par les avant-bras repliés encore dans les manches, la robe de chambre autour de sa taille de guêpe. Puis elle se tourna lentement vers lui

Le sourire de Charles Foltenay s'estompa. Il était déçu tout de même, mais parvint aussitôt à se faire une raison : elle avait des seins minuscules, peu ou pas de seins ! Mais elle était si jolie ! Elle avait un si beau visage !

Alors, distinctement, il l'entendit déglutir. Elle laissa tomber sur la descente de lit son vêtement d'emprunt.

CHAPITRE VII

L'esprit en déroute, le corps en débandade, Charles Foltenay demeura un moment immobile. La belle jeune femme était un gracile et très beau jeune homme ! à la peau lisse, blanche, soigneusement rasée ou épilée, douce sans doute.

Baissant les yeux, Foltenay se tourna de gauche et de droite, soufflant fortement par les narines en émettant un rauquement de contrariété. Il fit un pas de côté, saisit le lourd couvre-pieds et le jeta à la figure de l'autre qui, apeuré, recula vers l'angle des murs, entre la table de nuit et le flanc de la penderie.

« Couvrez-vous ! C'est pas vrai, bon sang ! Couvrez-vous ! »

Il avait crié. Pas vraiment crié, mais haussé le ton. Sa conquête se démenait avec le couvre-pieds qui lui était tombé sur la tête et les épaules, et s'en enveloppait, s'en couvrant un instant la tête qu'elle inclinait. Et dans la lueur faible et orangée baignant la chambre Charles Foltenay eut une vision ! Ou, plus précisément, ce qu'il vit alors lui alla droit au cœur et l'émut grandement. Dans le peu de lumière de la pièce, ce beau et jeune garçon se couvrant la tête des plis lourds de l'épais couvre-pieds d'un vert si sombre qu'il en paraissait presque noir, lui rappela le Petit Crioux sous son manteau à capuchon, dans la sombre maison des bois.

« Excusez-moi ! Excuse-moi ! Je te demande pardon. Je regrette de t'avoir fait peur. Je t'avais pourtant promis... Je suis désolé. Ne m'en veux pas, s'il te plaît. Je ne te veux pas de mal. Je ne t'en veux pas. Mais... Je ne sais pas si...

— Je savais que tu n'étais pas méchant. J'aurais dû te faire confiance et ne pas sursauter comme ça. Mais c'est arrivé que ça se passe mal. La dernière fois... »

Charles Foltenay s'était laissé tomber sur le lit et, assis, lui tournait le dos.

« La dernière fois... ? Quoi ? Que s'est-il passé ?

— J'ai rencontré quelqu'un, comme je t'ai rencontré, mais ailleurs. Voilà plusieurs mois. Il avait l'air bien. Aimable. Il m'avait plu. Et il m'a emmené à l'hôtel. Il n'était pas d'ici. Un représentant en goguettes, en fait ! Ces commerciaux, tous les mêmes ! Ils ont tout vu, tout fait ! Mais ils n'ont pas les idées si larges que ça ! J'étais seul. Je me sentais seul. Et j'avais envie de... Quand je lui ai dit... Il m'a frappé... Et... Enfin, il m'a injurié, en disant qu'il n'était pas pédé, lui ! Et puis... il m'a forcé ! Il n'était pas pédé, mais il m'a forcé quand même. »

Charles Foltenay s'était tourné vers son hôte qui, le couvre-pieds sur les épaules, serré autour du cou, s'était agenouillé contre le lit au-dessus duquel, en pleurant, il se penchait. Foltenay pivota sur ses fesses, faisant passer ses jambes de l'autre côté du lit. Il ne savait pas

comment se comporter ; ou plutôt il n'osait pas encore faire ce que ses sentiments voulaient lui commander. Maladroitement il lui mit une main sur le bras.

« Je ne te frapperai pas, moi. Je n'en ai jamais eu l'intention. Même si je me suis un peu énervé. Et cela, même si je suis représentant, moi aussi.

— Oh ! Je ne savais pas ! Je ne voulais pas te vexer. J'ai dit ça simplement parce que...

— Ne t'en fais pas. Ce n'est pas grave. »

Dominique Meugnot s'appuya contre lui. Une vague de chaleur submergea Charles Foltenay. Sa tension augmentait ; la pression de son sang se précipitant vers son bas-ventre. Il ne se retint plus. Il serra ce Dominique contre son buste, puis, le prenant aux épaules, le repoussa doucement de lui. Il le dévisageait gravement, avec sérieux, avec tendresse. Alors, Foltenay, soulevant le couvre-pieds des épaules de Dominique le lui replaça sur la tête, répartissant les plis pesants autour du corps, le lui serrant autour du col.

« Tiens-le comme ça ! Comme tu l'avais tout à l'heure. Comme si tu avais un manteau, ou une cape, avec une capuche !

— Je te plais, malgré tout ! Tu es vraiment bien ! Un chic type ! Je vis tout seul, tu sais. Toi aussi ! Si tu veux on peut essayer, hein ? Et si ça marche bien tous les deux... C'est quelqu'un comme toi que je cherchais je crois bien...

— Chut ! Oui, essayons ! »

S'enhardissant Charles Foltenay, par-dessus le couvre-lit, enveloppa la nuque d'une main, de la deuxième il appuya sur la tête. Assis, le jeune Dominique à genoux devant lui se pliant de bonne grâce à sa sollicitation, il parvint aisément au plaisir. Et l'autre déglutit de nouveau, cette fois-ci à plusieurs reprises. Peu après Charles s'allongeait. Et Dominique, après une hésitation, après avoir plié le couvre-pieds, après avoir ramassé la robe de chambre, et les avoir posés sur une petite table dans un coin de la pièce, se coucha également.

Charles tourna les yeux vers lui et, en s'y efforçant, lui sourit. Dominique lui répondit par un sourire timide. Ensuite Charles regarda le plafond. Un peu plus tard il sentit Dominique lui effleurer le poignet. Dans un réflexe pour se soustraire à cette caresse il rapprocha son bras, le collant contre son corps. Il regretta aussitôt ce mouvement incontrôlé. Résolument il enserra les doigts de Dominique. Ils demeurèrent étendus sur le dos en se tenant par la main.

S'éveillant soudain, Charles jeta un coup d'œil au réveil sur la table de chevet. Il était près de trois heures du matin ! La lumière était toujours allumée. Il avait tiré machinalement les draps sur lui, ou on l'avait couvert. Doucement, avec une certaine appréhension, Charles Foltenay se retourna. Dominique le fixait.

« Je me suis endormi.

— Moi aussi j'ai dormi un peu.

— Je ne pensais pas pouvoir m'endormir, même chez moi, et surtout chez moi, peut-être, en présence d'un étranger !

— Je ne suis plus tout à fait un étranger, maintenant.

— C'est vrai. Excuse-moi. Pour tout à l'heure, je te demande pardon aussi. Je ne me suis pas bien comporté. Je ne me suis pas bien occupé de toi. »

Charles se tut. Il redoutait tout à coup le moment où il devrait voir les joues de son partenaire bleuir sous l'effet d'une barbe repoussante ! Dans la faible clarté diffusée par la lampe de chevet qu'il avait la veille posée au sol, il ne remarquait pas que le visage de Dominique fut plus sombre. Était-il trop tôt ? Il se risqua à lui caresser la joue. Dominique lui retint la main et lui en baisa la paume une nouvelle fois.

« Ta peau est douce encore. Mais cela ne pourra pas durer longtemps.

— Je suis imberbe. Et pas de patte devant les oreilles ! Pas la moindre ébauche de rouflaquette ! J'ai juste besoin... enfin, besoin, si l'on peut dire... de me raser... le pubis. Et je m'épile les jambes. Comme les coureurs cyclistes. Comme les femmes.

— Bien. C'est bien. Tu sais, tu es très... très beau, pour un homme ! Et même pour une femme, si on veut ! Beaucoup de femmes doivent être jalouses de ta beauté. Tu es très joli... Dominique ! Hier soir... Tout à l'heure tu m'as donné du plaisir. Et moi j'ai agi comme un mufle. Je me suis servi de toi. J'ai pris du plaisir ! Tu m'en as donné ! Je ne t'ai pas demandé ce que tu aurais aimé ! Rien ! Pardon !

— Regarde-moi ! Admire-moi ! Caresse-moi ! Partout !... Et là, jusqu'à ce que, moi aussi, comme toi, j'aie du plaisir ! »

Ce dimanche ils se réveillèrent très tard. Dominique se blottit contre Charles qui lui baisa le front. Ils emmêlèrent leurs jambes, remontant haut leurs cuisses entre celles de l'autre. Ils se baisaient à pleines bouches, à pleines langues, et, dans leur fougue, il arriva à leurs dents de s'entrechoquer.

« Je l'ai déjà dit, et je l'ai regretté, à des hommes de mon âge... Au début, je n'osais pas chercher à rencontrer quelqu'un de plus âgé ; même si c'était toujours des hommes plus vieux que moi qui m'attiraient le plus... Et j'ai essayé déjà d'avoir une relation. Avec un homme de mon âge, ça ne s'est jamais bien passé. On m'a méprisé ! On m'a exploité, aussi ! On m'a frappé, on m'a battu. Il fallait que je dorlote, plus, que je serve comme un larbin ! Que je fasse des cadeaux ! On a voulu vivre à mes crochets ! Sans me donner pour autant... de l'estime, ou... de la tendresse. Ce n'est pas parce que j'aime bien, dans les jeux sexuels, me montrer... bien vouloir beaucoup de choses, que je demande à être, et que j'apprécie être... Oui, je l'ai déjà dit ! mais à toi je peux le dire sans crainte ! N'est-ce pas ? J'ai confiance en toi, tu n'abuseras pas... Charles, tu peux faire de moi tout ce que tu veux ! »

Dominique repoussa les draps, et se coucha sur le ventre, les avant-bras croisés au creux de ses reins. Charles lui saisit les poignets et les cheveux. Il lui baisait, lui mordillait les épaules, le dos, les bras. L'autre soupirait, râlait, s'agitait, se tordait sous ces mains par lesquelles il se laissait si facilement maîtriser, sans chercher à leur échapper. Charles lâcha les cheveux de Dominique et lui enfonça les doigts dans la bouche. Dominique les suçait, les léchait, les mordait légèrement aussi. Charles, le maintenant toujours par les poignets, entreprit de l'envahir encore de ses doigts humides et visqueux ; plus bas. Dominique, écartant les jambes, cessant de remuer enfin, creusait le dos. Ses poignets libérés, Dominique ne chercha pas à les déplacer. Charles tendu de désir lui agrippa la nuque, et se guidant d'une main, le pénétra.

« Tu pourras m'attacher la prochaine fois, si tu veux...

— Gentil Dominique ! Aimable Dominique ! Joli Dominique ! Es-tu bien raisonnable ?

— Je me suis déjà trompé. Mais avec toi, je ne pense pas me tromper encore, gentil Charles, aimable Charles !

— Joli Charles ? Non ?

— Charmant Charles, bien proportionné, et bien constitué ! Plaisant Charles ! »

Après sa toilette Dominique « se refit une beauté ». Ils déjeunèrent ensemble au restaurant, passèrent une partie de l'après-midi au cinéma. Ensuite ils marchèrent tous deux, et Dominique prenait la main de Charles. Celui-ci en était à la fois flatté et ennuyé, et en venait rapidement à rompre le contact. Il trouvait parfois à Dominique des allures trop masculines, manquant d'élégance, de grâce. Son sac, par exemple, porté à l'épaule par une longue bride, aurait pu être celui d'un homme ; un sac, une sacoche d'homme ! Une sacoche comme lui-même en avait eu une un temps. Et sa voix ! Lorsque Dominique parlait un peu plus fort, un peu plus vite qu'à l'accoutumée, elle pouvait bien passer pour celle d'un homme... Même si elle pouvait passer pour celle, un peu voilée, d'une femme, aussi, certes.

Charles Foltenay était à la fois satisfait et insatisfait. Il aurait préféré que Dominique fût une vraie femme ! Il redoutait surtout le regard des autres ! Les autres pouvaient distinguer chez Dominique l'homme, sous l'apparence de la jolie jeune femme. Charles Foltenay ne voulait pas qu'on le prît pour un homosexuel ! Il n'en était pas un ! L'attrait qu'exerçait toujours sur lui les femmes, et plus particulièrement les jolies femmes, jeunes ou moins jeunes croisées cet après-midi-là le lui confirmait.

Assez tôt ils étaient de retour à l'appartement. Ils dînèrent simplement et frugalement d'un repas que Dominique prépara avec les ingrédients que Charles lui fournit obligeamment. Puis ils s'installèrent devant le poste de télévision pour suivre les informations. Charles éteignit l'appareil quand elles s'achevèrent.

« Dominique, je ne sais pas si je suis susceptible de répondre convenablement à tes attentes. Je ne sais pas trop ce que tu attends, ce que tu espères de moi. Mais sûrement est-ce plus que ce que je peux t'apporter, te donner. Je... Tu n'es pas une femme ! Je n'arrive pas à en faire abstraction. Tout à l'heure on a vu de nombreuses femmes et... sous leurs corsages, leurs chemisiers, leurs polos, leurs tee-shirts j'imaginai leurs seins fermes ou souples, lourds ou menus ! Sous leurs jupes, dans leurs pantalons... !

— C'était bien entre nous, hier, cette nuit, aujourd'hui ! Nous avons eu du plaisir ensemble. Nous avons trouvé un peu de bonheur. Nous pouvons continuer, essayer. Nous pouvons le cultiver ce plaisir, ce bonheur ! Nous pouvons nous habituer l'un à l'autre, nous apprécier, et finir par nous aimer vraiment !

— Mais tu n'es pas une femme, et par cela même... Je ne sais pas si je pourrais, si je serais capable... Et je ne veux pas... Je ne voudrais pas... J'aimerais mieux qu'on ne me considère pas, qu'on ne me classe pas parmi les... Tu comprends ?

— Même si tu en étais, tu ne voudrais pas que l'on sache que tu en es ! Que tu appartiens, comme moi, à la confrérie de la jaquette !

— Je ne veux pas fréquenter ce milieu-là ! Je veux mener une vie normale ! Pas que l'on me regarde de travers, en se foutant de moi !

— Mais, j'ai l'air d'une femme, Charles ! Personne ne s'est moqué de nous. Si tu veux je pourrais faire des efforts pour être plus féminin, plus féminine ! Je mettrai des talons plus hauts, je me mettrai en jupe ou en robe. Je porterai un soutien-gorge rembourré. Je mettrai des bas et des porte-jarretelles si tu veux ; Tout ça ! Je me maquillerai davantage ! Je ne te ferai

pas honte ! Personne ne s'en rendra compte ! Je ne souhaite pas t'épouser, évidemment. Vivre avec toi seulement, ou souvent pouvoir venir te voir ! Pour qu'on soit heureux ensemble. Même de temps en temps seulement ! Dis, Charles ?

— J'ai peur que ce ne soit de ma part qu'un engouement sexuel. En t'écoutant, là, je... je bandais, bon sang ! Je ne voudrais pas te rendre malheureux, comprends-tu, si jamais, plus tard, je me rendais compte que... si jamais plus tard tu te rendais compte que... que ce n'est plus possible, que ça ne va pas. Je crois qu'une femme, une vraie femme...

— Oui. Mais en attendant que tu rencontres cette perle rare, que tu cherches depuis longtemps j'imagine, rien ne devrait nous empêcher de prendre du plaisir tous les deux, rien ne devrait nous empêcher d'essayer de trouver un peu de bonheur l'un avec l'autre. Je te promets d'essayer de ne pas... te compromettre, de venir ici toujours travesti en femme, ou de t'accueillir chez moi...

— Tes voisins savent-ils que tu es un homme, ou bien... ?

— Je vis à la campagne dans une maison isolée et j'ai un appartement en ville... Un homme à la campagne. En ville, sur ma boîte aux lettres j'ai mis « Monsieur » et « Madame », souvent une femme. Sauf pour mes affaires. Être un homme, la chose a, dans la vie courante, de multiples avantages et peu d'inconvénients !

— Ah ! Et qu'est-ce que c'est donc que ces « affaires » ?

— Mes parents m'ont laissé des logements, qui sont loués, et quelques locaux commerciaux, également en location ; Quand j'ai un rendez-vous avec des artisans, ou les salariés d'une entreprise pour des travaux, par exemple, je préfère me comporter, m'afficher en homme. On me prend peut-être pour quelqu'un d'un peu spécial, mais on me raconte moins, pas trop de bobards. Alors qu'une femme, qui, au hasard, a un problème avec son auto, et qui va dans un garage... Je ne te raconte pas ! À croire que les garagistes, les femmes seules, ils veulent toujours les enculer ! Au figuré. Quoique... Charles, je prendrai toujours l'apparence d'une femme pour toi, pour tes voisins, ton entourage, tes relations, si tu veux bien me présenter à eux.

« Et si tu veux une vraie femme... Si cela peut t'aider à conserver ton équilibre, je ne m'y opposerai pas, je t'y encouragerai plutôt... Il n'en manque pas qu'il est facile de rencontrer, qui pourront te satisfaire quand tu le voudras, t'offrir ce que je n'ai pas. Pour une somme modique. Pour le reste, je serai là, si tu le veux bien, si tu veux bien de moi. Je ferai tout, tu sais, pour te plaire, pour que tu me gardes, pour que tu m'autorises à revenir te voir, pour t'apporter du plaisir, pour que tu m'en donnes, pour m'offrir à toi ! »

Charles Foltenay se rendit à tant de judicieux arguments, succomba à un déploiement d'une telle bonne volonté.

Dominique Meugnot eut une conduite exemplaire, adopta une mise plus manifestement féminine, s'appliqua à polir son comportement afin de se conduire autant que possible en femme idéale. Les fréquentes et longues et nocturnes et régulières visites de Dominique valurent curieusement à Charles Foltenay une certaine considération de la part de ses voisins. On le saluait respectueusement, il était devenu quelqu'un ! Un personnage apte à séduire et à conserver à sa dévotion une jolie femme à l'allure vive et intelligente !

Benoît avait pris l'habitude de rendre visite à son oncle de temps en temps. À chacune de ses venues inopinées, un samedi habituellement, il s'inquiétait de sa santé, de son travail. Ce jour-là, Benoît semblait encore moins pressé que les autres fois.

Charles venait d'achever son petit déjeuner et s'apprêtait à regagner la chambre. Au coup de sonnette, après un regard à travers le judas, ayant reconnu son neveu, il avait machinalement déverrouillé et ouvert la porte.

« ...Impec ! Si tout va comme sur des roulettes, c'est super ! Au fait, tu l'as trouvée, tu les as trouvés, ta guérisseuse, et le gamin ?

— Non. J'ai arrêté de les chercher ; pour l'instant.

— Pour l'instant ?

— Oui, j'ai cessé mes recherches.

— Et le moral, ça va mieux ?

— Mais oui, ça va !

— Tu ne devrais pas rester comme ça, tout seul. Même si ce n'était que pour... pour la bagatelle, même provisoirement, tu devrais te trouver quelqu'un. Sors, adhère à un club de rencontre, de n'importe quoi, ou passe des annonces ! Il fait beau, c'est l'été, tu ne devrais pas rester enfermé chez toi ! Il est bientôt midi et t'es toujours à traîner en robe de chambre ! Il faut te bouger ! Si tu ne cours pas après les femmes, si tu ne déploies pas un minimum de moyens, si tu ne fais pas un minimum de démarches, si tu ne vas pas au-devant d'elles, il est peu probable qu'elles viennent spontanément vers toi, te relancer jusqu'ici ! Ce n'est pas dans les usages, hélas !

— Je te remercie une nouvelle fois pour tous ces bons conseils, mais on me les a déjà servis par ailleurs également, voilà peu. Et ce genre de truismes, énoncés sentencieusement, sans vouloir te vexer, ça commence à me les gonfler un peu, tu vois !

— ... »

Benoît Lavigier, surpris par la réplique de son oncle se taisait. Tous deux regardaient par la porte-fenêtre du salon, au-delà du balcon, sans rien distinguer de particulier, à travers les rideaux. Un peu plus tard leurs regards se croisèrent. Souhaitant se réconcilier avec son neveu et le congédier le plus rapidement possible et sans heurt, Charles prit son souffle. Il ouvrit la bouche pour parler lorsque le bruit de la chasse d'eau se fit entendre. Et, peu après, Dominique apparaissait dans l'encadrement de l'huissierie, à la porte du salon.

« Oh ! Excusez-moi ! Bonjour Monsieur ! Je te croyais seul, Charles. Je vous laisse. »

Dominique avait heureusement enfilé lui aussi une robe de chambre, une vieille, appartenant à Charles.

« Pas étonnant que mes conseils à la mords-moi le... ouillouillouille ! t'aient fait rigoler !

— Ils ne m'ont pas fait rigoler à proprement parler, mon p'tit gars !

— Ça fait longtemps ? Elle m'a paru... comment dire ?... plus jeune que toi. Non ?

— On ne peut pas dire que ça fasse très longtemps. Plus jeune : oui !

— C'est sérieux ? Ou bien... ?

— Bon, c'est pas tout ça, Benoît, mais Paule va s'inquiéter si tu tardes encore. Et je sais que tu crains par-dessus tout de la contrarier.

— Une fois n'est pas coutume... Tu pourrais nous présenter, vieux cachottier, que je puisse mieux me rendre compte. »

Charles hésita, puis alla trouver Dominique, qui après une brève toilette, coiffée, apprêtée, maquillée revint au salon. Enfin, sur un : « Il faudra qu'on vous invite à la maison un de ces jours ! », Benoît s'esquiva.

Moins de trois semaines plus tard Benoît se manifestait à nouveau. Paule et lui conviaient Charles et Dominique au repas de midi, le dimanche suivant. Charles n'osa pas refuser. Dominique, avec un malin plaisir, y consentit.

Charles ne ménagea pas ses recommandations. Dominique fit preuve de beaucoup d'attention et, le jour « J », se montra à la hauteur. Charles en conçut même quelque fierté, quoiqu'il ressentît un profond malaise qui ne se dissipa, qui ne s'estompa en fait, qu'à leur retour à son appartement.

« Alors, t'as vu ça ! Le Charles, avec son air de ne pas y toucher, il s'est encore trouvé une petite jeunette !

— Une petite qui est sûrement au moins aussi grande que lui même sans ses talons. Et qui n'est pas si jeune que ça. La trentaine, peut-être. Entre vingt-cinq et trente, je pense.

— Oui, par là. Claudette était plus jeune... à l'époque.

— Il les aime un peu trop jeune. Et il est un peu trop mou pour les satisfaire très longtemps. Des filles qui ont besoin d'un bon vieux papa, ça doit les rassurer au début, mais au bout d'un certain temps elles doivent en espérer un peu plus. Ça risque fort de faire comme avec Claudette. Elle finira par le laisser tomber, celle-là aussi !

— La Claudette en question, elle n'a pas fait que le laisser tomber : elle l'a baisé, arnaqué plutôt, dans les grandes largeurs ! Je me demande ce qu'elle a pu devenir...

— Ne t'en fait pas pour ce genre de minette sans scrupule, à la jolie petite gueule et au joli petit cul ! Elle aura vite trouvé un autre gogo.

— Cette Dominique est moins... sculpturale que Claudette. Elle n'a pas ce fichu look de bouteille de Coca : rondeurs affolantes ! taille fine ! Mais elle est bien mignonne avec sa jolie frimousse, sa peau de pêche...

— Eh, mon petit Benoît, ne t'emballe pas ! Elle n'est pas pour toi, cette femme-là !

— Quel dommage, ma petite Paule !

— Encore une petite personne qui doit avoir des problèmes psychologiques pour s'amouracher d'un vieux bonhomme comme lui. Et avec ses allures de garçon manqué ! Tu pourrais trouver mieux. Tu as trouvé mieux ! Tu m'as trouvée, moi !

— Elle a tout de même quelque chose de spécial, je trouve. Sa voix, un peu cassée, voilée, son rire si retenu. De la discrétion, de la mesure, mais, je suis sûre, des potentialités qui ne demandent qu'à exploser ! Sous des dehors bien gentils, ce doit être une adorable chipie !... Mais tu es la seule que j'aime, l'unique objet de mon désir, Paule, ma petite poule ! »

Dominique se montrait plein de bonne volonté. Comme il lui avait demandé un soir, dans la pénombre de la chambre, de se mettre à genoux près du lit, avec sur la tête le couvre-pieds, en regrettant de ne pas avoir à sa disposition un manteau à capuche, Dominique proposa d'amener la fois suivante un duffel-coat porté à la fin de son adolescence.

À genoux, encapuchonné, Dominique Meugnot devait à peine se pencher pour lui donner un baiser, un premier profond plaisir. Et à cette occasion Charles Foltenay se demandait quelle pouvait être vraiment la taille du Petit Criex. À chaque fois qu'il avait vu le Petit Criex

Charles s'était trouvé allongé, au sol d'abord, puis dans un lit. Au dolmen de Mestray, peut-être avait-il aperçu un enfant du voisinage et non pas le Petit Criex. Alors, le Petit Criex était-il aussi petit que le suggérait le surnom attribué par le vieil homme ? Et madame Ladusesse ? Charles Foltenay ne se souvenait pas qu'elle lui eut paru particulièrement grande, pas du moins en comparaison du Petit Criex ou du vieux bonhomme des bois. Mais se souvenait-il bien de tout ce qui était advenu là-bas, une nuit si lointaine ? Et le visage, le si beau visage du Petit Criex ? Et celui de la mère Ladusesse ?

Quand la fois suivante Dominique demanda innocemment ce qu'évoquait pour Charles le manteau à capuchon, pourquoi cela lui faisait tant d'effet, celui-ci s'énerva d'abord, puis se ferma.

« Mais qu'est-ce que ça peut te faire ? Qu'est-ce que tu m'emmerdes avec ça ? Pourquoi tu gâches tout avec tes questions à la con ? Tu m'agaces à la fin ! »

Les visites de Benoît s'étaient raréfiées. Mais parfois Paule l'accompagnait. Même s'il ne pouvait s'empêcher de la contempler de brefs regards lourds et appréciateurs, Benoît se montrait moins disert et adressait moins la parole à Dominique, en présence de Paule. Elle l'accompagnait lorsqu'il vint souhaiter un bon anniversaire à son oncle Charles.

Le week-end suivant Dominique offrit à Charles des paquets somptueusement emballés, en chantonnant : « Joyeux anniversaire, mes vœux les plus sincères... ».

La semaine professionnelle de Charles n'avait pas répondu à tous ses espoirs et il s'agaçait des attentions excessives de Dominique à son égard. Il s'impatia en s'évertuant à ouvrir ses cadeaux, comme lorsqu'il était enfant, sans déchirer les beaux papiers colorés les enveloppant. Il découvrit une longue, épaisse, large et douce écharpe d'un vert très sombre, dont l'étiquette proclamait : « 100% Lambswool– Finest Quality. Made in Germany. ». D'un second paquet il sortit un bel écrin contenant une cravate avec pochette assortie, « 100% Seide Seta Soie Silk », d'un autre une ceinture qui n'était pas taillée simplement dans la vulgaire croûte du cuir ordinaire d'une brave vieille vache !

« Je sais que tu es frileux, c'est pour ça l'écharpe et... et la dernière boîte. J'ai eu du mal à le trouver. Il a fallu que j'aille à Paris. Il n'y en avait nulle part à Tours. Peut-être parce qu'il est un peu tôt dans la saison pour ce genre d'achat. Mais bientôt l'automne, bientôt l'hiver et ses froidures ! »

De la dernière boîte, une grande boîte relativement plate, Charles sortit un manteau noir, richement et généreusement doublé. Un manteau noir à capuchon !

Charles demeurait figé, silencieux, les yeux fixés d'abord sur le manteau, puis ayant tourné légèrement la tête de côté, sur la moquette marron.

« Pourquoi ce type de manteau, hein ? Parce que je ne t'ai pas répondu, l'autre fois ! Et j'ai trop de cravates en polyester, sans doute ! Je te fais honte, avec mes fringues bon marché ? Ou tu veux me faire sentir que toi, t'as les moyens ! Que j'ai de la chance de t'avoir ! Ou quoi ? J'ai pu survivre jusqu'à ce que je te rencontre ! Et après toi, je survivrai encore ! Je sais que je ne suis qu'un pauvre type dans la dèche ! Et c'est pour me rappeler mon âge, et le tien ! que tu

t'es mis en tête de fêter mon anniversaire ? C'est pour me faire sentir que je suis un gagne-petit tous ces trucs hors de prix ? »

Dominique tenta de s'excuser, de se justifier ; il ne parvint qu'à se faire rabrouer sévèrement. La nuit fut sage. Mais ni l'un ni l'autre ne put y retrouver son calme.

Charles s'investit avec une nouvelle ardeur dans son travail. Ses récentes velléités de mieux faire n'avaient pu résister à la distraction provoquée par les événements survenus dans sa vie privée. Il s'efforçait à nouveau de vendre ses caisses de bouteilles de vin sans a priori considérer tel ou tel client comme « nase » au premier coup d'œil. « Chaque prospect est un client potentiel ! », se répétait-il. Mais s'investir dans son travail, espérer y réussir et en tirer de meilleurs revenus, tout cela ne pouvait suffire à le combler d'aise. Et lorsque dans une petite ville lointaine de Normandie, de Vendée ou du Limousin, il pénétrait dans la petite chambre sordide aux odeurs de renfermé et de moisi d'un petit hôtel misérable, où même en cet fin d'été il éprouvait le besoin de brancher le petit radiateur électrique qu'il ne manquait plus jamais d'emporter dans ses bagages, il se sentait bien seul. Seul ! Seul, sans femme à ses côtés. Et cette absence lui pesait terriblement. Aussi se souvenait-il de la permission de Dominique, aussi en vint-il à prendre des informations auprès des hôteliers qui l'hébergeaient, en vint-il à avoir recours enfin aux services de dames de petite vertu.

Ces rencontres lui procuraient un plaisir fugace et de piètre intensité. En aucun cas du bonheur. Mais il tentait de suppléer à la non-qualité de ces rapports par leur quantité. À Tours il avait Dominique, dans chacune de ses principales villes étapes une femme, une vraie, avec qui il faisait l'amour, mais qui ne l'aimait pas et ne pouvait pas l'aimer, qu'il n'aimait pas.

Si les satisfactions qu'il retirait de ces ébats frelatés étaient toutes relatives il s'en grisait pourtant sans retenue ; autant que possible, plutôt. Car cela avait un coût que ses modestes revenus ne pouvaient lui permettre de négliger. Il ne lui apparaissait pas clairement dans sa détresse que ces rapports avec ces dames étaient d'un lamentable rapport qualité-prix. Mais de ces rapports il s'enivrait, comme certains de ses clients s'enivraient, dans un autre registre, de piquettes hors de prix ! À tel point qu'il envisagea rapidement avec soulagement la fin des week-ends où il lui fallait supporter Dominique débordant de bonnes intentions à son égard, son dévouement abject, sa soumission servile, pourtant délectable.

Des distributions de cartes-réponses avaient été organisées sur le secteur de Nogent-le-Rotrou, Châteaudun, Vendôme, Saint-Calais, La Ferté-Bernard. Quand Charles prépara son itinéraire en classant les cartes-réponses il déchira sa vieille carte Michelin numéro 64. Ses cartes il les ménageait et les utilisait toujours très longtemps, avec un grand déploiement de précautions. Il appliqua au dos de la déchirure une portion de ruban adhésif.

« © Michelin et Cie, propriétaires-éditeurs. 1979 ». Cette carte l'avait bien servi ! Mais elle avait fait son temps. C'est principalement avec celle-ci et la carte 60 qu'il avait mené ses recherches de madame Ladusesse.

Le pli scotché devenu raide, il le plia en sens inverse pour que la carte demeurât à plat contre la table. Il remarqua les petits trous là où se croisaient les pliures horizontales et verticales. Il décida d'en acheter une autre dès le lendemain. À l'ouest du secteur dont on lui avait encore confié la prospection ses yeux scrutaient la surface colorée. Il localisa la tache verte de la forêt de Bercé, puis les petites taches noires figurant le village de Courdemanche. Il rapprocha la chaise, s'assit et se pencha davantage au-dessus des vallées du Loir et de L'Étangsort.

Les jours avaient raccourci considérablement, l'air avait fraîchi. Octobre approchait. C'était l'automne.

Charles travailla le samedi. Dominique devait bien prendre conscience que Charles n'était pas à son entière dévotion et qu'il conservait l'espoir d'autre chose, l'espoir de quelqu'un d'autre !

Au sud de Mondoubleau, son dernier client visité, Charles cherchait sur sa belle carte neuve la route la plus courte ou la plus rapide en direction de Tours. Son regard s'égara sur le plan, cette fois-ci encore, vers l'ouest, vers le sud-ouest. Vers Le Grand-Lucé, vers La Châtre-sur-le-Loir, vers Courdemanche.

Soudain les battements de son cœur s'accéléraient. Ses mains devenaient moites. C'était la première fois qu'il le remarquait ! Sûrement l'indication ne figurait pas sur l'ancienne carte ! Un dolmen ! Un dolmen était représenté par un signe très évocateur sur la carte. Au nord de La Châtre-sur-le-Loir, au sud de Courdemanche. Près des bois, sur le coteau dominant la vallée du Loir, terre de très antique civilisation ! Il lut sur la carte, près de la figuration du dolmen une altitude de 122mètres. Le fond de la vallée se situait à moins de 60mètres. Tout près du mégalithe un chemin en très forte pente, 18mètres pour 100mètres, escaladait le versant du plateau.

Il gagna Épuisay et prit sur la droite la direction de Saint-Calais. À Montplaisir il tourna à gauche vers Savigny-sur-Braye, Bessé-sur-Braye, Couture-sur-le-Loir. Il franchit Poncé-sur-Loir. À Ruillé, délaissant la départementale 305 longeant le Loir, il suivit la route de Courdemanche, sur la droite. Il tourna ensuite à gauche. À la sortie de Dauvers, une petite bourgade, il appuya à gauche, dépassa le hameau de Jasnière. Au croisement suivant il arrêta la Mercedes.

À droite un étroit raidillon. Il compulsa la carte. La pente à 18%, c'était là ! En braquant, il lâcha le frein et embraya.

S'était-il mal repéré ? Il lui fallut parcourir quelques kilomètres de pistes mal empierrées, et en tous sens lui sembla-t-il, pour aboutir au dolmen. Un petit panneau à l'entrée d'un chemin sans issue l'indiquait : « Dolmen de Maupertuis ».

À droite du chemin, vers le nord, un grand pré, entouré de pieux tendus de fils de fer, plus loin un bouquet d'arbres. À gauche des bois garnissaient le terrain, en pente vers la vallée du Loir. En lisière des bois une vieille et petite demeure, à première vue inoccupée, malhabilement restaurée. Très loin, dans la direction où se dirigeait le chemin, sous les arbres, une autre bâtisse. Face à la première maisonnette, le bouquet d'arbres : une rangée d'arbres autour du dolmen !

Maupertuis ne constituait qu'un monument très humble en comparaison de celui de Mestray. Avec émotion Charles Foltenay se remémorait sa découverte du dolmen de Mestray, aimablement dénommé « la Grotte aux Fées ». « Maupertuis » ! La mauvaise caverne ! La grotte du Mal ! Un lieu sacré diabolisé par l'Église catholique !

L'après-midi s'achevait. Déjà le jour déclinait. Au-delà des arbres, de la clôture, dans le vent du soir, les prés immenses s'étendaient, nus et froids. Charles Foltenay s'appuya du bras sur la dalle de couverture, toute humide de pluie. Il ferma les yeux.

Une sourde pulsation ? Un martèlement indistinct ? Un cri ! Un rire !

Foltenay se retourna d'un bloc. À contre-jour une forme haute se découpait sur la lumière du ciel d'occident ! Un cheval, tout proche, dans la prairie, derrière les fils barbelés !

Charles Foltenay crut défaillir : sur l'ombre du cheval, une autre, plus sombre, qui paraissait minuscule, penchée au-dessus du garrot de la bête colossale !

Et une voix ! Des paroles qu'il ne comprit pas ! Et cette pâleur du visage, à peine distinguée ! Et ce rire ! Et ce petit geste d'au revoir, ce petit geste de la main !

Il le reconnut !

Le sinistre équipage pivota. Charles Foltenay crut discerner une petite main blanche dont les doigts se nouaient dans les crins noirs. Interdit il regardait diminuer vers l'ouest, vers le nord-ouest, dans le lointain, l'étrange apparition. Le capuchon noir se confondit bientôt avec le col de l'animal.

Foltenay, pétrifié, baissa les yeux vers les mottes d'une terre grasse fraîchement arrachées par les sabots. Il sortit de son état de stupeur et s'élança. Il déchira son pantalon en franchissant la clôture et courut vers le cavalier et sa monture qui disparaissaient déjà dans quelque creux du terrain.

« Crieux ! Crieux ! Attends ! Attends-moi ! Petit Crieux ! C'est moi, Charles ! Charles Foltenay ! Crieux ! Crieux ! »

CHAPITRE VIII

Charles Foltenay courait sans désespérer. Il ne voulait pas le laisser s'échapper comme à la Grotte aux Fées ! Il devait pouvoir le remercier pour les services rendus, pour le secours apporté à la maison des bois ! Lui demander ce qu'il souhaitait en dédommagement de sa peine, de ses efforts ! Si le Petit Crieux se montrait désintéressé, ne réclamait rien en contrepartie de son aide passée, alors Charles Foltenay pourrait, lorsqu'il retrouverait madame Ladusesse, payer à celle-ci sa dette, la servir comme compagnon pour une nuit de sabbat ; et plus peut-être !

Il arriva le souffle court, plus en marchant qu'en courant, de l'autre côté du pré. À la limite de son champ visuel un mouvement incertain ! Il tourna la tête, scruta les lointains, incertains dans la bruine. Les ombres s'épaississaient en cette fin de journée lugubre. Et là-bas, il vit une masse plus opaque, noire, en mouvement contre l'obscurité gagnant déjà les bois. Elle s'éleva et retomba. Le cavalier et sa monture infernale avaient sauté une autre clôture !

À quelques mètres un abreuvoir métallique se dressait près des fils de fer. Charles l'escalada pour les franchir d'un bond aisé. Il glissa sur son rebord et se fit affreusement mal à la jambe. Il se rattrapa heureusement d'une main à un pieu plus haut et évita de justesse de tomber la tête la première dans les barbelés. Il sauta. Il se reçut maladroitement et roula au sol en s'écorchant les paumes et les poignets sur les cailloux d'un chemin.

Il franchit avec les plus grandes difficultés la clôture suivante. Les fils insuffisamment tendus jouaient excessivement sous ses pieds, tant il tremblait.

Il courut. Il tomba plusieurs fois. Il courut encore, toujours plus loin, la poitrine en feu.

Relevant les yeux, il vit venir à sa rencontre un grand cheval noir, écumant, soufflant des naseaux, secouant la tête. Charles Foltenay s'écarta de sa trajectoire, chassant de ses sourcils, d'un revers de main, l'eau mêlée de sueur qui s'y accumulait, qui les débordait. Il poursuivit sa course, son cheminement pénible.

Il se retourna vers l'animal épuisé, qui, sans plus de cavalier, piaffait alors, en ne se déplaçant plus qu'à peine.

« Le cheval du Crieux ! »

Cette fois-ci il préféra se glisser sous les barbelés. Il se releva. Et il le vit ! Dans l'ombre, au-dessus d'une haie basse, une silhouette aiguë, noire, qui disparut soudain ! Foltenay râla.

« C'est lui ! Lui, à vélo ! »

Il hésita. Il décida de continuer la poursuite en voiture. Dans le soir qui tombait il s'efforça de prendre quelques points de repères.

Il craignait les réactions du cheval dans la prairie. Mais il coupa au plus court et refit en sens inverse le chemin parcouru depuis le dolmen.

En titubant il contourna la Mercedes. Il s'appuya un instant contre son pavillon. L'eau commençait à traverser son pardessus, qui portait des traces boueuses, sur les flancs, dans le dos, sur les épaules. Il s'assit néanmoins sans précaution sur le vieux siège, jusqu'à ce moment toujours propre.

Il était épuisé et commençait à avoir froid. Et le piètre chauffage de l'habitacle ne lui apporta guère de réconfort. Par les chemins caillouteux il contournait des prés, des champs, dans l'ombre croissante, ou dans la nuit de plus en plus épaisses des sous-bois. Les graviers rebondissaient contre la carrosserie. La Mercedes dérapait dans les virages et soulevait des grappes de caillasses, glissait sur l'herbe, sur la terre grasse et boueuse des accotements.

Par quel chemin, par quel sentier le Petit Crieux avait-il pu disparaître ? Charles se désespérait, regrettait de ne pas avoir eu l'idée de se procurer une carte d'état-major de ce secteur, du secteur de Courdemanche !

Il l'avait perdu. Il était perdu. Il transpirait, il était frigorifié. Enfin la Mercedes dévala une pente et il se repéra. Il arrivait sur la départementale, entre Courdemanche et Brives.

Le retour vers la bonne ville de Tours, vers le havre de son appartement fut un long chemin de croix.

Après être descendu de sa voiture, il n'avait pas fait une dizaine de pas qu'il entendit une portière claquer ; et Dominique se dressait devant lui !

« Je me suis inquiété. Tu ne m'avais pas prévenu qu'aujourd'hui tu travaillais. Je t'attendais hier soir.

— Et tu m'attendais ce soir aussi. J'aurais pu être accompagné ! »

Charles se montrait inutilement méchant. Il se défoulait ! Pouvoir se défouler sur plus faible que soi, c'était là chose assez peu fréquente en dehors de la présence de Dominique. Celui-ci avait baissé la tête, et constaté le triste état de son bon ami.

« Mais... Qu'est-ce qui t'es arrivé ? Ça va bien ? Tu n'es pas blessé ?

— J'ai dû prendre froid.

— Tes vêtements !

— C'est rien ! »

Charles trébucha sur les marches donnant accès au petit hall de son immeuble. Dominique le soutint par le coude. D'un geste brusque Charles se dégagea. De l'épaule il s'appuya contre le mur.

« Excuse-moi. Parfois tu m'agaces. Je suis crevé. Si tu veux, tu peux rester. Mais je ne te promets pas d'être très gai ce soir !

— Pourtant, tu l'es, gay, depuis notre rencontre !

— Hein ?... Ah !... Quand je te dis que tu m'agaces des fois ! »

Malgré tout Dominique resta avec son triste amant, qui ne l'honora pas cette nuit-là. Dominique bichonna Charles et dans le lit, se serrant tout contre lui, s'efforça de le réchauffer.

Charles Foltenay eut un sommeil particulièrement agité. Il parla en dormant, tenant des propos incompréhensibles ou troublants. Dominique crut un moment que Charles délirait, qu'il agonisait !

Dans la pâle clarté dispensée par la lune, les femmes accourent vers lui, se pressent vers lui, contre lui, le Grand Bouc en rut, aux cornes dardées ! Vers le Grand Bouc noir qui préside la cérémonie ! Le Grand Bouc, puissant et adoré ! Elles l'enlacent, elles l'embrassent, elles le baisent ! Elles lui baisent en hommage, en signe de dévotion, de crainte, de respect, le bas de l'échine ! Et lui se tend bien plus encore ! se dresse vers le ciel, les cornes torves menaçantes, bravant en cet instant le temps et l'inconsistante divinité !

Et les femmes se tenant la main, courant autour de lui en une ronde endiablée, dansent ! Elles bondissent d'une jambe sur l'autre, tournent dans un sens et dans l'autre ! Et dans leur course leurs seins montent, montent et brusquement descendent et se tendent dans la lueur changeante des flammes qui animent sur les corps les ombres merveilleuses des muscles en mouvement, les ombres de monts et de vaux, de forêts secrètes, entr'aperçues, aussitôt perdues de vue ! Et elles crient, elles chantent ! Un chant farouche, une mélodie incertaine et syncopée, une clameur fluctuante et douce et forte !

Et au-dessus des figures écarlates, sous les branches nues des arbres, tendues en manière de défi vers le ciel plus clair de la nuit, dans l'ombre dense, au-delà de l'inférieure sarabande, lentement montant et descendant, allant et venant au pas lent d'une invisible monture plus noire que la nuit épaisse du bois sacré, dissimulée parfois par la profondeur d'une coiffe ténébreuse, une face blême s'éclairant à peine ! Un visage empreint d'ingénuité, de sagacité, de malignité ! Le beau visage à la fraîcheur lustrale de la jeunesse éternelle, une pâle figure mortuaire, ou le masque du destin inéluctable !

Tout à coup, les femmes, couvrant des mains leur intimité, baissant les yeux, courbant la nuque, s'enfuient !

Devant lui, devant le Grand Bouc noir, une femme s'avance ! C'est Elle ! La Femme ! Nouvelle Ève, nouvelle Lilith ! La Femme Divine, dépositaire de toute la sagesse humaine, de la sagesse lunaire ! La gentille et brave Petite Mère ! La mère Ladusesse, des sorcières la grande duchesse !

Tenant captif par son regard le regard du Grand Bouc, le tenant ainsi en son pouvoir elle s'avance vers lui. Elle s'en approche. Elle se penche vers lui, vers son épaule sur lequel un doux baiser elle dépose.

Il sent la chaleur de ce baiser le pénétrer. Il s'éveille à la vie. Et la vie pour lui prend un sens. Il sent la chaleur des flammes sur sa peau. Il sent la fièvre qui l'habite.

Il palpite et vibre. Il est vivant ! Il se souvient des ventres froids, des étreintes feintes de ces femmes enfuies dans la nuit. Il aspire à connaître la chaleur, le réconfort de l'amour vrai et partagé, sa plénitude !

Elle lui tend la main, elle lui prend la main. Il lui abandonne la sienne. Il se dresse sur ses pattes, se dresse sur ses jambes ! Et le cœur battant à se rompre, il la suit, vers l'obscurité, où avec fugacité le beau visage blême et ambigu se manifeste encore en de fragiles apparitions.

« Bonne et belle fée, tendre et clémente sorcière,
Ô gentille et très douce dame la Dusesse,
Très aimable et bienveillante Petite Mère,

Dans votre quête j'ai commis trop de bassesses !
 Mon paradis c'est Vous ! Je veux être sincère !

Je ne suis point trop vieux, vous n'êtes pas trop vieille !
 Tout en criant les pires injures aux anges
 Qui de là-haut, depuis la cage de leur ciel
 Sur la terre si basse vomissent leur fiel,
 Avec vous je veux bien me rouler dans la fange !
 Monter avec vous dans votre septième ciel !

Sur l'axe des mondes, bondissant dans les airs,
 Tenant la main de l'enfant au si beau visage,
 Mystérieux, sous sa capuche faussement sage,
 Sans peur je vous suivrai jusque chez Lucifer ! »

Charles Foltenay s'était éveillé. Hagard, il fixait dans la pénombre de la chambre à peine éclairée par la faible ampoule d'une lampe de chevet le visage inquiet de Dominique qui se penchait sur lui.

« Charles ! Charles, pardon te t'avoir réveillé ! J'avais peur que... Tu es malade Charles. Ton front est brûlant et tu es en nage. J'ai appelé un médecin.
 — J'ai froid. Mets une autre couverture sur le lit. Et éteins la lumière. »

L'obscurité revenue, Charles s'enferma dans le silence. S'efforçant en vain de se rendormir il ne put, dans sa somnolence, trouver de repos. Après la visite du médecin Dominique lui proposa encore des comprimés. Cette fois-ci il les accepta.

« Il va falloir que l'on se sépare, Dominique. Nous deux, ce n'est plus possible.
 — Tu es fatigué. Ne t'en fait pas. Tout va s'arranger. Avec la santé tu retrouveras ton optimisme. Tu verras bientôt la vie en rose !
 — Je suis fatigué, oui. Et tu me fatigues. Il faut que l'on se quitte. Nous n'avons rien à nous apporter mutuellement. Ou si peu. Je veux...
 — Je prends l'ordonnance. Je vais aller te chercher tes médicaments. Nous reparlerons de tout cela plus tard. Quand tu iras mieux. »

Charles Foltenay laissa Dominique Meugnot remplir son rôle tant revendiqué d'infirmière dévouée. Dès qu'il put reprendre le travail, être en mesure d'assurer aisément son autonomie il rappela ses intentions, et dut les imposer.

Il demanda à Dominique Meugnot de lui restituer les clefs de l'appartement. Dominique pleurait, s'étouffait de sanglots. Foltenay demeura inflexible et fouilla le sac de Dominique pour reprendre possession des clefs en question. Tous deux se tenaient debout, face à face, dans le salon. Dominique, les yeux au sol, les relevait de temps en temps, l'air suppliant.

« C'est préférable. Je veux pouvoir refaire ma vie avant qu'il ne soit trop tard. Toi, tu es jeune.

— On peut continuer en attendant...

— Mais enfin, Dominique ! Comprends donc ! Je ne t'aime pas ! Je ne voulais pas t'aimer, tu le sais bien ! Je ne peux pas t'aimer, je ne veux pas t'aimer ! Je t'aime bien, c'est tout ! »

Si Dominique fut très affecté par cette séparation, à laquelle il ne sembla se résoudre qu'après avoir tenté maintes reprises de contact par des visites impromptues puis quelques appels téléphoniques, Charles se réjouit de pouvoir constater qu'en ce qui le concernait il éprouvait un réel soulagement du terme mis à cette relation. Il dut néanmoins, malgré une résolution prise par-devers lui, afin de s'épargner certains tourments, recourir encore aux services de prostituées.

La plupart de celles-ci se scandalisèrent quand il leur demanda de bien vouloir, comme dans son rêve récent ses admiratrices l'avaient fait au Grand Bouc noir, lui baiser l'anus. Une seule fois la satisfaction lui en fut donnée, mais la prestation se révéla si onéreuse qu'il n'en renouvela pas l'expérience ; d'ailleurs de cela il avait attendu plus de plaisir qu'il n'en avait obtenu.

L'ennuyeux travail de la semaine ne redevint qu'un intermède entre les périodes d'investigations devant lui permettre, le week-end, de débusquer le Petit Criex et madame Ladusesse. Et le soir, sur les petites tables branlantes, ou à même le lit de ces chambres minables, froides et humides de ces hôtels campagnards où il descendait, courbé au-dessus des cartes dépliées, et plus particulièrement au-dessus des cartes d'état-major dernièrement achetées, il supputait, envisageait, supposait, se livrait à de nombreuses hypothèses relatives aux itinéraires du Petit Criex, et à la domiciliation de sa bonne fée, madame Ladusesse.

Il avait localisé les différents mégalithes de la région où se cachaient le Petit Criex et la dame Ladusesse. Il avait interrogé les personnes habitant près du dolmen de Maupertuis. Il s'était rendu jusqu'au dolmen de la Pierre Couverte, puis au menhir se dressant dans la campagne entre Thorigné-sur-Dué et Connerré. Mais ici ou là, personne n'avait remarqué quelqu'un de petite taille, habituellement vêtu d'un manteau à capuchon, fréquenter ces lieux. Près de Vouvray-sur-Huisme, il avait pleuré de désespoir adossé au dolmen surplombant depuis le haut de son tertre un bâtiment en ruine et un bois en cours de défrichage, aux arbres abattus.

Charles Foltenay se minait à cause de la mévente de ses vins. Il se consumait dans la recherche toujours infructueuse de ses sauveurs de l'année précédente, à la maison des bois. Le travail de la semaine l'épuisait, et il s'épuisait dans son enquête du week-end. Il se dépensait excessivement compte tenu de ses capacités physiques, de sa santé chancelante. Et il dépensait trop les soirées des vendredis ou des samedis, faute de ne pas se conformer à une certaine résolution.

Il tomba à nouveau malade. Pendant son arrêt de travail il ne cessa de se morfondre et son moral, qui dans la perspective d'une découverte prochaine du Petit Criex et de la mère Ladusesse avait pu connaître une période d'enthousiasme, s'en vint à décliner rapidement. Dominique alors lui manqua ; tout au moins ses services lui manquèrent.

Il fut plus long à se rétablir cette fois-ci. Il eut donc tout loisir de s'apitoyer sur son triste sort, sur sa solitude, mais aussi de cogiter aux moyens d'y mettre fin. Il s'efforça de se remémorer, le plus nettement possible tous les éléments se rapportant de près ou de loin à ces rencontres vieilles alors d'une année, et qui avaient bouleversé sa vie, qui lui avaient donné un sens, un but ! Il livra à l'analyse de son esprit plus fébrile que son corps les moindres de ces données. Il lui apparut alors avec une évidence fulgurante qu'il avait négligé un point

essentiel : l'apparition du Petit Crioux au dolmen de la Grotte aux Fées ! Jamais il ne s'était renseigné à ce sujet, jamais il n'avait cherché à confirmer ou à infirmer la théorie émise par Benoît selon laquelle la petite personne aperçue eût été un enfant du voisinage ! Il lui faudrait au plus tôt tirer cela au clair ; et tant pis si Benoît, qui n'apprécierait sûrement pas la chose, apprenait qu'il avait interrogé le voisinage !

Dès la fin de son arrêt de travail Charles Foltenay, s'octroyant une journée de repos supplémentaire, dans l'après-midi se rendit à Mestray.

« Il me semble qu'il m'avait dit qu'il s'agissait d'une maison aux volets verts, à en croire sa chère Paule. Du gosse d'une maison aux volets verts ! Y a pas de baraque aux volets verts ! »

Roulant lentement sur la petite route en direction de Saint-Antoine-du-Rocher Charles Foltenay ronchonnait. Il venait de dépasser l'embranchement du chemin menant à la Grotte aux Fées. Il scrutait les rares bâtisses proches ou lointaines, au bord de la chaussée ou perdus au milieu des champs, ou blotties contre un bosquet. Il freina brusquement. Au bout d'un chemin de terre, une maison basse entourée d'une haie chétive !

« Les volets verts ! Les volets verts ! Délavés, mais verts ! »

La Mercedes vibra tout le long du chemin et s'arrêta en couinant devant un portail de cornières rouillées tendus de grillage. Charles pouvait entendre des chocs répétés provenant d'un apprentis. Ne trouvant pas de bouton de sonnette, il appela. Un grand type à la démarche nonchalante, une hachette à la main, s'avança vers lui. Resserrant son écharpe autour de son cou Charles recula d'un pas, se racla la gorge, se présenta et s'expliqua.

« ...Voilà... Je faisais un cours séjour chez mon neveu qui habite près d'ici. Je m'étais rendu au dolmen ; c'était la première fois, bien que je n'habite pas si loin. Et j'avais cru y reconnaître une personne qui a disparu : l'enfant d'une femme que j'ai connue. Je l'avais appelé...

— Oui, oui ! J'ai bien compris. Mais le gamin nous a jamais raconté rien de pareil. Ou je m'en souviens pas. Si vous avez deux minutes on peut demander à ma femme. »

La femme ne se souvenait pas non plus.

« Je m'en voudrais d'abuser, mais est-ce que vous pourriez demander à votre enfant, celui qui, on me l'a dit porte, ou portait, une parka, un grand anorak noir, ou foncé, quelque chose comme ça, avec une capuche, s'il n'a pas été jouer à cette époque près du dolmen, et s'il ne se souvient pas que quelqu'un l'ait appelé, ou ait crié, et couru dans sa direction... Je vous demande de m'excuser si je lui ai fait peur. Mais dans ce cas, il devrait s'en souvenir. »

La femme sortit. On entendit quelques appels, puis elle revint.

« Je ne sais pas où il est. Il doit jouer quelque part. Plus loin, par là.

— Tenez, le voilà ! »

L'homme regardait par la fenêtre. Foltenay suivit son regard et s'approcha des vitres.

« C'est ce manteau-là qu'il portait aussi l'année dernière ?

— Ouais. Quand il traîne et qu'il fait froid c'est ce qu'on lui dit de mettre. Ça craint rien. »

La femme après avoir été à sa rencontre et s'être entretenue avec le jeune adolescent était de retour.

« Des fois il a été par là-bas, oui. Mais il se rappelle pas ce que vous dites. Ça doit pas être lui. Maintenant il dit qu'il va plutôt vers le Golfe d'Ardree, vers La Borde, ou vers Le Gué-des-Prés, dans ces coins-là. »

Ce ne pouvait être lui ! Ce n'était pas le gosse de la maison aux volets verts qu'il avait vu à la Grotte aux Fées ! Le manteau était trop court ! Et ce gosse avait un visage vulgaire !

Et si ce n'était pas lui la probabilité augmentait grandement qu'il se fût agi du Petit Crioux ! Charles Foltenay s'en trouva tout ragaillardi.

Le reste de la semaine passa comme en un songe. Souvent il se répétait en lui-même, en conduisant, voire en récitant sans conviction son catalogue devant un prospect peu convaincu, « Je le savais ! J'avais raison ! J'avais raison ! Sans doute, au dolmen de Mestray, c'était le Petit Crioux ! ». Sans se formaliser outre mesure de l'insuccès catastrophique de son démarchage il l'effectua avec distraction, bâclant son argumentation afin de pouvoir au plus tôt s'enfermer à l'abri de la carrosserie de son véhicule.

En prenant son lot de cartes-réponses il jugea la secrétaire moins expansive et loquace qu'à l'accoutumée, sans toutefois y prêter trop d'attention ; « De toute façon cette grosse pouffiasse, ce n'est pas du tout mon type de minette ! ».

Au nord-est d'Orléans, entre Neuville-aux-Bois et Rebréchien, en roulant, le moteur émit un bruit inquiétant. Foltenay ralentit. Le martèlement s'accrut. Après une brève accentuation du vacarme le moteur se tut. Avant même de pousser la voiture sur le bas-côté Charles Foltenay était en sueur.

« Merde ! C'est pas vrai ! »

Pourtant la vérité, cruelle, s'imposa vite à lui. La Mercedes consommait beaucoup d'huile. Et des ajouts réguliers n'avait pu empêcher la casse du moteur.

« L'équipage mobile, à tous les coups, foutu ! Et c'est peut-être pas tout ! Si un piston a touché la culasse, ou une bielle un cylindre... Le bloc moteur... »

Foltenay serrait les dents debout devant le capot ouvert. La fraîcheur mordante de l'air automnal annonçait l'hiver proche. Abattu, il frissonnait. Il toussa.

Sa lubricité lui avait coûté cher. Et l'échange du moteur allait lui coûter cher également. Très cher ! Dès son retour il lui faudrait faire ses comptes.

Il avait pu obtenir l'arrêt d'une camionnette dont le chauffeur se rendait à Bougy-lès-Neuville, tout près. Là, il avait pu téléphoner. Il gagna Orléans avec la dépanneuse, sur le plateau de laquelle, en se tournant sur son siège, il pouvait, au travers de la vitre arrière de la cabine, voir la vieille auto aux yeux ronds dodeliner tristement. Depuis la concession Mercedes il avait rejoint la gare en taxi.

Dans le hall glacial il déchiffrait gravement son billet. Il essaierait de se le faire rembourser par son employeur. Il envisagea un instant d'appeler Dominique pour lui demander de venir le chercher. Il n'aurait pas refusé ! Il aurait pu alors sans plus attendre se faire rembourser ce billet par la S.N.C.F. Non ! Non, sa fierté lui interdit de solliciter ce brave Dominique. Et Benoît ? Benoît non plus il ne le sollicita pas. Grelottant de froid Charles Foltenay estima qu'il devait faire face seul à ses misérables déboires pécuniaires ou de santé, en fait problèmes relativement ordinaires, partagés avec de très nombreux membres de la collectivité humaine.

Le lendemain matin il recevait une lettre recommandée. Il la décacheta en tremblant. Il dut s'asseoir avant de pouvoir la lire une seconde fois. On le licenciat ! Son patron le convoquait dans la perspective de son licenciement !

Il demeurait assis, les avant-bras, les coudes sur la table, le front baissé, les yeux dans le vague... Plus question de demander une avance sur le salaire de ce mois-ci, ni sur ceux des mois suivants ! Les indemnités ? Il n'avait guère d'ancienneté dans la boîte ! Les congés payés, le paiement du préavis, dont on le libérerait certainement, tout ça n'irait pas loin ! Et le loyer ? Un crédit pour le moteur de la Mercedes ? Quel revenu au chômage ? Et quand ? Il se porta soudain les mains au visage et, recroquevillé sur lui-même, secoué de spasmes de sanglots, il pleura.

Il était fiévreux. Il téléphona à Benoît pour lui demander de le conduire au fatidique rendez-vous. Il lui exposa par la même occasion tous ses problèmes.

« ...Eh bien ! La totale, quoi ! Mais comment t'as pu claquer autant de fric pour t'envoyer en l'air ? ! C'est pas croyable ça ! T'aurais pu me prévenir plus tôt aussi, bon sang ! Tu crois que c'est si facile, toi, de se libérer comme ça ? Je vais tâcher de me débrouiller ? Je te rappelle. »

Benoît rappela un peu plus tard. Il pouvait le conduire.

« Tâche de le faire revenir sur sa décision. Aie l'air gai et conquérant ! Redresse-toi ! Eh ! Tu m'entends ? Te laisse pas aller. Au moins, ne lui laisse pas voir que c'est pas la joie ! T'as survécu avant de travailler pour lui, tu survivras après ! T'en fais pas.

— J'ai mal à la tête. Et je caille. Pousse donc le chauffage.

— Il est à fond.

— J'ai à moitié envie de vomir.

— Préviens avant ! Que je m'arrête. Ne dégueule pas dans ma voiture. C'est vrai que tu n'as pas l'air d'avoir la frite. C'est bien le moment d'attraper la crève, encore ! »

Sur le chemin du retour Benoît Lavigier reprocha à son oncle de ne pas avoir le téléphone dans sa voiture, « une vieille bagnole susceptible de tomber en panne n'importe quand », ou un téléphone portable. Il lui reprocha d'avoir fait réparer un véhicule dont la cote était dérisoire.

« Elle ne vaut plus rien ta guinde ! Et tu fais remplacer le moulin ! T'es dingue ou quoi ? T'aurais mieux fait d'en acheter une plus petite et d'occase, et d'une autre marque ; tu l'aurais payée deux fois rien !

— C'est moins confortable et moins fiable. Je roule beaucoup.

— Ben voyons !

— Et puis en cas d'accident contre une autre voiture, c'est plus lourd et plus costaud. Ça résiste mieux.

— Ben tiens ! Ça n'a que des avantages alors !

— De toute façon, ce qui est fait est fait. Me fatigue pas. J'aimerais me coucher. Je n'en peux plus. Pousse le chauffage !

— Mais je te dis qu'il est à fond ! »

Le soir même, à Mestray, Paule Lavigier s'énervait.

« ...Et tu as perdu toute ta matinée à cause de lui !

— Ce n'est pas la fin du monde. N'en fais pas une montagne. J'ai discuté avec lui, après. Il est fauché. Complètement fauché. Il lui faudra sûrement faire un petit crédit pour sa chère Mercedes. Et... Enfin, je...

— C'est tout de même le roi des imbéciles, ton oncle ! Et... ? S'il ne peut plus entretenir sa voiture et payer son loyer, il peut peut-être se faire héberger par son grand amour, cette Dominique !

— Ils ont rompu. Il a rompu avec elle, un peu avant. Bref, je lui ai dit...

— Ils ont rompu ! Ah, il ne s'en était pas vanté, l'animal ! Il est vraiment incapable de réussir quoi que ce soit. Tu lui as dit quoi ?

— Je lui ai dit... Je lui ai proposé de l'héberger, le temps qu'il se remette d'aplomb, physiquement et moralement, financièrement. Le temps qu'il retrouve un boulot. »

Paule, toute pâle, fixait durement son époux. Elle tourna brusquement les talons. Benoît Lavigier entendit la porte d'entrée claquer.

Frigorifiée Paule rentra bientôt. Malgré les nombreux convecteurs l'atmosphère du logement avait perdu son caractère chaleureux.

CHAPITRE IX

« Je ne le supporte plus à la maison ! Je veux que tu débarrasses les pièces aménagées dans l'ancienne étable, et que tu l'installes là-bas, au fond du jardin !

— Il est malade, tu le sais. Il vaudrait mieux attendre la belle saison.

— Je ne sais pas comment il s'est débrouillé pour reprendre froid ! Mais je ne veux plus de lui ici ! Et avec sa gueule d'enterrement, en plus ! Il ficherait le bourdon à un régiment ! J'espère bien qu'il ne sera plus là cet été.

— Paule, je comprends. Ce n'est pas drôle pour toi, pour nous. Mais pour lui non plus.

— Benoît, s'il te plaît ! Rajoute-lui un radiateur, ou achète-lui un radiateur d'appoint. Fais augmenter la capacité du compteur électrique. Mais installe-le dans ce que tu appelais, après la fin des travaux, « la maison d'amis ». Benoît ! Pense à moi, pense à nous, avant de penser à lui !

Les cartons, les boîtes d'emballage accumulées dans les deux pièces de la maison d'amis et leurs blocs de polystyrène expansé furent évacués. Après dépoussiérage et lavage, et trois jours de chauffage pour chasser l'humidité en excès, on transporta le lit de Charles au fond du jardin, dans son nouvel abri.

Le regard accroché à sa taille, à ses reins, Benoît regardait Paule s'éloigner vers la maison. Charles se détourna.

« Je vous ennuie. Je prends trop de place. Je ne te remercierai jamais assez, Benoît. Même Paule aussi, qui est bien patiente quand même.

— Remets-toi ! Et puis, Bon Dieu, fais gaffe, couvre-toi, soigne-toi ! Fais attention !

— D'un rien j'attrape du mal.

— Il ne faut pas te laisser aller, enfin, Charles ! Une de perdue, dix de retrouvées !

— Mmmmh !

— Si tu veux tu pourras faire ta cuisine ici. Il y a un frigo qui fait congélateur, en bas. Un micro-ondes et une plaque électrique.

— Merci. Je vous embête.

— Mais non... Enfin, un peu, mais pas trop.

— Quand j'aurai trouvé un boulot... je... je vous dédommagerai. Je n'ai même pas pensé à le faire pour l'autre fois !

— Ne t'en fais pas pour ça... Des réponses concluantes, des rendez-vous suite à tes dernières lettres, tes C.V. ?

— Non. Pas encore. »

Charles s'apprêtait à sortir, enfilant écharpe, gilet fourré, le duffle-coat offert par Dominique, pour rejoindre la maison, la cuisine, partager le repas de ses hôtes, lorsque Benoît fit irruption, un plateau fumant à la main.

« Paule t'a préparé ça. Tu ne risqueras pas d'avoir froid dehors en venant à la cuisine ce soir... Euh ! Voilà... Hum ! Je t'achèterai une petite télé avec une antenne à ampli. Comme ça...

— Comme ça j'attraperai pas froid en traversant le jardin pour aller la regarder chez vous, la télé !

— ...

— Excuse-moi !

— Faut comprendre Paule... On peut pas dire qu'avant, avant tout ça, tu l'aies habituée à ta présence ici par tes visites.

— C'est vous les plus jeunes ; c'était à vous de venir me voir plus souvent si... Pardon !... Et puis... Claudette ne l'aimait pas tellement. Et j'imagine que c'était réciproque.

— Ressasse pas trop toutes ces histoires, hein ! Et tout ça, ça ne va pas durer éternellement. Vous finirez peut-être par vous apprivoiser ! »

Il s'apprêta à se coucher à passer une première nuit au fond du jardin. Il dormit mal.

Souvent il avait chaud, beaucoup trop chaud. Alors il se découvrait. Et il avait froid.

Il se leva une nouvelle fois pour régler les thermostats des radiateurs. Benoît lui avait laissé un thermomètre à alcool. Charles alluma sa lampe de poche et contrôla la température de la pièce. Vingt-huit degré sur le dessus de la table de nuit ! Il hésita à modifier le réglage du chauffage sur cette seule indication. Il jugea préférable d'attendre « pour se rendre compte », et s'allongea. Il se tournait, se retournait sans cesse, sentant parfois le froid s'insinuer le long de son dos. Parfois il étouffait de chaleur sous les draps et les couvertures qu'il repoussait encore, avant de les tirer à nouveau sur lui. Pourtant il s'endormit enfin, perdit conscience, sombra en des limbes obscurs.

La silhouette encapuchonnée fuit devant lui. L'air frais d'une nuit claire lui gifle la face, et les gouttes de pluie, ou des larmes, voilent son regard.

Le petit génie au capuchon s'immobilise et se tourne vers lui. Le visage aux traits indistincts, un halo pâle !

Il entend son appel ! Il l'entend, et reconnaît la voix, les paroles de l'être encapuchonné ! Il les reconnaît, comme un écho en sa mémoire, ces mêmes paroles déjà entendues, sans les comprendre toujours !

Il n'en finit pas de se rapprocher, il court, il s'enfonce dans l'ombre des pierres gigantesques, dans l'ombre plus épaisse du grand dolmen où le visage blême s'estompe déjà, où la silhouette redevenue plus noire encore que l'ombre environnante se ramasse sur elle-même, s'écroule sur elle-même pour s'enfler aussitôt d'une façon formidable, se dressant lentement, puis s'ébrouant vigoureusement ! Un grand cheval à la robe de jais se dresse devant lui, les yeux en feu dans la nuit épaisse sous la haute tombe antique.

Il est contre son col, contre son large poitrail musculeux ! Malgré lui, malgré sa frayeur, il sent ses propres mains, ses doigts gourds et maladroits s'emmêler dans les crins rêches, il sent jouer les muscles douloureux de ses bras ! Et il chevauche l'animal merveilleux et redoutable qui prend à l'instant un élan impétueux.

Emporté dans une course horripilante, il sent sur son cou, sa nuque ou sa face, le souffle brûlant d'enfers abominables. Ils bondissent à travers l'espace et le temps insondables, poursuivant un but indiscernable.

Au ciel obscur s'allument des astres aux lueurs de nacre.

Ils parviennent à l'eau morte et immobile et luisante dont la surface noire, dans les ténèbres sans fond, capture la brillance des étoiles.

Au-delà de l'eau, les hautes branches imbriquées recouvrent en cette triste nuit la voûte céleste.

Un grand effroi ! Un frisson violent ! Le cœur qui se serre, et s'arrête ! Les membres qui se raidissent ! Autour de sa monture l'eau sombre bouillonne, éclabousse, écume, grise et blanche !

La frontière de l'eau franchie, ils parviennent aux confins des mondes !

Dans l'épaisseur primitive du bois sacré Elle les attend !

Au milieu de la haie ceinturant les eaux, au centre de la haie ceinturée par les eaux, Elle les attend ! Elle l'attend ! Au pied de la montagne de pierres entassées à l'aube des âges, Elle est là qui l'attend !

Sous lui, devant Elle, le grand cheval noir s'effondre dans la nuit ! Et entre Elle et lui, il se redresse ! Trois fois il s'effondre, noir, dans la nuit. Il s'effondre le grand cheval !

Elle s'approche de lui, lui baise l'épaule, lui prend la main et l'entraîne après Elle !

Il ne peut la suivre ! On lui saisit l'autre main ! Il se redresse une nouvelle fois le génie au si beau visage, au visage si lumineux, enveloppé de son noir capuchon ! Le beau petit génie, qui, terrible, les fixe, lui et la Dusesse de la haie !

« Parvenu aux confins des mondes,
Enfin accédant à leur centre,
Appréhendant les mondes dans leur plénitude,
Sur le dos du Cheval Ailé
Franchissant toutes les frontières,
Les limites concevables du convenable,
Ma main dans la main de l'enfant au beau visage,
Douce Dusesse de la Haie,
Mon autre main dans la vôtre serrée, j'espère !
Ô Dusesse, je veux vous aimer, vous servir !
Ô charmant Génie, te suivre sans plus faillir !

Par vos enchantements libérez mon esprit,
Par votre savoir, mon corps de la maladie.
Libérez-moi de ces jours froids, sombres et ternes !
À mon malheur mettez un terme !
De mon passé au goût amer
Sans regret dispersons les cendres !
En ce lieu, mémoire des âges,
Nous tenant par la main, tous trois faisons la ronde !

Pitié ! Conduisez-moi hors d'un monde exécrationnel !
D'un monde qui dans ma faiblesse m'est trop rude !

De ce monde meilleur, cette vallée de larmes,
 De ce monde contre lequel je n'ai pas d'arme,
 Libérez-moi ! Entraînez-moi dans votre ciel !
 Je vous suivrai dans vos enfers au goût de miel ! »

Il se leva très tôt. Il était las, épuisé par la maladie, par les rêves et les fantômes de la nuit. Il se tenait courbé, frileusement recroquevillé sur lui-même dans la chaleur d'étuve de la pièce.

Dans son poing tremblant il maintenait en suspens le stylo au-dessus de la page noircie de son écriture nerveuse. Son esprit s'évadait encore, courait au-dessus des forêts et des mares, au-dessus des toits, au travers des fumées âcres. Il distinguait encore confusément le grand dolmen dans la nuit sombre, la grande tour de pierres aux joints défaits.

Il avait pris peu de repos en cette longue et pourtant trop courte nuit. Il était fatigué mais sentait sourdre en lui comme une sorte de nostalgie, et à la fois comme une espérance vivifiante, comme une petite source, un suintement laissant présager un prochain étanchement de la soif.

Quittant la table, il se redressa. Il éprouvait comme un appel l'attirant vers l'extérieur. Il ouvrit l'étroite fenêtre de la petite pièce composant avec sa chambre son logement d'infortune. Il poussa les épais volets de bois, et, l'air glacé le fouettant au visage, contempla la nuit.

La carrosserie de la Mercedes luisait doucement dans l'obscurité. Il entendait le bruissement du vent dans les branches nues des arbres proches. Il referma brusquement les battants. Debout, il pleura.

« Il faut que je sorte d'ici aujourd'hui ! Que je fasse un tour ! Il faut que je quitte cette niche de chien au fond du jardin ! »

Il regagna sa chambrette en traînant les pieds, s'assit avec précaution sur le bord du lit. Un moment plus tard, sans quitter sa robe de chambre, il s'allongeait et tirait les draps sur lui. Par intermittence il somnola, et dormit aussi.

Il faisait jour depuis longtemps. Prenant sa montre sur la table de chevet il constata qu'il était plus de midi. Il écarta les rideaux de la fenêtre de l'antichambre. Sous un ciel gris, du spectacle de sa voiture grise émanait une grande affliction.

Trois jours auparavant il toussait encore. Et il n'avait pas repris une alimentation normale. Il devait se sustenter. Mais il redoutait de s'alimenter, craignant de ne pouvoir le supporter.

Il ne se serait pas plus emmitouflé pour une expédition polaire. Il sortit et se rendit à la cuisine du pavillon. Il y trouva un mot de Benoît. Ni Benoît ni Paule ne rentreraient pour déjeuner. On lui fournissait quelques indications d'ordre pratique.

Il redoutait de manger, il redoutait également de devoir préparer sa pitance ! Opterait-il pour un bol de thé et une ou deux biscottes ? Ou pour un bifteck sur le grill ? L'odeur, imaginaire seulement, de cette tranche de bœuf cuisant, le mit en appétit et l'écoeura à la fois. Il hésitait. Assis, voûté, appuyé au dossier, les avant-bras abandonnés sur les cuisses, il regardait au-dehors. Il étouffait sous ses vêtements, dans cette cuisine surchauffée à son intention. Délicatesse feinte qui ne l'empêchait pas de se savoir mal venu dans cette maison ! Il transpirait. Il sortit. Il ressentait de nouveau l'appel de l'extérieur comme beaucoup plus tôt dans la matinée, lors de la nuit. Il décida de se rendre à la Grotte aux Fées.

Les portes de la Mercedes étaient verrouillées. Il renonça à aller chercher les clefs au fond du jardin ; il s'y rendrait à pied ! Il se couvrit les oreilles des rabats de sa casquette, remonta par-dessus la vaste capuche de son manteau, et à petits pas courts et rapides il se mit en route.

Il s'arrêtait de temps en temps, essoufflé, pour se reposer et retendre sur sa face l'écharpe qui lui couvrait la bouche et le nez. Pendant ces pauses il respirait le plus complètement, mais le plus lentement qu'il pouvait, afin de laisser l'air se réchauffer à la traversée du cache-col, puis il reprenait sa progression. Il arriva enfin au carrefour de la route avec le chemin de terre menant au dolmen. Puis, après deux autres pauses encore, au monument lui-même. Le souffle court, les sous-vêtements trempés de sueur lui collant à la peau, il était enfin rendu. De l'épaule il s'appuya contre les grandes pierres. Il frissonnait.

Il eut un vertige. Il pivota sur lui-même. Les épaules en appui contre la tombe, il tira sur son écharpe pour respirer plus librement. Il haletait. Il eut un autre malaise, plus intense. Ses jambes fléchirent.

Au-delà des arbres entourant le monument il prit conscience de la campagne devant lui, en pente douce, des prés, des champs lugubres, plus loin des bois. Il remarqua un mouvement à la périphérie de son champ visuel. Une silhouette qui s'approchait ! De l'aide ! Une petite silhouette noire. L'enfant de la maison aux volets verts, la tête emprisonnée dans la capuche serrée de son anorak noir !

La silhouette noire se découpait durement sur le ciel bas et tourmenté.

« Remets ton cache-nez.

As-tu pensé à moi ?

Moi, j'ai pensé à toi,

Cher Monsieur Foltenay !

— Oui... Oui, j'ai pensé à toi... Je me rappelle ma visite chez toi. Va dire à tes parents, va dire à ta mère, si elle est là, que j'ai besoin d'aide. Il faut... Il faudrait... Je suis malade. Faudrait me ramener chez mon neveu, tout près d'ici. Chez Benoît Lavigier.

— Vous y plaisez-vous,

Pauvre homme à genoux ?

— Non ! Mais je n'ai pas où aller sinon... Pourquoi tu demandes ça ?... S'il te plaît, va dire à tes parents... À ta mère, ou ton père...

— N'as-tu donc point, Charles,

De bien meilleurs amis,

Qui de toi, cher Charles,

auraient plus de soucis ?

— Non... Si ! Peut-être... Mais tu ne pourrais pas comprendre... »

Les yeux au sol, le regard dans le vague, Charles Foltenay se tut. Alors, d'un petit doigt blanc, qu'il aperçut un instant se tendre vers lui et s'approcher, on lui releva le menton. La silhouette noire retira sa main, de sa main libéra une bride au bas de sa capuche dont l'ouverture s'élargit. Et en contre jour, dans la lumière rare et hivernale, Charles Foltenay distingua l'ovale pâle d'un visage inconnu.

« Avec émotion nous souvenons-nous de toi.

Charles, nous pouvons t'héberger sous notre toit !

— Tes parents... »

L'autre tourna légèrement la tête, sur la droite, sur la gauche, tout en replaçant son capuchon, et reprit la parole.

Et Charles Foltenay entendit des sons étranges, des mots, une phrase qu'il comprit alors ! Ces mots, cette phrase, déjà il les avait entendus, à deux reprises ! À Maupertuis, et dans son rêve de la nuit précédente ! Et ces mots il les comprenait ! Cette phrase, il en percevait le sens ! Il reconnaissait l'être au si beau visage blême, qui se dressait devant lui. Gorge nouée, yeux exorbités, il répondit.

« Oui, il te sied ! »

Peu après on lui recommandait de s'abriter sous le dolmen, à l'abri des intempéries. On lui promit un retour aussi prompt que possible.

« Courage, ce ne sera plus long maintenant ;
Et sois sage, tel un brave petit enfant. »

CHAPITRE X

La serrure n'était pas verrouillée. La diffuse lueur d'une lampe de chevet émanait de la porte entrouverte de la chambre. Benoît posa le plateau sur la table de la première pièce. Il n'osa pas trop élever la voix, ni s'avancer davantage.

« Euh ! Charles, tu dors ?... Hum ! Bon ! Si tu m'entends : je te laisse ton dîner. Je débarrasserai demain matin... Je ne te dérange pas plus longtemps... N'en veux pas à Paule. Bonne nuit ! »

Il avait chuchoté, sans obtenir de réponse. C'est avec soulagement qu'il regagna le pavillon.

« Il doit bouder. Ou il faisait semblant de dormir. Comme dernièrement il faisait la gueule, je n'ai pas voulu m'incruster. Il n'a rien dit. Ça me met un peu mal à l'aise.

— Tu n'as pas de remords à avoir. Il ne va quand même pas se plaindre ! Logé, nourri, blanchi !

— Oui, mais... Comment dire... Sa fierté... Pas respecté, pas estimé. Méprisé !

— Aaah ! Ça va, j'ai compris ! Je vais essayer de faire un effort ! Je ne te promets rien. Demain je te remplacerai pour le plateau.

— Tu es une brave petite femme. Tu as un cœur en or, au fond. Une main de velours dans un gantelet de fer !

— Et tu en sais quelque chose ! Viens donc par là, que je t'apprenne, moi, à ne plus me faire de vilains reproches à peine voilés ! »

Le lendemain matin Paule manifesta son intention de persister dans ses bonnes résolutions et gagna la maison d'amis en portant le petit déjeuner de Charles. Il y avait de la lumière dans la chambre. Elle frappa et s'avança pour faire la paix.

Elle revint en hâte, sans toutefois avoir oublié le plateau de la veille.

« Benoît ! Benoît !

— Oui !

— Ton oncle ! Il n'est plus là ! Comme il n'était pas dans sa chambre, j'ai retapé son lit. Et son lit est froid ! Son lit est froid et sec ! Lui qui transpire toujours énormément !... La Mercedes est toujours là.

— Il n'était pas aux toilettes ?

— Non. J'ai vérifié, au cas où il s'y serait trouvé mal. »

Ils parcoururent toutes les pièces du pavillon, le jardin, chacun une lampe de poche à la main. Sans le trouver. Ils prirent chacun leur voiture et suivirent les routes et les chemins

autour de leur domicile campagnard. Se souvenant de l'excursion de Charles une année plus tôt, Benoît poussa même ses investigations jusqu'au dolmen de la Grotte aux Fées. Ils téléphonèrent à leurs employeurs respectifs pour annoncer leur retard.

« Vas-y maintenant. Moi, je vais passer à la gendarmerie de La Membrolle pour signaler sa disparition.

— Je le croyais tout de même plus solide... Je te demande pardon, Benoît ! J'aurais dû être plus aimable avec lui. Pourvu qu'on ne le retrouve pas pendu à un arbre !

— On en n'est pas là ! Et tu n'as pas à regretter ton attitude. Une autre que toi n'aurait sûrement pas voulu seulement envisager d'héberger un tel bonhomme. Ne t'en fait pas. On va le retrouver. »

Benoît n'espérait pas un grand secours de la gendarmerie. Il prit le parti d'aller lui-même et sans plus tarder interroger ses rares voisins. Charles, s'il s'était égaré dans la campagne, malade comme il l'était ne pouvait pas y survivre longtemps par le temps qu'il faisait.

On n'avait pas remarqué son oncle. Il ne lui restait qu'à se renseigner auprès des Chouret. Il braqua et suivit le chemin de terre conduisant à la maison aux volets verts. Et là, il obtint un indice. L'épouse Chouret avait remarqué un homme, la veille, à l'heure du déjeuner, qui se rendait à pied au dolmen. Du moins était-ce ce qu'elle avait supposé.

« ... Ah ben ! C'était sûrement votre tonton ; le monsieur qu'était déjà venu nous voir voilà pas si longtemps. Il croyait qu'il avait peut-être bien pu confondre notre gamin avec un autre. Il venait de par chez vous en tout cas. Et il s'est éloigné par là-bas. Vers la Grotte aux Fées. Je pense. Je l'ai pas regardé tout le temps. Et après on voit plus d'ici, de toute façon. Et les pierres non plus, d'ici on les voit pas... Mais le gamin, il l'a peut-être vu aussi. Il vadrouillait dans le coin, hier, d'après ce qu'il m'a dit. Des fois il me dit où il va, où il passe son temps. Quand même, je suis sa mère ! »

En début d'après-midi, le gosse de la famille, qui semblait employer tout son temps à traîner avec assiduité à l'entour sans que cela n'en vint à émouvoir ses parents, avait vu une « grosse voiture comme un petit camion » emprunter le chemin du dolmen.

Benoît remercia et se rendit à la Grotte aux Fées. Un vent glacé soufflait sur le plateau. Aucune trace récente et probante de pneus sur le sol trop ferme. Benoît regagna son domicile, puis, après avoir pris des catalogues édités par des revues spécialisées dans le domaine de l'automobile, rejoignit la maison des Chouret. Le gosse ne s'était pas encore éclipsé ; la fraîcheur de l'air extérieur ne l'y incitait sans doute pas ce jour-là.

« Peut-être reconnaîtras-tu parmi toutes ces autos celle que tu as vu hier. Ou une qui lui ressemble, une du même genre... Une dans ce genre-là, par exemple ?

— Elle était pas de cette couleur-là.

— Ce n'est pas grave la couleur... De quelle couleur elle était au fait ?

— Je sais plus trop. Mais pas comme ça. Noire peut-être. Je crois bien, oui. Et je dirais qu'elle avait des grandes roues.

— Une grosse voiture... Un petit camion... Un utilitaire ? Un truc comme ça ?

— Non !

— Pas une camionnette... Ça y ressemble ? Une Renault Espace ? Regarde la photo !

— Non, non. C'était pas comme ça. Mais je l'ai pas vu longtemps. Quand il y a du monde, moi, je m'en vais plus loin. »

Benoît s'impatientait. Le garçon avait-il vraiment vu un véhicule ? Avait-il joué à faire l'intéressant, continuait-il à le faire afin de tourner avec délectation les grandes pages aux photographies en couleur sur beau papier glacé ?

« Attends un peu, et dis-moi... Essaie de la décrire un peu, l'auto que tu as vue, hier, rouler sur le chemin de terre, vers le dolmen... C'est bien ça, hein ?

— Sur le chemin, vers les pierres.

— Oui. Ferme un moment les yeux. Et essaie de te souvenir, et raconte-moi.

— Voilà ! Une un peu comme ça que c'était ! »

Le gosse avait montré la photo d'un véhicule tout-terrain : un Opel Frontera. Mais il précisait qu'il ne devait pas s'agir de ce modèle-ci.

Nerveusement Benoît compulsait les pages de la brochure contenant la description de « toutes les voitures du monde ». Il y recherchait les pages relatives à telle ou telle marque fabriquant des véhicules du même type.

Le gamin ne reconnaissait pas formellement l'automobile, mais s'absorbait trop longuement, selon Benoît, dans la contemplation de chaque modèle.

« Et je l'ai vue que sur le côté, moi, l'auto !... Je me souviens qu'y avait des vitres jusqu'à l'arrière. Et je me souviens qu'elle avait un gros moteur.

— Tu as vu le moteur ! Qu'est-ce qu'il y avait d'inscrit sur la culasse ? Qu'est-ce qu'il y avait de marqué dessus ?

— Mais non ! Un grand capot à l'avant qu'elle avait ! »

Benoît trouva dans la pile de revue des catalogues consacrés aux véhicules de loisirs. Le gamin se plongea dans leur étude. À l'en croire, donc, l'engin aperçut pouvait être de marque Ford, Jeep, Mitsubishi, Nissan, Opel, Rover, Ssangyong, ou Toyota. Il trouva même, évidemment des ressemblances entre le véhicule énigmatique et des modèles de ce genre, d'autres marques, américaines, à la diffusion plus restreinte, voire confidentielle, des modèles officiellement non importés.

Benoît laissa au garçon quelques revues choisies parmi les plus anciennes. Il s'arrêta chez lui. Toujours pas de message sur le répondeur. Charles exagérait ! Son oncle était un enquiquineur de grande pointure !

Et tout à coup Benoît se souvint de Dominique, le dernier amour de Charles. Il courut à travers le jardin jusqu'à la maison d'amis. Là il examina, sans beaucoup de délicatesse, les affaires de son oncle, fouilla ses poches. Dans un agenda il trouva les numéros de téléphone de Dominique. Pas son adresse. Il regagna le pavillon. Il alluma le Minitel. Grâce aux numéros il obtint des adresses. Il les imprima.

À l'appartement de Dominique à Tours, on ne répondit pas aux coups de sonnette. Benoît étudia sa carte et prit la route de Luynes. Il dut se renseigner pour parvenir à la demeure de Dominique Meugnot, entre Luynes et Pernay.

La grande bâtisse était à peine visible de la route, masquée par les arbres. Dans un pilier, un Interphone. Benoît enfonça la touche d'appel. On lui répondit. Il se présenta. Un long

silence ! Il répéta son prénom et son nom. Il précisa qu'il était le neveu de Charles Foltenay, que celui-ci avait disparu, qu'il s'inquiétait.

« ... Est-il avec vous, Dominique ?

— Non, Charles n'est pas là.

— Vraiment ? Il... Quelle voiture avez-vous ?

— Mais... Pourquoi ?

— On a vu une voiture hier, près du dolmen de Mestray. Et il était, d'après les éléments dont je dispose, près du dolmen au moment où cette voiture s'y trouvait. J'ai jugé préférable de prévenir la gendarmerie de la disparition de mon oncle.

— Entrez ! »

Il dut patienter avant que Dominique n'apparût, peu ou pas maquillée. Elle était néanmoins ravissante. Mais plus renfermée, plus taciturne, moins rayonnante que la dernière fois, que les autres fois où il l'avait rencontrée.

« Vous êtes seule ?

— Mais oui ! Hélas ! Et quoique cela ne vous regarde en rien.

— Pardonnez-moi. J'espérais que Charles serait avec vous.

— Vous m'avez dit qu'il avait disparu depuis hier. Mais il n'y a pas, a priori, à s'alarmer, je pense. Il s'absente très souvent plusieurs nuits par semaine pour son travail. Il n'est pas étonnant qu'il ne soit pas à son appartement.

Il n'a plus d'appartement. Il a perdu son emploi. Il habite chez moi. Ma femme a bien voulu que nous l'hébergions. Mais l'ambiance s'en est ressentie. Et il est malade. Par ce temps... Il a pu avoir un malaise n'importe où... J'aurais aimé le trouver ici... »

Benoît Lavigier n'avait pu étouffer un sanglot. Il se pencha en avant en baissant les yeux. Il sortit un mouchoir de sa poche et se les sécha. Il attendait que sa vue s'éclaircît avant de les relever. Dominique se taisait. Et là, sur la table basse devant lui, Benoît lut un nom, une adresse sur une enveloppe. Un prénom, un nom : Dominique Meugnot. Et ce nom et ce prénom étaient précédés de « Monsieur ». Benoît releva la tête. Dominique avait suivi son regard et n'avait pas encore détaché les yeux de l'enveloppe.

« Il ne faut pas en vouloir à votre oncle ? Ne le méprisez pas pour cela. C'est un brave homme, qui a beaucoup souffert. Il était trop seul. Ne m'en voulez pas. Ne me méprisez pas. J'étais sincère. S'il avait voulu...

— Vous êtes... Vous êtes un...

— Je suis un être humain, seul, et triste de l'être. Votre oncle Charles, je l'aimais... beaucoup.

— Ah ! Vous êtes...

— Il est malade, encore, dites-vous ? Il n'aime guère les médecins, dont les prescriptions ne lui réussissent guère d'ailleurs. Ceci explique cela. Peut-être a-t-il cherché à revoir cette guérisseuse qui lui avait produit un tel effet. Il m'en a parlé. Mais je sais, j'ai pu apprendre de ses confidences, de ses rares confidences à ce sujet, qu'il l'avait longuement recherchée pour la remercier. Sans la trouver, toutefois.

— Ce tailleur vous va bien. Paule, mon épouse, vous avez trouvé quelques allures de garçon manqué !

— Laissons cela !

— Oui. Pardon. Vous n'auriez pas quelques indications à me fournir, le cas échéant sur cette guérisseuse ? Aurait-il obtenu plus de renseignements la concernant qu'il ne voulait bien me le laisser entendre ?

— Je ne sais pas. Je sais peu de choses de ce bon vieux Charles. Il a pris des notes concernant ses recherches. J'ai pu en lire quelques lignes. Une petite feuille volante tombée de l'une de ses cartes routières. Mais je n'ai pas entrepris de la lire intégralement. Cela ne me concernait pas. Il prenait même des notes, parfois, concernant ses rêves ! Je n'ai jamais osé les lire non plus.

— Qu'ont-elles pu devenir ces notes ? Croyez-vous qu'on y trouve l'adresse de cette guérisseuse, de cette dame... Madame... ? J'ai oublié son nom ! Il me l'a dit pourtant... Et le gosse au capuchon qui avait été la chercher, c'était... c'était... ? Son nom c'était... ? Le gosse au capuchon noir... Le petit... Le petit... quelque chose ! Un nom court et comment dire... dur !

— Un gosse ? Un enfant ? Un petit en capuchon noir ? Un... duffle-coat noir ?

— Je pense, oui. Un truc qui y ressemble, plus ou moins.

— Je comprends. Je comprends, maintenant. Je comprends !

— Quoi ? Vous comprenez quoi ?

— Je ne peux pas vous dire. C'est ennuyeux. Et Charles ne souhaiterait sûrement pas que je vous révèle...

— Mais enfin ! Il a disparu ! Il est malade ! Il est peut-être en danger actuellement ! Peut-être est-ce déjà trop tard ! Toute indication pouvant éviter directement ou indirectement une issue fatale...

— Calmez-vous ! Je ne pense pas que si je vous donnais cette indication, si je vous précisais le rapprochement que j'ai pu faire...

— Dites !

— ... Je crois que Charles... Je m'étais demandé pourquoi il phantasmait tellement là-dessus... Il...

— Oui ?

— Il aimait que je me tienne à genoux. Avec un grand manteau à capuche... J'avais conservé un duffle-coat... Vous voyez... Et je lui avais demandé pourquoi il aimait ça. Il s'était énervé. Rien de méchant. Charles, il n'est pas violent. En général il est très gentil vous savez.

— Vous voulez dire... Il phantasmait... Et il essayait de... vivre ses phantasmes ; si on veut...

— Oui.

— Il s'imaginait... Ou il aurait aimé, selon vous, faire ça avec le gamin au capuchon, avec le petit... machin-chose ! Il m'avait dit qu'il avait un très beau visage, d'une beauté rare et bouleversante ! Il m'avait dit la même chose, à peu près, de vous, Dominique. Il avait parlé de votre beau visage. Claudette était plus jeune que lui également. Il aime bien les jeunes... Il ne faudrait pas qu'il... qu'il s'en soit pris à des gamines, ou à des gamins ! Le gamin des Chouret ! Le gamin des voisins, le gamin de la maison aux volets verts ? »

Benoît Lavigier renonça à un interrogatoire de l'enfant sur un tel sujet. Il redoutait ce qu'il aurait pu apprendre. Une telle découverte, il laissait le soin aux gendarmes de la faire, si elle devait être faite.

Il ne travailla pas l'après-midi non plus. Il entreprit l'inventaire des papiers de son oncle. Il en trouva jusque dans la boîte à gants de la Mercedes.

Paule revint, le soir. La maison était sombre et froide. Au fond du jardin l'une des fenêtres de la maison d'amis s'illuminait, jaune dans la nuit.

« J'ai cru un moment qu'il était revenu.

— Non, Paule.

— Que fais-tu avec ces paperasses ? C'est quoi tous ces gribouillis ?

— C'est Charles qui a écrit tout ça. Des résumés, des descriptions de certains de ses rêves, de ces songes. Des impressions, des intuitions. Des comptes-rendus sur ses recherches ; ses recherches du domicile de madame... Ladusesse. Des résumés de conversations. Ce qu'il a pu apprendre. Et certaines... expériences douteuses !

— Des expériences douteuses ?

— Il cherchait une guérisseuse... Une femme qui pratiquait peut-être la sorcellerie, donc...

— Quoi ?

— Ne la trouvant pas, il a eu l'idée de rencontrer des gens qui la pratiquait, pensant que ces gens-là...

— Qui la pratiquait... quoi ?

— La sorcellerie ! Il a donc rencontré des sorciers, pensant que ces gens-là pouvaient le renseigner sur une collègue, ou une concurrente.

— Je n'aime pas ça ce genre d'histoire ! Des sorcières ! À notre époque ? Et il en a trouvé ?

— Des magnétiseurs, si tu veux. Des guérisseurs, des rebouteux. On en trouve aussi en zone urbaine, pas seulement à la campagne vers Courdemanche ! Ils passent même des annonces dans la presse.

— Voyants, astrologues et compagnie ! Tu crois qu'il a pu aller en voir un de ces...

— Il en a vu. Mais il n'a maintenant plus de fric à gaspiller là-dedans !

— Il n'en a jamais eu beaucoup de fric !

— Ceux qu'il a vus sont du monde rural. Il les appelle l'homme de Malicorne, et l'homme de Marchenoir.

— Benoît, je te le répète, je n'aime pas cette histoire.

— Il n'en a rien appris concernant la mère Ladusesse. Sauf...

— Sauf ?

— Sauf que selon ces... spécialistes, la mère Ladusesse est une méchante sorcière qui l'aurait envoûté ! Elle lui a jeté un sort et lui réserve un mauvais sort ! Que le... « Petit Crieux », le gamin en noir, tu sais, celui qui l'avait trouvé évanoui chez le vieux et l'avait mis au lit, qui avait chauffé la pièce, que ce gamin-là est le « familier » de cette sorcière, un genre de démon qui l'aide dans ses œuvres.

— Mais... Il y croit à toutes ces fadaïses ?

— Il ne semble pas. Il pense que madame Ladusesse lui veut du bien. On dirait qu'il s'est persuadé... de lui avoir tapé dans l'œil ! Et elle le lui aurait laissé entendre sans trop en avoir l'air. Tiens, lis !

— ... Il y croit vraiment ! Tu penses que c'est ce qu'elle a dit ? Il a dû mal comprendre. Ou elle est un peu bizarre cette femme-là, et elle n'a pas froid aux yeux !

— Et il est scrupuleux, le Charles ! Lis encore ! Il croit que si le gamin ne veut rien en remerciement de la bonne volonté qu'il a manifestée, rien en remerciement de son aide, l'avoir

couché, couvert, chauffé, c'est la dame Ladusesse qu'il remerciera, qui le remerciera par de douces bontés, lui, Charles !

— Il déjante, à mon avis ! Enfin, tu l'imagines, malade à crever, et à son âge, et petit comme il est en plus, pouvoir subjuguier grâce à son look seulement... ! Tu parles d'un séducteur ! Séducteur malgré lui ! On croit rêver ! Il délirait. Il a rêvé tout ce petit monde, elle, et ce gamin en noir à la capuche, qui l'obnubile tellement ! Oui, si ça se trouve la guérisseuse il l'a imaginée, et le gamin en noir, le Petit Crioux, aussi ! C'est sûr, celui-là il n'existe que dans son imagination !

— Il existe vraiment, Paule. Je l'ai vu. Enfin... Je l'ai aperçu. Quand j'ai accompagné Charles là-bas, chez le vieux bonhomme, pour récupérer l'auto. Je l'ai vu le jeune Crioux, tout en noir, avec son capuchon. Sa silhouette, dans les bois. Il a traversé le chemin. Je ne l'ai pas dit à Charles. Il était tard. Et... Et j'avais été surpris. Parce que je n'y croyais pas trop... Les bois ! Le soir ! L'ambiance ! Le bonhomme pas fin ! Je n'avais pas envie d'y retourner, j'avais hâte de fiche le camp ! »

Paule avait pâli, et s'était assise sur l'une des vieilles chaises paillées de l'antichambre. Les yeux agrandis, elle fixait les cartes dépliées au sol, couvertes de repères. Enfin elle tourna la tête. Attachant son regard aux petites feuilles couvertes de l'écriture de Charles et recouvrant toute la surface de la table. Elle parla d'une voix basse et rauque.

« Je n'aime pas ça. Je n'aime pas ça. »

CHAPITRE XI

« Je suis allé voir Dominique, Dominique Meugnot, l'ex de Charles. Tu te souviens de... Dominique ? Tu te souviens d'elle ?

— Oui, je m'en souviens, évidemment ! Pourquoi cette question ?

— J'espérais qu'il était avec... Dominique. J'espérais qu'il l'avait rejointe. Mais non.

— Et... ? A-t-elle pu t'apprendre quoi que ce soit ?

— Non... Rien d'important.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Elle dispose de pas mal de temps libre, tu le sais. Tu te souviens de ce qu'elle avait dit de ses activités. Elle m'a proposé de m'aider si je décidais de rechercher Charles.

— Et à quel titre ? Elle n'est plus avec lui ! Je n'ai pas envie qu'elle... Je ne veux pas... Elle ne peut pas se trouver quelqu'un d'autre, non ! Si tu veux te lancer là-dedans, je t'aiderai, moi ! Le week-end, on peut. Si besoin est, il me reste même des reliquats de congés à prendre. On le recherchera ensemble, l'oncle Charles ! »

Les gendarmes avaient fait une enquête, sans rien apprendre du voisinage, pas plus que Benoît n'en avait appris lui-même, et sans que personne ne se plaignît de Charles. Benoît qui craignait que son oncle ne s'en fût pris, avec de coupables intentions, au jeune fils des Chouret, en fut soulagé. Comme il fut soulagé, les jours suivants, qu'aucun cadavre ne fut découvert dans les environs. L'espoir de retrouver Charles vivant demeurait permis.

« Une fugue de vieillesse ! Il ne devait pas se sentir bien dans sa peau. Il a peut-être voulu changer de vie. Pour un temps. », avait supposé le gendarme ayant reçu Benoît. « Il est majeur. On n'a rien à lui reprocher. Il faut attendre. », avait-il ajouté.

Le vieil homme de la ferme des bois, près de Courdemanche, se montra contrarié par leur visite, par leurs questions. Il n'avait pas vu monsieur Foltenay « depuis des semaines et des semaines, depuis des mois ». Depuis la dernière visite de « ce foutu têtù », qui, à cette époque, recherchait toujours la guérisseuse, l'homme était sans nouvelle de Charles Foltenay.

« Et madame Ladusesse, la guérisseuse, l'avez-vous revue, savez-vous maintenant où la joindre ?

— Non, et non ! Je n'en sais pas plus qu'avant.

— Et... Hum !... Et le jeune Crioux, l'avez-vous revu, lui ?

— Le Petit Crioux ? Non, Madame ! Je n'ai pas revue cette Petite Personne ! Que lui voulez-vous donc, vous aussi ?

— Nous vous l'avons dit. Mon oncle a disparu et...

— C'est bien malheureux ! Et la chose est pour vous fort attristante, je présume ! Mais je n'y suis pour rien, mon cher Monsieur !

« Votre oncle c'est un drôle de numéro, et vous, vous m'avez l'air d'en être un autre, de drôle de numéro ! Ça rime à quoi toutes ces questions, à la fin ?

« Serviteur, Madame ! Serviteur, Monsieur ! Bien le bonsoir ! »

Ils battirent en retraite sans plus insister, sans plus en apprendre.

« Il n'est pas plus grand que Charles, mais il est barbu, lui. Pas plus épais, mais il est aussi teigneux que ton oncle est mou ! »

Dès leur première visite, impromptue, à La Rocheloup, l'homme de Malicorne, après une courte hésitation et un haussement des épaules, accepta de les recevoir. Il se montra attentif à leur récit et à leurs doléances, les écoutant, la mine grave, un œil à demi fermé, un sourcil levé.

« Quand je l'ai vu, j'ai su que son cas il était pas catholique, et j'y ai dit, à votre oncle, à ce Charles Foltenay. Pas catholique, ça non ! J'ai bien fait de pas m'en mêler plus que ça ! Ça oui ! Je l'avais bien senti ! J'étais pas assez fort pour ça, moi. C'est que je me fais vieux. Oui, vieux !

— Alors, si je résume, vous ne lui avez pas indiqué où trouver la dame en question.

— J'ai même pas voulu essayer de savoir où qu'elle reste. C'était pas clair. Il avait pas tout dit. Je sentais le Mal ! Le Mal, là-dessous, trop fort ! Il était trop pris pour moi. Il a dû voir quelqu'un d'autre.

— L'homme de Marchenoir !

— Ah ! Vous savez ! Vous voyez bien que j'ai eu raison de pas m'en mêler !

— Comment ça ?

— C'est qu'elle est forte celle-là ! À votre place, moi, j'en ferais pas plus. Maintenant, à mon avis, ce Charles Foltenay, elle le tient complètement. Elle le tenait déjà bien ! Il a fini par lui tomber entre les mains ! Sûr ! Même celui de Marchenoir, il a pas pu ! Il a eu de la chance qu'elle lui en fasse pas plus voir ! Tout fort qu'il était ! C'était un bon ! Ça oui, il était fort. Il a compris l'avertissement. Il a arrêté tout ça. Et moi, le don, je l'ai repassé à quelqu'un qu'est plus jeune, plus fort. »

L'homme de La Rocheloup s'était montré évasif sur l'avertissement donné par « elle », madame Ladusesse, la prétendue sorcière, à l'homme de Marchenoir. Il n'avait pas voulu en dire plus.

Benoît et Paule en firent plus, malgré la recommandation de l'ancien « leveur de maux », et le lendemain, un dimanche, ils prirent la route de Maves.

La route traversa une zone basse et marécageuse. Puis ils empruntèrent un chemin raboteux et sinueux, souvent encaissé entre des talus, souvent bordé de haies, et montant lentement à travers la campagne. Ils arrivèrent à La Brigandière.

« Non ! Non ! Mon mari ne s'occupe plus de ces choses-là ! Il a arrêté. Il fait plus ça. Il ne le fait plus.

— On voudrait juste des renseignements. Est-ce qu'il a appris quelque chose sur cette madame Ladusesse, cette « mère » Ladusesse ?

— Chut ! Ne parlez pas d'elle ! Ne dites pas son nom !

— On a parlé à La Rocheloup à une personne que mon oncle appelait l'homme de Malicorne. On a cru comprendre que... hum !... que pour quelqu'un qui sait comment s'y prendre, qui avait comme un don pour ça, ce serait possible de la localiser, avec un pendule, une baguette de coudrier peut-être, quelque chose comme ça, avec une carte...

— Non, non, non ! Je vous en prie ! Laissez-nous ! Il veut plus s'en occuper. Après ce qu'est arrivé, il s'occupe plus de ces choses-là !

— Mais qu'est-il donc arrivé, enfin ? Est-ce que ça concerne directement mon oncle ? L'homme de La Rocheloup, c'est à dire celui de Malicorne, nous a parlé d'un avertissement que celui de Marchenoir, votre mari, aurait bien compris. Qu'est-ce que c'est que cette histoire d'avertissement ?

— Laissez mon mari en dehors de tout ça. Allez-vous en !

— Mon oncle a disparu. La gendarmerie de La Membrolle est prévenue. Je n'ai pas encore mentionné ses visites à La Rocheloup et ici... Nous voulons savoir !

— ...Je vais vous dire. Mais après, partez ! Voilà... Il est venu. Un petit homme tout menu, dans une grosse, une vieille auto grise. J'étais dehors. Je me souviens. J'avais un baquet de grain. J'ai appelé mon mari. Le petit monsieur, votre oncle, il l'a rejoint, à la maison. Mon mari, il a fait ce qu'il avait à faire.

« Après, le monsieur, votre oncle, il est parti. Moi, je suis sorti par là, par l'ancienne cuisine. Derrière, là-bas, on a un jardin. De l'autre côté il y a un pré, qui descend vers l'eau, plus bas. Il y avait des génisses dans le pré. Et qu'est-ce que je vois-t-y pas ? Un gamin, que j'ai pensé d'abord, qui caressait, qui tapotait le museau d'une des bêtes ! Ben, qu'est-ce qui fiche là, celui-là ? que je me dis ! Je me souviens même qu'il portait un drôle de manteau ! Les jeunes, maintenant, ils portent plutôt des trucs avec des couleurs, vous voyez le genre. Là, un machin tout long, avec un capuchon. Une sorte de grand burnous, comme sur les photos de la guerre d'Algérie de mon mari, comme que les Arabes ils en portaient. Mais noir, le burnous.

« Alors, il se tourne vers moi le jeune. Je me souviens. Il était bien pâlot. Mais je pourrais pas le reconnaître, je l'ai pas vu assez longtemps. J'ai voulu lui crier après. Mais j'ai pas pu. Et... J'avais la chair de poule !

« Alors il est parti à travers le pré. Et la bête, elle le suivait. Je suis retourné pour dire ça à mon mari, qu'il fasse quelque chose, non mais ! Et puis, en arrivant à la maison... Là... Mon mari... »

La femme dut se moucher avant de pouvoir continuer. Paule, d'une pâleur extrême avait saisi le bras de Benoît et ne le lâchait plus.

« Mon mari, il avait fait ce qu'il avait à faire. Mais... Après qu'il est parti le petit bonhomme, mon mari, en se penchant sur le feu pour l'attiser et réentasser les braises, il se rend compte que le petit paquet qu'il avait fait avec des choses dedans pour faire ce qu'il avait à faire, il avait pas tout brûlé ! Pas tout ce qu'il y avait dedans ! Ça avait roulé un peu trop loin. Alors il s'est penché. Avec le tisonnier il voulait ramener ça dans le feu. Il s'est penché en s'avançant sous la hotte de la cheminée. Il a buté du pied dans la margelle. La margelle du foyer. Et il est tombé. Dans la cheminée. Dans le feu. Sur le tas de braises...

« Faut pas se plaindre. Ça aurait pu être pire. C'est les mains surtout. Et les poignets. Le front, en haut ! Le nez, un peu. Pour les yeux, on a eu peur. Mais non. Juste un peu les

paupières. Il a souffert. La bête, elle, elle est devenue la plus belle du troupeau ! Faut pas se plaindre. Elle aurait pu s'en prendre à tout ce qu'on a. Les bêtes. La ferme. Tout, en plus !

« Mon mari il est rétabli, on peut dire, maintenant. Y a des traces quand même. Mais ça va. Il travaille plus qu'avant même. Le travail, ça va. Il perd plus de temps pour rien avec... avec les choses qu'il faisait avant. Il a compris. On a compris. Elle a eu le dessus... avec sa petite créature. On essaie de plus y penser. De pas y penser. Et on s'efforce surtout de pas penser et de pas dire du mal d'elle ! Elle aurait pu être plus méchante. Faut pas l'embêter, pas se mêler de ses affaires, c'est tout. Elle est drôlement forte ! »

Benoît ouvrait la bouche sur une autre question. Paule lui secoua le bras. Il se tut. La femme se taisait aussi, hébétée, fixant le sol d'un air tragique.

« Bon ! On pourrait aller voir les... les Burtin, je ne sais plus où ils habitent ceux-là... Je ne sais pas ce qu'on pourra obtenir d'eux, mais Charles ne nous a pas laissé tant d'indications. Tu parles d'un parcours du combattant ! Après, si nécessaire, on pourrait se renseigner dans les mairies ; à Courdemanche d'abord, puis en s'en éloignant... Tiens, c'est étonnant, il ne semble pas que Charles a eu l'idée de procéder de cette façon. En tout cas je n'en ai pas trouvé trace dans ses notes.

— Elle n'est effectivement pas dans le Bottin, cette Ladusesse, Benoît. Ce n'est peut-être pas son vrai nom.

— Si c'est elle qui est venue... Une guérisseuse avec un véhicule tout-terrain ça ne doit pas être si fréquent ! On doit la remarquer, une telle personnalité !

— Mais le 4x4 de la Grotte aux Fées, ce n'est peut-être pas elle... Tu crois vraiment que ça pourrait être elle ? Sinon... qui ? Tu crois qu'il se trouve avec elle, avec cette dame Ladusesse ?... Toute cette histoire malsaine... tu y crois ?

— ...C'est la seule piste que nous ayons.

— Allons chez les Burtin. Si nous n'apprenons rien, tu donnes tous tes éléments aux gendarmes, s'ils en veulent. Il n'a rien fait de mal et ils n'ont pas de raisons valables pour se mettre réellement sur cette affaire. Et on laisse tomber ! Hein ?

« Il a peut-être voulu refaire sa vie avec l'aide de cette femme, pourquoi pas, après tout. Je ne voudrais pas que tout ça gâche la nôtre, de vie, Benoît. Je regrette, Benoît ! Je te demande pardon ! Je regrette de n'avoir pas été plus compréhensive avec lui.

— D'accord. Comme tu dis, Paule. Les Burtin ! Et si on ne tire rien d'eux, on arrête... Ou encore, on peut confier l'affaire à un détective.

— Ça va coûter combien ?... Et si Charles ne voulait pas qu'on le retrouve !

— Bon sang ! Il aurait pu laisser un mot !

— Il voulait peut-être me punir de mon accueil ?

— Paule, ne dis pas des choses pareilles. »

Les Burtin ne se montraient pas très causants. Afin de ne pas les effaroucher plus encore benoît ne leur rapporta pas les craintes de l'homme de Malicorne ni les malheurs de l'homme de Marchenoir.

Depuis les visites rapportées dans ses notes Charles n'avait plus contacté le couple. Hochant la tête Mimi et Jérôme Burtin compatissaient au désarroi de Paule et de Benoît.

« Le pauvre monsieur, il a eu bien des soucis. Et il vous donne bien des tracas. Faudrait que quelqu'un qu'est bien capable il vous le retrouve.

— On arrive même pas à le trouver nous-mêmes.

— Justement.

— Malgré ses cartes annotées, et tous les papiers qu'il nous a laissés !

— Qu'est-ce qu'il dit de nous dans ses papiers ?

— Pas grand chose à vrai dire. Votre nom, votre adresse. Que c'est grâce à vous qu'il a pu rencontrer l'homme de Malicorne et celui de Marchenoir.

— Et vous avez demandé à ces gens-là de vous le retrouver ?

— Ils n'exercent plus. Ils sont trop vieux. Plus assez forts, qu'ils disent...

— Ben dites donc ! Trop vieux ! Ils vous ont pas dit qui, qui pourrait à leur place ?

— Celui de Malicorne nous a dit qu'il avait passé ses dons à quelqu'un d'autre. Il ne nous a pas dit à qui.

— Il se fait bien vieux le pauvre homme. Oui, c'est bien triste.

— Vous n'en connaissez pas d'autre, des gens comme ceux-là, des gens... bien capables, qui sauraient nous aider ? »

Les Burtin s'entregardèrent longuement.

« Peut-être aviez-vous vu quelqu'un d'autre, quand vous aviez eu besoin de quelqu'un. Ça nous aiderait... On connaît personne.

— Bon ! Oui, mais... On peut leur dire Mimi, pour le curé bizarre ?

— Oui. Y a qu'à leur dire. Mais il doit être encore plus vieux que les autres maintenant... s'il est toujours vivant. Et puis, il est quand même un peu...

— Un peu !... Un peu beaucoup ! Et les curés, en plus, c'est comme les toubibs pour moi ! l'Église, l'hôpital, la Sécu., la mairie, les gendarmes, tout ça, c'est pareil ! Tout ça, ça m'agace !

« On avait fait venir pour... pour ce qu'on avait besoin un curé, qu'avec ça n'avait pas marché. Après on avait vu cet homme de Malicorne. Qu'avec lui, si ! Mais le curé il nous avait indiqué un autre curé, qu'était un peu bizarre, c'est sûr. On avait été le voir. C'est qu'il l'était plus vraiment curé, aussi, à vrai dire. Vous voyez l'emmanche ! En plus, avant qu'il s'y mette pour de bon à notre affaire, il fallait qu'on récite plein de prières tous les jours, qu'on aille à l'église, et à des calvaires, des chapelles, à droite, à gauche, pour faire pas mal de bondieuseries.

— Moi, j'ai rien contre la religion, mais il me faisait peur !

— Moi, il me foutait mal à l'aise ! Et comme Mimi elle en avait peur, que le premier curé ça n'avait pas marché, et que cet autre c'était même plus un vrai curé, on n'a pas été le revoir.

— Et... Qui est-ce ?

— Si ça vous dit d'essayer, et s'il est pas de l'autre côté déjà ! On a bien dû garder ça quelque part, son adresse. Mimi, elle va vous la trouver. Elle garde tout. »

Entre Tuffé et Bonnétable, après Prévelles, avant La Bigottière !

Mais depuis longtemps déjà, le curé, qui n'en était pas vraiment un, n'habitait plus à l'adresse indiquée.

« Vous avez donc dû le rencontrer plusieurs fois. Vous le connaissez. On nous a dit qu'il était un peu... original !

— On nous a dit : « bizarre » !

— Je me promenais parfois dans le coin. Sa maison m'avait plu, et je lui avais proposé de l'acheter. Lui, il l'avait hérité. Coriace et désagréable ! Il en voulait un prix disproportionné. Elle me plaisait, mais c'est quand même pas la huitième merveille du monde ! Pénibles, les négociations ! Il a cédé, un peu. J'ai fait un effort. Et depuis, je vis ici. C'est mieux qu'à l'époque. Il n'entretenait rien.

« Original et bizarre, certainement ! Un prêtre défroqué ou interdit ! À moitié magnétiseur, guérisseur ou sorcier à ce que certains prétendent. Après j'ai su que les gens du voisinage se plaignaient des allées et venues ici. Un malade mental ! Une mentalité subjuguée de religiosité rance, de superstition ! Cultivé, sûrement ! Mais taré ! Un petit grain ! Voire plutôt deux ou trois, et des gros ! Bondiopathie spongiforme !

— Quelle est son adresse actuellement ?

— On vous avait auparavant sagement avisé de son cas, et vous tenez quand même à le voir, malgré tout le mal que je vous en ai dit ?

— Oui. Nous aurions, éventuellement, besoin de son aide.

— Ne m'en dites pas plus ! Bah, il n'est pas si terrible que ça ! J'exagérerais un peu. Il ne faut pas se laisser impressionner par toutes ses simagrées, c'est tout. Mais je n'ai plus ses coordonnées. Et il est peut-être mort à l'heure qu'il est ! Il a changé une deuxième fois de domicile après être parti d'ici. Plus d'un an, facile, après son départ j'ai reçu une lettre pour lui. Je ne savais pas quoi en faire et l'expéditeur n'était pas mentionné sur l'enveloppe. Il y a une vieille bonne femme un peu renfermée, et qui sent le renfermé, qui vit plus loin. On ne se parle pas beaucoup. Mais comme elle n'a jamais déblaté sur le compte de l'ancien propriétaire de ces lieux, j'ai été la voir. Elle m'a dit qu'elle savait où le joindre. Je lui ai laissé la lettre. Allez donc la trouver, cette aimable et odorante bonne femme ! »

Le prêtre défroqué ou interdit vivait toujours. Il habitait à Parigné-le-Pôlin.

« C'est un homme de grande valeur. Un homme d'une grande force et d'un grand courage, qui ne craint pas d'affronter le Malin ! Il pourra vous aider, je n'en doute pas.

« Ah ! Si tous les serviteurs de l'Église pouvaient être comme lui des serviteurs de Dieu ! Où va-t-elle l'Église ? Je vous le demande ! Même ce pauvre pape, il n'y peut pas grand chose. Qu'il dise n'importe quoi, et il est critiqué par tout le monde ! Par des soi-disant prêtres, au sein même de notre sainte-mère l'Église, et par trop de baptisés ! Non, il n'est pas beau le monde où l'on vit aujourd'hui ! Le Malin, il y est comme chez lui. Et il y a des endroits où c'est encore pire, des endroits qu'il aime tout particulièrement, le Malin. Il est des endroits au monde où le Mal se concentre en nœuds inextricables, des lieux maléfiques, des portes infernales sur notre monde !

« En ces lieux les hommes de Dieu sont particulièrement exposés aux entreprises du Malin. Seuls des élus, des saints peuvent y maintenir haut, et fermement, la croix de Notre-Seigneur ! Le père Grinchard est de ceux-là ! Évidemment il est incompris ! Ici, il le fut tout particulièrement. Hélas, nul n'est prophète en son pays ! Songez que cet homme vertueux, ce saint, ne craignant pas le martyr, vit maintenant, et résiste, en l'un de ces lieux immondes où réside avec prédilection le Prince de ce monde ! Il vit maintenant, ce champion de la foi, ce brave soldat de Jésus, ce fidèle défenseur du Maître, à Parigné-le-Pôlin !

« Souvenez-vous ! Souvenez-vous ! C'est là que le puissant, le jeune et vigoureux roi de France, de la populeuse et riche et très chrétienne France, fut vaincu par les manœuvres du Démon, n'en doutez pas, alors qu'il se mettait en marche, à la tête de ses valeureux guerriers, contre les Bretons barbares et païens ! C'est à Parigné que le bon Charles VI fut terrassé, lui ce puissant roi, ce beau et brave jeune homme, par la maladie suscitée par Satan ! »

Une fois l'adresse recopiée Paule et Benoît, en la remerciant copieusement afin de couper court à son verbiage nauséeux, s'enfuirent de devant la vieille comme Caïn de devant Jéhovah.

Après avoir contourné Le Mans ils traversèrent Arnage et quelques kilomètres plus loin, à Guécélard, tournant sur la gauche, ils prirent la direction d'Oizé et d'Yvré-le-Pôlin. Bientôt ils dépassaient La Croix et parvenaient chez le prêtre en rupture de ban.

Une vieille femme revêche les accueillit fraîchement, leur demanda s'ils étaient baptisés. Ils l'étaient ! « Monsieur le curé » n'apportait son soutien qu'aux chrétiens, qu'aux baptisés, qu'aux catholiques !

Dans un corridor sombre une personne âgée vêtue de gris, aperçue de dos, patientait. La vieille femme leur indiqua que le curé avait déjà suffisamment de patients ce jour-là, qu'ils devaient repasser un autre jour. Il fut convenu d'une date pour une prochaine consultation. Il leur fut précisé qu'il convenait de prévoir une juste rétribution pour les services rendus par monsieur le curé, que les paiements par chèque étaient acceptés. Il fallait bien vivre. Monsieur le curé avait été contraint de « prendre une patente » pour exercer le plus légalement possible son activité ; ceci sans être jamais sûr, pourtant, d'échapper aux tracasseries administratives ou judiciaires que le Diable pouvait déclencher à chaque instant contre lui !

Deux semaines plus tard quittant Tours en direction du Mans, Paule et Benoît Lavigier franchirent Neuillé-Pont-Pierre, Château-du-Loir, Écommoy et Yvré-le-Pôlin.

Moins de dix minutes après avoir dépassé un petit panneau portant l'indication « Fessard » ils arrivaient enfin au repaire le l'énigmatique monsieur le curé Grinchard.

CHAPITRE XII

Dans le sombre corridor glacial ils attendirent vingt longues minutes. La vieille femme se manifesta à nouveau et par un couloir étroit les conduisit dans une petite pièce nue dont une cloison s'ornait sobrement d'un crucifix blanchâtre et sanguinolent. Une poignée tourna en couinant, dans une porte qui, face à eux, s'ouvrit en grinçant. L'autre porte claqua dans leurs dos.

La porte demeurait ouverte sur la pénombre. Ils hésitaient.

« Alors ! »

Benoît s'avança. Paule après avoir jeté un regard derrière elle le suivit aussitôt ; de l'extrémité d'une semelle, dans son empressement soudain, elle lui marcha sur un talon.

Ils pénétrèrent dans un bureau aux murs couverts de livres. Dans la lueur jaunâtre d'une lampe au piétement de laiton tordu et cabossé ils distinguaient des rayonnages rustiques ployant sous la charge. Le curé en soutane sortit de l'ombre où il attendait debout, et prit place au bureau.

Le curé d'Ars ! Le curé avec ses cheveux longs et blancs évoquait aux yeux de Paule ayant effectué une partie de ses études dans des établissements catholiques, Jean-Marie Vianez, le saint curé d'Ars, tel qu'il apparaissait sur une image pieuse obtenue par elle en récompense d'une bonne note.

Trois chaises, paraissant toutes plus inconfortables les unes que les autres, aux assises de bois ou de paille, faisaient face à la large table chichement éclairée. Paule choisit le siège le plus près de celui de son époux.

« Nous recherchons une personne : mon oncle. Nous l'hébergions. Il a disparu. Voilà ! Il...

— Rrrmmm ! Rrrmmm ! Hum !

— Oui ?... Oh, pardon ! »

Benoît sortit son chéquier. Il fut surpris par la somme réclamée. Il resta un instant les lèvres entrouvertes. Il s'inclina vers Paule qui opina. Il tira sa chaise près du bureau et dans la lueur terne s'appliqua à compléter le chèque. Il le détacha, le retourna et le poussa vers le curé.

« Merci. Prions ! »

Le curé se leva. Les Lavigier l'imitèrent sans précipitation. Après un monologue incompréhensible, en ce qui devait être du latin, le curé s'interrompit et fit un signe de croix. Il continua un long moment à se recueillir et se rassit enfin.

« Parlez en confiance. Sans dissimulation. N'omettez rien, ne cachez rien ! Parlez avec sincérité. Si je le juge utile je vous interrogerai ensuite, chacun seul à seul. S'il s'avérait difficile pour vous de parler l'un en présence de l'autre, je puis, dès à présent, vous entendre l'un après l'autre... Commencez, mon fils, je vous écoute. »

Benoît échangea un regard douloureux avec son épouse puis se lança. Il raconta les mésaventures de son oncle, la panne de l'année précédente, ses rencontres, ses recherches poursuivies avec opiniâtreté. Il raconta tout ce qu'il savait. Les Burtin, l'homme de La Rocheloup, l'homme de Marchenoir ! Dominique, aussi ! Il précisa même, dans son élan, ce qu'il aurait peut-être dû taire car jugeant lui-même ce détail inutile.

Après avoir parcouru, ou lu les notes prises par Charles et que Benoît lui avait remises, le prêtre, qui les fixaient intensément au début, avait baissé les yeux. Ils les gardaient grands ouverts, contemplant, sans sembler le voir, le dessus du bureau. Il laissa tomber ses avant-bras. Il avait l'air accablé. Benoît et Paule, dans le silence suivant leurs confidences, se dévisageaient, et le dévisageaient craignant un malaise du vieux curé.

Celui-ci finit par se rapprocher de la table, s'y accouda en fermant les yeux, se portant les mains au visage, les paumes sur les joues, le bout des doigts sur les tempes.

Il sortit finalement de sa léthargie. Il reprit le chèque dans un tiroir et le tendit vers Benoît Lavigier d'une main tremblante.

« Reprenez-le !

— Non, non. Gardez-le. Même si vous ne pouvez pas localiser mon oncle. Dites-nous simplement ce que vous pensez de tout cela, quelles réflexions tout cela vous inspire. »

Le vieux prêtre laissa retomber sa main sur le bureau et repoussa malhabilement le chèque.

« Reprenez-le. Je n'en veux plus. Reprenez-le ! »

Avec hésitation Benoît se leva et s'exécuta. Puis il s'assit de nouveau, gardant le chèque en main.

Le vieil homme, abattu, demeurait immobile, sans manifester l'intention de les congédier.

« Ainsi ne me laisseront-ils jamais en paix ! À cause d'eux : suspendu ! A sacris ! A divinis ! Interdit !

« Ah ! Vous ne savez pas, mes pauvres enfants, à qui votre oncle a eu affaire ! Vous ne savez pas à qui vous avez affaire ! Vous ne pouvez pas savoir à qui j'ai eu affaire !

« Je les connais ! Oui, je les connais ces démons !... Non, pas ces démons ! Car ils sont bien pires que cela, bien pires que de pitoyables démons ! Ils sont d'une autre nature ! Ils ne sont pas de nature divine ! Ils ne sont pas créatures de Dieu ! Le Diable lui-même, Lucifer, et toutes ses légions infernales sont créatures de Dieu, lui sont nécessairement soumis, doivent plier devant Lui ! Ils y sont bien obligés, car c'est dans leur nature. Comme les hommes, ils sont aussi créatures de Dieu, et à Lui, ils sont soumis !

« Mais eux ! Eux ! Eux que j'ai dû affronter, non ! Ce ne sont pas des créatures de Dieu !

« Qui sont-ils ? Que sont-ils ? Je ne le sais ! Je ne peux que le deviner, qu'entrevoir de quoi, de qui ils sont la survivance !

« Ah ! Mes pauvres enfants, plaignez votre pauvre Charles, ce pauvre oncle, à n'en pas douter perdu pour les hommes, perdu pour Dieu !

« Sinistres confidences que l'on me fit un jour funeste !

« Un jour j'apprenais la triste réputation de ces étranges créatures. Que dis-je ! Non pas de ces « créatures » ! De ces êtres ! De ces êtres étranges !

« Ils se livraient, m'avait-on dit, à de curieuses pratiques. Ils tenaient parfois, m'avait-on dit, des propos blasphématoires. Ils ne redoutaient, m'avait-on dit, ni Dieu ni Diable ! Ils prétendaient, m'avait-on rapporté, ne respecter qu'une loi, non pas la loi divine, mais la loi plus ancienne et plus vraie de la nature ! Ils prétendaient que l'homme n'était pas une créature de Dieu, mais, au contraire, Dieu une créature des hommes ! Et tout cela, toutes les horreurs que l'on m'avait rapportées sur eux j'ai pu les vérifier ! Seigneur !

« Je desservais leur paroisse où il n'y avait plus de prêtre, à l'époque déjà ! Évidemment ! Jamais il ne venait à l'église le docteur Le Duse ! Et elle non plus ! De véritables démons ! Non pas des démons ! Des êtres d'une nature inconnue, d'une nature secrète !

« Avez-vous déjà lu saint Augustin, mes enfants ? Vous mon fils ? Vous ma fille ?... Non ! Vous n'avez pas lu ce Père de L'Église. Il vécut voilà très longtemps, aux premiers temps de l'Église, dans la deuxième moitié du quatrième siècle, la première moitié du cinquième ! À cette époque il écrivit. Il écrivit « La Cité de Dieu » ! Et dans les pages qu'il écrivit il nous parle du monde ancien, des croyances des Anciens, des être surnaturels qu'ils adoraient. Dans ces pages il évoque le « dusius » des Gaulois ! Il nous parle de « certains démons appelés dusiens par les Gaulois »². De démons « qui ne cessent d'essayer d'effectuer sur des femmes des actes impudiques »³. Les dusiens, les dusions, les duses, saint Augustin les assimile à des démons lubriques, à des divinités secondaires de la mythologie du panthéon romain, sylvaïns et faunes.

« Deux siècles plus tard, un peu plus même, l'évêque de Séville, Isidore, les rapproche des velus et des pans. Un peu moins de deux siècles après Isidore, Papias, dans le Liber Glossarum, assimile les duses aux faunes, encore. Un demi-siècle après Papias, pour Hincmar de Reims, les duses sont des démons incubes, des démons lubriques, comme pour saint Augustin !

« Mais l'auteur ancien qui le plus nous apprend sur le dusius antique, c'est bien Thomas de Cantimpré, qui vécut, lui, au treizième siècle ! Thomas était un religieux, un dominicain, très soucieux du paganisme survivant toujours de son temps, plus encore que du nôtre, tout particulièrement dans les campagnes, campagnes alors plus peuplées que les villes. Thomas, le dominicain, très vigilant observateur des traditions populaires, dénonce la croyance dans les duses, ou dusions, ou dusiens ! Il nous apprend que ce sont les « démons auxquels les païens de l'Antiquité consacraient les bosquets sacrés »⁴, que dans ces bois sacrés les païens n'osaient y pénétrer que pour faire des sacrifices à ces divinités. Ces choses, des auteurs latins de l'Antiquité nous les rapportaient également, chez les Germains, chez les Celtes !

« Nous avons là affaire à un mal très ancien ! Plus ancien que le christianisme, plus ancien que le Diable !... »

2 Saint Augustin. « La Cité de Dieu » (XV, 23). Traduction G. Combès.

3 Ibid.

4 Thomas de Cantimpré. « Bonum Universale de Apibus ». In « Les Nains et les Elfes au Moyen Âge », Claude Lecouteux, éditions Imago.

Le regard dans le vide, perdu dans quelque gouffre ténébreux, le vieux curé aux cheveux blanchis s'enferma dans un mutisme profond.

« Si j'ai bien compris... Voulez-vous dire que madame Ladusesse, en fait, serait une madame... Le Duse, ou peut-être... La Dusesse ?

— Le Duse pour l'état civil. Mais pas seulement ! Le Duse en fait ! Lui ! Et elle, son parèdre ! Dusius ! Dusia ! Lui et elle ! Le duse et la dusesse ! Oui, le « Duse » et la « Dusesse » ! Les anciennes, très anciennes divinités du bois sacré !

« Savez-vous mes enfants, qu'en Bretagne, que dans l'est, dans les pays montagneux et arriérés entre France et Suisse, l'on nommait, l'on nomme encore duse, douz, ou tuz, ou teuz, certains lutins du folklore ! Savez-vous, que l'on retrouve là la vieille racine dont est issu le terme « dieu » ! Tout cela vient de la même souche indo-européenne ! Dieu ! Duse ! Teuz ! Zeus ! La statue de Zeus à Olympie ! Deus ! Deus vobiscum ! Deo ! Theo ! Théologie ! Théophanie !... Et Savez-vous que la dame « Ladusesse » de votre oncle est d'origine bretonne ! Savez-vous... ?

« J'ai fait de laborieuses, de sérieuses recherches sur eux. Savez-vous qu'un de ses ancêtres, voilà plusieurs siècles, est venu de ce qui est aujourd'hui l'Allemagne ? Que cet ancêtre, cette femme, car c'était une femme, est venue de la vieille et obscure Germanie pour s'établir en Bretagne armoricaine ? En Bretagne, en cette région toujours très catholique de nos jours, mais où l'on a cultivé, où l'on cultive encore d'anciennes racines préchrétiennes, une culture pagano-celtique, pré-indo-européenne voire, se souvenant des âges lithiques ! Des racines que l'on exhume, que l'on exalte ! Dont on ose se glorifier ! Et cet ancêtre, cette femme se fit appeler Agathe Soussa ! Agathe Soussa ! Savez-vous, pauvres enfants ce que cela signifie : Hag-a-tsou-sa ? Hag-a-zussa ? Hagazussa ?

« Derrière l'élément « zussa », on retrouve, sans trop se donner de peine, le Zeus dont je parlais tout à l'heure, on retrouve « dieu » !

« Que signifie donc Hagazussa en vieille langue allemande ?

« En ancien haut allemand, « Hag » c'est l'équivalent du « lucus » des auteurs latins ; pour les latins le lieu aux limites du domaine où règnent les divinités qu'ils nommaient les sylvains ! Les dieux de la sylve ! Hag, ce n'est pas seulement l'enclos, les limites inviolables de la propriété, c'est aussi un certain lieu au cœur des bois, un espace bien particulier, une zone sacrée ! En fait, « Hagazussa », avant de signifier la « sorcière », cela signifiait, car cela est un féminin, la « dusesse du bois sacré » !

« De tout cela, de tout ce que j'avais appris, de tout ce que j'avais découvert, je me suis ouvert à mon évêque. De sa voix mielleuse, que j'entends encore se déverser dans mes oreilles, comme un poison sucré peut couler dans un gosier, il me recommanda de ne pas importuner de braves gens qui n'avaient que le tort d'être des esprits forts, de faire montre d'un athéisme affiché peut-être, mais point provoquant selon lui ! À maintes reprises j'en vins à l'entretenir tout spécialement de ces Le Duse ! Son ton mielleux s'est fait cassant ! Il ne voulut rien entendre ! Il ne voulut rien entreprendre ! Rien me laisser entreprendre !

« En dépit de la lâche position de ma hiérarchie, j'avais décidé d'agir ! Mais avant même de pouvoir prendre des mesures radicales d'exorcisme, ce avec toute la puissance que me conférait le sacerdoce que l'Église me confiait officiellement alors, j'étais suspendu ! Suspendu ! Interdit ! Cessez de vous acharner sur ces pauvres gens, m'avait-il dit, l'évêque ! Pauvres gens, vraiment, le docteur Le Duse et ses gens ? Et la suspense !

« Mentalité de fonctionnaire ! De cadre administratif ! Surtout ne rien faire ! Botter en touche et attendre ! Temporiser, oui ! Agir, non ! Ce prince de l'Église, aux bottes du Prince de ce monde ! Pauvre monde ! Pauvre monde ! L'Église en ses membres les plus éminents est gagnée d'une gangrène fatale ! Pauvre monde mes enfants ! Pauvre de nous ! »

Paule et Benoît croisèrent longtemps leurs regards. Benoît risqua de nouvelles questions.

« Mais, ce Petit Criex, le connaissez-vous également ? Quelle est sa place dans tout cela ?

— Les notes prises par votre oncle et que vous m'avez procurées aujourd'hui m'en ont appris un peu plus sur ce « Criex », et ont ajouté à mon inquiétude, m'ont conforté dans mon sentiment. Mes intuitions, mon raisonnement, m'avaient révélé l'horrible vérité ! Ces témoignages de votre oncle, le récit, là, noir sur blanc, de ses rêves, de ses expériences, votre témoignage, tout me confirme la validité de mon analyse, la justesse de mes convictions !

« Ce Petit Criex n'est pas le fils des Le Duse. Non ! Ils ont eu un fils. Il est parti. Il est parti courir le monde. Pour trouver femme lui convenant, paraît-il. Pas de jeune « dusia » pour le jeune « dusius » en ces contrées, semble-t-il ! Pas de femelle de sa race ! Pas de moyen de perpétuer l'espèce ! Ah, puisse-t-il ne jamais en trouver une !

— Mais alors, le Petit Criex, qui peut-il être ?

— Un être, oui ! Un petit être d'une autre nature, sûrement. D'une nature tout aussi ancienne et secrète et inconnue. Inconnue, si ce n'est des vieux grimoires, des vieux textes, de la vieille science sans âge héritée des Anciens. C'est Le Duse qui l'a nommé le Petit Criex ! Et moi je ne le connaissais pas sous ce nom...

— Euh ! Je me trompe peut-être... Je crois que c'est le vieil homme de la ferme isolée, qui l'a appelé comme ça, vous vous souvenez, celui qui a reçu chez lui mon oncle quand il...

— Mais n'avez vous donc rien compris ? Le vieil homme des bois c'est Le Duse, bien sûr ! Je l'ai reconnu à sa description ! À la description qu'en fait votre oncle, à la description que vous m'en avez fait ! Le Duse ! Le Duse, j'y ai pensé quand vous m'avez décrit votre oncle, Charles Foltenay, dès le début de l'entretien, immédiatement après que vous m'avez demandé de le retrouver. Ils se ressemblent plus ou moins si j'en crois ce que vous m'avez dit de votre oncle, et les impressions, les intuitions, les sensations que j'éprouve ! Oui, ils se ressemblent ! Par le physique ! Non point par le caractère. Par la chair, non point par l'esprit !

— Et ce Petit Criex ?

— Je me souviens. Je le revois ! Ce capuchon ! Ce manteau à capuchon !... On retrouve, datant d'époques protohistoriques, de l'Antiquité, voire d'époques plus tardives, des figurines qui reproduisent comme un enfant, totalement couvert, ou presque, d'un grand habit, de la tête aux pieds. C'est là chose symbolique ! Et révélatrice ! Habituellement caractéristique des êtres appartenant à l'Autre Monde ! Au monde inférieur ! Un être d'une autre nature, vous dis-je ! D'une nature plus ancienne ! Mystérieuse, secrète !...

— ...C'est qui au juste, alors ?... Si Le Duse a parlé à mon oncle, le Petit Criex s'est montré moins bavard. Croyez-vous qu'il aurait pu dire son nom, se présenter à mon oncle, en quelque sorte, à Maupertuis, au dolmen, lorsqu'il était... sur un cheval ? Ou à la rigueur dans son rêve, le rêve de mon oncle ?

— Le dolmen ! Le dolmen de Maupertuis ! Le dolmen de Mestray ! Oui ! Les vieilles tombes de grandes pierres ! La mort !... Le rêve de votre oncle... ou le rêve du Criex ! Où cela se trouve-t-il déjà dans ces pages ?... Votre oncle n'a manifestement pas compris ce que l'autre lui disait ! Transcription phonétique et approximative ! « Ces dettes », ou : « Ces dattes

ou dates », ou : « C'est diète ». « Milly », ou : « Millet », ou : « Midi ». « Benêt », ou : « Bonnet », ou : Pain et », ou : « Benne et »... « Capucino » ?... Il tente une hypothèse : « C'est diète [à] midi. Du pain et [du] Capucino ». « C'est diète à midi. Du pain et du café », interprète-t-il plus bas... Ça n'a pas de sens dans ce contexte ! Ça n'a aucun sens ! »

Le vieux curé qui s'était penché sur la feuille avait reposé ses lunettes, les avait remises et avait éloigné la page de ses yeux. Il ouvrit lentement un tiroir du bureau, en sortit une feuille vierge et un stylo.

« Tenez, mon fils ! Prenez cette page et lisez-moi la ligne, la phrase énigmatique, les différentes versions. »

Benoît dictait. Le curé écrivait. Ce dernier, à la troisième tentative, releva son stylo. Sa main tremblait à nouveau. Plus fort. Il releva la tête. Une inquiétante lueur animait ses yeux sombres au-dessus du faisceau jaunâtre de la lampe. Sa voix, chevrotante, grinçante, résonna dans la semi-obscurité de la pièce.

« Nous apprenions le latin autrefois, dans les séminaires. Le latin classique, le latin d'Église. Voilà les paroles prononcées par... le « genius cucullatus », le « génie à capuchon » ! Oui, cela ne fait aucun doute : « Sedet mihi bene capucium » ! Et cela a un sens dans ce contexte ! Cela a un sens ! Cela se justifie !

— Mais qu'est-ce que cela signifie donc ?...

— Oui, qu'est-ce que cela veut dire ?

— Du latin. Moyenâgeux. Et cela signifie : « Le capuchon me sied-il ? », « Est-ce que le capuchon me va bien ? ». Comprenez-vous ? Comprenez-vous ce que cela signifie ?... Comprenez-vous ?

— Euh ! Oui ! Une sorte de... souci d'élégance !

— La capuche, le manteau ! Le bonnet des nains et des lutins des légendes ! Nains, lutins, duses, elfes ! Tous des dieux anciens que le christianisme s'est efforcé de faire oublier, que la vraie foi a ravalés au rang des démons !

« Toutes ces manifestations non conformes à la pensée unique et vraie : toutes diabolisées ! Toutes, entrées de force dans le moule de la pensée chrétienne justement dominante sur le monde ! Éradiquées la foi ancienne, les vieilles croyances filles folles nées du culte des ancêtres, vieux fondement du paganisme occidental ! Éradiquées ! Éradiquées les vieilles racines !

« Non, pas tout à fait ! Quelques surgeons émergent encore ici ou là ! À la hache ! À la hache, les vieilles racines ! Les extirper pour que triomphe le vrai Dieu ! Pour ne pas encourir son courroux ! À bas les vieilles idoles des âges révolus !

« Ah ! Craignons l'ire céleste, nous qui ne faisons rien pour la victoire du Tout-Puissant, qui n'œuvrons pas, ou si mal, pour que s'établisse dès ici-bas le règne de Dieu ! Pauvre de nous ! Quand nous laissons de telles abominables survivances des anciennes divinités qui autrefois pullulaient sur la terre se maintenir encore et toujours, injures au Père, injures au Fils, et injures à l'Esprit !

« Je l'avais dit à monseigneur l'évêque : ils sont d'une autre nature ! Le monde préexistait à Dieu ! À notre Dieu ! Et ils étaient là ! Ils étaient là lors du chaos originel ! Ils sont issus de ce chaos ! Comme les vers dans le corps du géant primordial ! Ils en sont issus, ils le figurent, ils

le continuent, empêchant par leur présence même le salut de s'accomplir, empêchant l'établissement du Royaume dès ici-bas !

« Et il m'a suspendu ! Misérable cloporte ! Ver dans le fruit du jardin d'Éden !...

« Un souci d'élégance !... Un être d'une autre nature, incompréhensible, plein d'une fourbe duplicité ! C'est la Mort qui rôde autour de votre oncle ! La Mort qui s'en approche sous des traits fascinants par leur étrangeté ! Ce « si beau visage », c'est le masque de la Mort ! Ce visage blême, jugé beau, bien qu'on n'en distingue pas les traits, c'est le masque de la Mort !

« Ce Petit Criex, c'est le « Crieur », ce mauvais génie avéré dans toute l'aire germanique, dans l'aire de la vieille Celtique, c'est un défunt malfaisant, un revenant, un monstre, une larve ! C'est le porteur de masque des « mascarades » données au Moyen Âge en commémoration des décédés. C'est le « masqua », le « thalamasca » sur lequel écrit, au neuvième siècle, Hincmar de Reims ! C'est un revenant, oui ! C'est le fantôme ! C'est le sorcier capable de divination par l'interrogation des morts, des démons, c'est le sorcier pratiquant la nécromancie, c'est le sorcier adepte de magie noire, c'est le sorcier pratiquant la nigromancie ! C'est le charmeur, le trompeur !

« Et contre lui nous sommes bien désarmés, mes pauvres enfants ! Bien désarmés ! Que faire contre certaines espèces d'êtres ? Que faire contre ces êtres, comment s'en préserver, comment les repousser dans le néant dont jamais ils n'auraient dû surgir ? Comment ?

« Déjà ai-je essayé, sans y parvenir ! Comment l'aurai-je pu en ce siècle où la foi se perd ? Alors qu'en des siècles où la foi était encore jeune et forte et vive, encore riche d'une sève neuve, déjà l'on ne le pouvait pas ! Hélas, mes pauvres enfants, me voilà si vieux, et toujours impuissant !

« Impuissant comme on l'était au Moyen Âge, comme Gervais de Tilbury nous le rappelle dans ses « *Otia Imperiala* »⁵ ! Impuissant contre certains « follets », que Gervais qualifiait de démons... Mais ces démons-là étaient insensibles à l'exorcisme, ne craignaient pas l'eau bénite ! Ils sont insensibles à l'eau bénite ! Contre eux il n'a pas de pouvoir, l'exorciste ! Je le sais ! Je le sais ! J'ai pu le vérifier !

« Je les surveillais ! Un soir, une nuit, je les ai vus ! J'étais armé, pourtant, d'une sainte bible, d'un missel des dimanches, d'un bréviaire, d'un rosaire, du crucifix, d'une relique vénérable, dans une petite châsse un fragment de l'humérus du bienheureux saint Gringoire, et d'eau bénite ! Et dans les poches, toutes pleines, des médailles de la Sainte Vierge dont je comptais ceinturer leur repère. Je les ai vus, depuis les bois de leur domaine où je me dissimulais !

« Je les ai vus sortir de la vieille tour sur la motte ! Je les ai vus franchir, sur le pont étroit et périlleux, sans hésiter un instant, à la queue leu leu, la douve large et noire !

« Il faisait froid, il faisait nuit. Le Duse avait allumé, avant de gagner la tour, pour de sa hauteur lancer sur le monde, avec les deux autres, d'ignobles imprécations, trois grands feux ! Je m'approche ! J'avais répandu sur le chemin du sel bénit et des médailles saintes !...

« J'attends. Sur le chemin, ils passent !... Rien ! Je me rapproche encore en rampant sous les buissons, jusqu'en lisière des bois. Ils s'arrêtent ! Ils ont ressenti l'influence contraire, le sel, les médailles bénites à l'effigie de la Sainte et Glorieuse Mère de Dieu, notre bonne Vierge Marie !

« Ils se rassemblent ! Messes basses ! Ils complotent ! Ils courent ! Ils s'enfuient, ai-je alors pensé ! Que nenni ! Ils se rassemblent au centre du triangle, entre les trois feux, vifs encore dans la nuit. Ils se prennent par la main, et ils dansent !

5 Gervais de Tilbury. « *Otia Imperiala* » (« *Loisirs Impériaux* »). XIII^{ème} siècle.

« Ils dansent ! Tous les trois entament une ronde ridicule, au rythme endiablé, en chantant, en brailant dans la nuit ! Lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi ! Lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi ! Ils chantent, ils crient avec un entrain rageur ! Lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi ! Lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi ! Lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi ! Sans arrêt ! Se répétant sans cesse ! Tournant dans un sens et dans l'autre ! À chaque lundi, ils changent de sens ! Une danse endiablée, une ronde infernale ! Lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi !

« Alors, après avoir récité un Pater, un Credo, après avoir ouvert mes gourdes d'eau bénite, après m'en être fait couler sur la tête, sur les épaules, rassemblant tout mon courage, prêt au martyr s'il le faut, je me redresse, je m'élançai, maladroitement, tant je suis lourd et encombré de mes pieux instruments ! Sur la poitrine le crucifix ! Une gourde dans chaque main !

« Exorciso te ! Exorciso te ! Exorciso te ! Ils m'esquivalent en s'esclaffant ! J'ai pu les asperger d'eau bénite ! Mais ils s'esclaffent toujours ! Ils ne tentent pas même d'échapper aux éclaboussures ! Les gourdes sont vides ! Je répands autour de moi des médailles saintes ! Mon poing se referme sur le crucifix, le maintient, cordon tendu, devant mon visage ! De mon autre main, avec difficulté, j'extrais de sous ma soutane, de sur mon cœur, la sainte bible et je la brandis ! Exorciso te ! Exorciso te ! Exorciso te !

« Ils ne s'esclaffent plus ! Ils marchent vers moi ! Ils marchent sur les pauvres médailles impuissantes ! Ils m'arrachent des mains les saintes écritures ! Et le crucifix ! Et par son cordon il m'entraîne, Le Duse ! La Dusesse me rudoie ! Ils me bousculent, me poussent, me tirent, vers l'eau sombre, sous les arbres, vers la douve profonde, l'eau stagnante et mortelle !

« Dans la vase noire, dans la fange avide, dans la nuit, lourd, je m'enfonçai ! Sur les épaules tous les péchés des mondes ! J'appelle sur eux, et sur moi, la foudre céleste, la colère du Tout-Puissant, qui ne déchaîne pas son ire. Dieu m'ignore ! Serviteur impuissant d'un Dieu impuissant ! Alors je me résigne à quitter ce monde impur pour un monde meilleur, pour la Jérusalem céleste ; ou pour quelque enfer inconcevable dont ces êtres seraient les maîtres ! Mais je me débats ! Et je m'enfonçai, lentement, dans l'eau, dans la boue, sous les cieus muets, dessous les arbres, derrière la haie qui préserve la tour et la douve !

« Et j'entends le hurlement d'un chien, d'un loup ! Sous la lune en partie masquée par les branches ! Le loup dévoreur de lune ! Triste nuit, fatale et lamentable ! C'est la fin.

« Sur la rive, dans la lueur incertaine, sur une masse plus claire, une grosse pierre, près de l'eau sombre, une silhouette noire ! Le troisième danseur ! Le petit être au capuchon ! Près de lui une masse énorme et noire et mouvante ! Un cheval qui piaffe dans la nuit de la forêt ! Eau et pierre ! Et cheval ! L'être encapuchonné, l'être au long manteau tient le cheval par la bride ! Eau et pierre et cheval ! Tous ces éléments logiquement associés ! Et la Mort ! Fatalement ! La nécessité ultime ! L'unique nécessité !

« Je bouge à peine. Je m'enfonçai. L'eau, dans ma bouche ! Je vois l'être sur la berge ! Une corde ! Qui me cingle le visage ! Je l'agrippe, je m'y accroche, de toutes mes forces ! Je bascule en avant ! L'eau dans mes narines, dans mes yeux ! Sous l'eau, je m'agrippe, je m'accroche ! La Mort m'appelle, m'entraîne, hors de la vase immonde, sur la rive molle et dure, sur l'humus des sous-bois !

« À coups de trique sur les jambes, sur les reins, sur les épaules, il me chasse au-delà de l'enclos, au-delà du *lucus*, dans la nuit épouvantable.

« Avant ce soir-là je ne l'avais jamais vu. Et jamais je ne le revis, le génie au capuchon, ce petit démon !

« À l'aube... Ce n'est qu'à l'aube seulement, après une longue et pénible errance, pieds nus dans la campagne sévère, mes souliers perdus dans la vase sûrement, que je retrouvai ma Deux-Chevaux, cachée sous les branches basses, le long d'un chemin creux.

« Ils m'ont épargné. Il m'a épargné. Contre ma vie ils n'ont rien réclamé, il n'a rien réclamé. Ils ne m'ont pas proposé un infamant et damnable marché. Nous n'avons pas affaire à des démons ordinaires, mes pauvres enfants. Soyez-en convaincus !

« Les sorciers que votre oncle a consultés, à Malicorne, à Marchenoir, ne sont que de pitoyables individus, des bouffons. Celui de Marchenoir tout particulièrement, plein de morgue et de suffisance. Il fut bien puni. Et sa punition ne fut pas œuvre de sorcier ! Oh, non ! Songez à la soudaineté de la réplique ! Un autre sorcier par ses manigances s'en serait pris à ses biens, à son bétail, puis enfin à sa santé. Mais cela aurait pris du temps. C'était un sorcier puissant, au sang fort ! Un puissant sorcier, dans son registre ! Songez avec quelle rapidité une leçon... la leçon lui fut donnée ! Son office, il ne put le mener correctement à terme que le châtement s'abattait sur lui ! Mais l'on épargnait son épouse, l'on épargnait son bétail, ses biens ! Au contraire, on manifestait sa puissance, sa magnanimité, en favorisant ses entreprises saines ! L'accident sur les braises du foyer : châtement ! La vache touchée : leçon d'humilité ! Ce ne sont pas là actes de simple sorcellerie.

« Ah ! Ces êtres distribuent bontés et châtements, comme le Seigneur notre Dieu ! Ces êtres sont des survivances, les survivants d'un règne très vieux. Ce sont vraiment les dieux d'un ancien, très ancien panthéon, des dieux qu'autrefois nos aïeux ont adorés ! Ce sont des idoles échappées de la destruction, échappées de l'oubli, des idoles faisant ombrage au Tout-Puissant, très jaloux de ses prérogatives, des idoles faisant ombrage au Vrai Dieu, au Souverain Maître, de très vieilles idoles qui hantent ce monde, qui hantent mes jours et mes nuits, qui hantent nos vies, qui hantent nos esprits et que l'on doit s'efforcer de combattre, que l'on doit s'efforcer d'abattre ! »

Se montrant patients et respectueux, Paule et Benoît purent obtenir du vieux curé aigri quelques indications concrètes plus utiles à la poursuite de leurs recherches, et aussi quelques autres renseignements.

Après le départ de leur fils, les Le Duse s'étaient installés chez une personne semblant être du « même acabit, de la même engeance qu'eux », et au nom tout aussi évocateur, une certaine dame Deuze du Breuil, dans un manoir appelé « Le Clos des Hayes ».

À leur départ la nuit tombait. Paule ne cessait de sortir son mouchoir pour se sécher les paumes des mains. Benoît paraissait songeur.

« La route n'est pas si large. Tiens ta droite !

— Hmm ?

— Je dis : tiens... Attention ! »

Dans une courbe, à l'ombre plus épaisse des bois, les arbres s'avançant de chaque côté au-dessus de la chaussée, ils croisèrent un gros véhicule, heureusement éclairé. Benoît donna un coup de volant vers la droite.

« Tu pourrais mettre tes codes, toi aussi !

— Bon sang ! Ça m'a foutu une de ces trouilles ces phares haut perchés ! Un engin pareil ! On aurait été salement amochés ! C'était quoi ?

— Je ne sais pas. Je dirais... un Range Rover. Peut-être. Eh ! Au fait, Dominique !... Et tu voulais entreprendre la recherche de ton oncle avec ce Dominique ! »

CHAPITRE XIII

Des champs mornes et tristes, déserts, sous le ciel bas et gris, lourd de nuages menaçants. Des bois opaques, sombres, percés parfois d'allées étroites, aux profondeurs inquiétantes, aux branches griffues. Des prés humides. Des bois encore. La voiture tourna.

Sur la banquette, à l'arrière, Charles Foltenay s'inclina. Doucement on le redressa. Il ne conduisait pas ! Il s'en rendit compte alors seulement. Il n'était pas au volant de sa Mercedes.

Sa somnolence à peine dissipée, il discernait devant lui le grand siège du passager, vide, le haut tableau de bord, la très large console centrale et ses leviers, plus loin, dehors, le chemin de terre, bien damé, à l'étroite bande herbeuse entre les voies de roulement.

Il percevait le son onctueux d'un puissant moteur. Il s'étonnait de la douceur de la conduite, des reprises sans à-coup.

Il vit les grands piliers de pierre sous les arbres, le portail ouvert, et il put lire la vieille plaque métallique verdâtre, à l'émail ébréché, lorsqu'il passa à sa hauteur : « Le Clos des Hayes ».

Ils roulèrent encore entre les arbres avant d'arriver à un espace libre, bientôt à des bâtiments. Charles descendit avec difficulté de la carrosserie haut perchée sur de grandes roues. La tête lui tournait un peu.

On le conduisit jusqu'à une chambre où il retrouva une douce chaleur, plus agréable que celle du véhicule. On lui retira son manteau. On lui fit boire une épaisse liqueur au goût indéfinissable. On lui demanda de s'allonger. Il s'endormit.

Le lendemain on ouvrit les volets de sa chambre. Le jour inonda la pièce. Il se sentait malade, certes, mais en paix, et son voyage de la veille lui semblait un rêve. Il ne reconnaissait pas les lieux, ni les meubles. On se pencha sur lui.

« Encore une fois,
 Vous allez vous rétablir, je crois.
 Le trépas, pas, non plus, pour cette fois ! »

Alors il retrouva toute sa lucidité, brusquement il était bien éveillé ! Et il la reconnut. Il la reconnaissait !

« Madame ! Ah, Madame ! Madame ! Vous ! Je vous ai tant cherchée, tant cherchée ! J'avais tant besoin de vous ! Et c'est vous qui m'avez trouvé ! Madame ! Encore, vous me secourez dans la maladie, et je vous en remercie !...

— Calmez-vous, Charles, mon ami !
 Il ne faut pas vous énerver,
 Mais bien vous reposer.
 Je suis là pour vous soigner,

M'occuper de vous avec doigté.
 Je suis là, tout près.
 Dans un moment je m'en vais,
 Je m'en vais tout à côté,
 Préparer potions et comprimés ;
 Et m'en reviens avant que sèche la rosée. »

Un pâle soleil d'hiver brillait au-dehors, ses rayons filtrant au-dedans par la fenêtre à meneaux aux épais rideaux blancs. Madame Ladusesse était sortie. Charles Foltenay regardait le fauteuil où, un instant plus tôt, elle s'était un moment assise. Un beau et robuste fauteuil à l'allure ancienne... de style Louis XIII. Au-dessus, au mur, du haut plafond aux grosses poutres cintrées, serrées, peintes de couleurs qui en des jours lointains durent être vives, jusqu'aux lambris ouvragés ceignant la pièce, pendait une épaisse et lourde tapisserie.

Il y était figuré, en des tons altérés par le temps, ternes mais riches encore, un être fantastique, velu, aux pieds fourchus, des cornes en tête, lutinant une belle dame à la haute coiffe, à la longue robe au décolleté avantageux, et trouvant à la hardiesse de son curieux compagnon un plaisir manifeste.

Rapidement Charles Foltenay se rétablit. Bientôt il se retrouva en état de se lever et on l'autorisa à déambuler dans la grande demeure, et à se promener à l'extérieur. On lui recommanda de toujours bien se couvrir, à l'intérieur aussi, la maison aux plafonds très hauts étant assez peu chauffée.

Depuis sa fenêtre il avait en partie découvert le nouvel univers qui l'accueillait, la cour, plantée de trois ifs à l'âge respectable, fermée sur trois côtés de bâtiments, aux couvertures de petites tuiles plates, en face, et d'ardoises sur la gauche, sur l'autre côté d'un mur percé d'une large porte aux grands battants de bois gris.

La maison était silencieuse. Charles qui se languissait hors de la présence de madame Ladusesse s'habilla, s'emmitoufla, partit à sa recherche. Il souhaitait la voir, entendre sa voix.

Il tendit l'oreille vers les étages. Il n'entendit rien. Il appela. On ne répondit pas. Il s'aventura, seul, dans le vaste logis. Le grand salon, dont le décor, l'architecture évoquaient ceux de sa chambre, étant ouvert, il y pénétra, en fit le tour. Il remarqua un téléphone mobile engagé dans son chargeur, et un autre socle, vide celui-ci. Il considéra un long moment le portable en réfléchissant. Il hocha la tête, satisfait du fruit de ses supputations.

Il découvrit une autre pièce, une bibliothèque, dont les meubles avaient des portes aux vitres doublées d'une fine grille. Chaque porte était dotée d'une serrure dont la clef était absente. Un battant était ouvert, et un livre disposé sur le lutrin, à une extrémité de la table au centre de la salle. Il s'approcha des armoires grillagées, de celle qui n'avait pas été refermée.

Dans la pénombre de la pièce aux volets à demi clos, il était difficile de lire, sur la tranche des livres, les titres presque tous effacés par l'âge.

Charles se campa devant le pupitre et ouvrit l'ouvrage qui s'y trouvait. Avec précaution, lentement, il fit pivoter l'épaisse reliure, puis une page de garde, raide, paraissant fragile pourtant.

Des lignes manuscrites se détachaient faiblement sur le papier jauni, au bas de la feuille suivante. Il se pencha davantage et déchiffra une écriture au style suranné et appliqué.

« Si tu l'oses, lecteur,

Tourne donc la page !
Mais prends bien conscience,
Que de ton geste,
Il te faudra, alors,
Assumer les conséquences ! »

CHAPITRE XIV

Charles Foltenay se redressa vivement. Il referma le gros volume et sortit de la pièce, traversa le salon, sortit du bâtiment.

Il enfonça sa casquette sur son crâne et resserra son écharpe. Il s'approcha du bosquet formé de trois ifs au centre de la cour et les admira un moment. Ensuite il se retourna.

Surpris, il ne put s'empêcher de geindre. Il resta figé sur place, un instant interdit. Il s'élança ; arrêta brutalement sa course.

À l'angle nord de la cour le mur s'abaissait soudain, les bâtiments également, qui, là, se trouvaient ruinés. Au-delà et au-dessus, des bois ! Et dépassant les bois de son sommet, sur une éminence, une tour ! Une tour ronde ! Aux créneaux émoussés, aux pierres moussues ! Une tour bâtie de main d'homme, voilà longtemps, très longtemps, et semblant une excroissance naturelle du sol, en être un prolongement, la continuité, faire corps avec lui, avec les bois qui l'entouraient, la protégeaient. Son rêve lui revenait en mémoire : la montagne de pierres entassées à l'aube des âges !

À grands pas il se dirigea vers les bois, vers la tour.

Une motte castrale ! À son pourtour, le soubassement d'une enceinte réduite à rien, disloquée par les arbres insinuant leurs racines dans ses profondeurs. Autour, une douve, aux rives couvertes, à l'intérieur, à l'extérieur, par les bois qui s'interrompaient au niveau où elle s'élargissait, au niveau où, en bordure de la motte, se dressait une autre tour : plus basse, moins large, éventrée, un pan de sa muraille s'étant en partie effondré, une tour carrée qui faisait office de barbacane, qui contrôlait l'accès de l'île.

Un pont étroit, en pente douce, composé de deux poutres, reposant, l'une sur une assise maçonnée de la rive, et sur un pilier de pierre au milieu de l'eau, la seconde sur le pilier et un encorbellement au bas du seuil d'une poterne. Une main courante de corde, reliant les anneaux des extrémités de tiges de fer, constituait un garde-fou peu rassurant.

Deux corbeaux aux vols lourds, croassaient au-dessus de la haute tour, au-dessus des bois.

Charles Foltenay s'approcha encore. Un énorme chien surgit alors devant lui, devant la passerelle ! Il n'avait pas aboyé ! Il grognait à peine, mais montrait les dents. Les babines se relevant en spasmes, découvraient des crocs redoutables. Le chien-loup s'avançait, grondant silencieusement, dans l'œil une mortelle lueur.

Une voix ! Qui descendait des cieux ! Qui venait du haut de la tour !

Au faite de celle-ci, debout entre deux merlons informes, une silhouette noire et pointue ! Les corbeaux se turent, tournoyèrent, tombèrent sur ses épaules.

« Fenrir ! Fenrir !

Mon brave loup,

Point tant de fureur !

Cet homme nous l'aimons beaucoup.

Laisse-le venir !
C'est un ami, fais-lui honneur. »

La bête s'apaisa graduellement. Après avoir un instant tourné la tête vers son maître, elle vint près de Charles et le renifla avec insistance. Puis elle s'écarta, sans le quitter des yeux.

« Charles Foltenay, approchez !
Il n'a plus pour vous de haine.
Approchez ! L'eau franchissez !
Pénétrez en mon petit domaine ! »

Les cieux s'étaient obscurcis. Les nuages s'amoncelaient. Des gouttes éparses s'abattirent bientôt plus drues, plus serrées. Charles Foltenay s'engageait sur le pont. Ses mains tenant les cordes s'écartaient, se rapprochaient de plus en plus rapidement l'une de l'autre. Il n'avait pas fait trois pas qu'il s'arrêtait, hésitant à poursuivre sa progression.

« Tout, sous le ciel, se trouve mouillé quand il pleut :
Prenez garde de glisser !
Quand il fera plus beau, un peu,
Revenez, et passez le pont sans vous presser !
Revenez, quand vous vous porterez mieux. »

Il recula pied à pied, lentement, au bord de la panique et du vertige, redoutant une attaque meurtrière du chien invisible, attendant dans son dos. Le chien ne lui sauta pas à la nuque. Simplement, depuis l'abri sommaire que lui offrait de la pluie et du vent l'angle de murs dans les ruines, il le surveillait de ses yeux ronds. Charles se retourna vers la silhouette du Petit Criex lui adressant un salut de la main et s'enfuit vers l'aimable et confortable demeure toute proche. Il regagna sa chambre.

Plus tard il entendit l'aboiement lointain d'un chien qu'il espéra annonciateur d'un retour prochain de madame Ladusesse. Il se couvrit et sortit.

La pluie s'était interrompue. Pas de bruit de moteur encore. Non ! Mais les aboiements reprenaient, qui venaient de la direction de la tour. À pas rapides il y retourna.

Sur l'île il aperçut le Petit Criex debout devant un bloc de rocher émergeant du sol dans les vieilles fondations arasées, près des arbres. Il tenait haut, par les oreilles un lapin blanc détendant parfois brusquement ses grandes pattes.

Les chiens, impatients, trépignaient sur place. L'un des chiens aboya.

« Garm ! Garm ! Veux-tu te taire !
Et te tenir tranquille sur la terre ! »

Le chien s'immobilisa enfin, plus ou moins, et cessa de japper. Le Petit Criex se tourna alors vers Charles Foltenay.

« J'aimerais pouvoir nourrir mon loup, mon chien,
De chair de pape, ou de chrétien.... »

Interloqué, Charles Foltenay, paralysé sous le regard du Petit Crioux, devant sa face pâle au front si haut, si lointaine, pourtant si proche, ne trouva rien à répondre.

« Rassurez-vous ! Je plaisante, croyez-le bien.
Quoique, Charles, en y réfléchissant bien... »

Le Petit Crioux se redressa. D'un gourdin qu'il tenait le long de son corps, dissimulé dans les plis de son manteau, d'un coup précis il frappa le lapin, qui pendit, inerte, à son poing. Face aux chiens, immobiles, le Petit Crioux, bras tendus, éleva l'animal sacrifié à hauteur de ses épaules, puis l'abaissant le coucha sur la pierre. Il sortit un couteau, un court poignard, de sous son manteau et entreprit de le dépecer, de le découper.

Il cria d'abord le nom de Fenrir, puis lança au chien-loup une première part de pitance. Garm parvenait à conserver un calme fébrile. Le Petit Crioux le nomma et le servit à son tour. La distribution achevée, les restes du lapin, peau et os, furent enveloppés d'un linge. Alors Garm remarqua la présence de Charles et aboya dans sa direction. Fenrir l'avait déjà fixé un instant avant de reporter aussitôt son intérêt sur le repas qu'on lui préparait. En quelques bonds Garm arriva au bord de l'eau. Le Petit Crioux l'invita encore au calme, et, de la voix, lui présenta Charles Foltenay. Il précisa qu'il paraissait utile de ne pas trop tarder à faire en sorte que ce chien-là aussi en vint à le sentir.

Ses chiens rassasiés, le Petit Crioux gagna d'un pas vif la tour carrée. Il y disparut. Ses chiens le suivirent. Ils réapparurent tous sur la passerelle qu'ils franchirent allègrement, les uns derrière les autres, le Petit Crioux en tête. Garm qui tendait son museau vers le linge se fit gronder par son petit maître. Puis la petite compagnie se dirigea vers Charles.

« Garm ! Garm ! Avance ! Avance !
Parfais de Charles Foltenay, ta connaissance !
Garde-la bien, Garm ! en ta conscience.
Garm ! Cultive ta souvenance ! »

Comme Fenrir, Garm s'appliqua à renifler les jambes, le ventre, les reins de Charles, qui ne se faisait pas très fier. Il recommença à pleuvoir.

« J'aimerais vous parler, Petit Crioux. »

Le Petit Crioux darda son regard, aussi sombre que celui du loup. Foltenay baissa les yeux, avant, plein d'espoir, de les relever.

« C'est à propos de madame Ladusesse !
— À propos de madame Le Duse, ma mère,
Voulez-vous dire, mon cher !
— Euh !... Oui. Euh ! Madame Ladusesse... Le vieil homme de la maison des bois, près de Courdemanche, m'avait dit...
— Bientôt je pars,
Pour cette nuit seulement, ce soir.
Avant mon absence
De ce paquet je dois me débarrasser ; patience !

À la maison je vous rejoins, avant... avant... d'être en partance ! »

Le Petit Criex, les chiens sur les talons, trottina jusqu'à un corps de bâtiment, de l'autre côté de la cour. Il rejoignit ensuite la maison où il se lava les mains dans le cabinet de toilette près de l'entrée. Il en ressortit et invita enfin Charles Foltenay à lui parler.

« Voilà, je secoue de mon capuchon, ces quelques gouttes.

Maintenant, au salon !... Je vous écoute.

— Vous le savez peut-être... Madame Ladusesse...

— Ma mère d'aucuns l'appellent LaDusesse,

Ou Duchesse, ou LaDuchesse.

Madame Le Duse,

L'épouse de monsieur Le Duse !

— Madame Le Duse ?

— Madame Le Duse, des sorcières la grande-duchesse !

Elle est du Clos des Hayes, la... Dusesse !

— Ah !... Oui. La... Dusesse... Euh ! Si tu veux, Petit Criex... Voilà : je lui avais demandé ce que je pouvais faire pour la remercier, pour la dédommager de son aide à la maison des bois, près de Courdemanche. Elle m'avait dit que c'était toi que je devais dédommager pour m'avoir aidé là-bas... Et ici, où sommes-nous, au fait ? Ça se trouve où, LeClos des Hayes ?

— Hâte-toi de poser sur le sujet qui te tient à cœur, ta question !

Quelqu'un je dois visiter, que je tiens en grande affection.

Si cette nuit qui vient je ne la vois pas, elle sera en grande affliction.

— Oui, voilà ! Elle m'avait dit que si tu ne voulais pas être dédommagé, alors... Eh bien ! Elle pourrait... Elle pourrait me demander, à moi, si tu renonçais à être dédommagé, tu vois, de... d'être son compagnon... pour... pour une... une nuit de sabbat ! Alors, je voudrais savoir, Petit Criex, si...

— De ce qu'elle t'a dit,

Voilà ce que tu as compris !

De tout ce que tu as entendu,

Voilà ce que tu as retenu !...

Vous les grands,

Vous êtes de drôles de gens !

— Tu m'as relevé quand j'étais tombé. Tu as pris soin de moi quand j'étais malade, désespéré. Et elle aussi. Je me souviens d'elle, de ses mains sur moi, de son souffle, si doux, sur mon visage, quand elle m'a parlé. Je...

— Certes, certes ! Mais qu'as-tu donc à offrir

Qui puisse me convenir ?

— Je... Je n'en sais rien. Je suis... sans le sou, sans emploi. Je peux... te rendre service. Travailler. Gratuitement. Je ne sais pas. Je te dois la vie, peut-être... sûrement !

— ... Assurément, tu me dois la vie.

Et, donc, ne le sais-tu pas mon ami,

Déjà, elle m'appartient, ta vie !...

Ouvre ton cœur à la Dusesse, peut-être se voudra-t-elle ta bonne amie. »

Le Petit Criex lui sourit, sortit une petite main blanche de son manteau, l'agita doucement en guise d'au revoir et sortit rapidement. Charles Foltenay l'interpella encore.

« Mais...Mais... Tu me laisses tout seul, toi aussi ! Vous me laissez tout seul ! Quand reviendras-tu ?... »

« Et, quand madame Ladusesse, madame Le Duse, reviendra-t-elle ? »

— Son époux est vétérinaire, et c'est un petit malin.

Elle, madame Le Duse, est médecin !

Un de nos paysans, malhabile,

A introduit ses doigts fragiles,

Entre les pièces mobiles

De l'un de ses engins :

Mal aux mains !

Elle reviendra sûrement avant le matin.

Sûrement même reviendra-t-elle avant ce soir.

Mais tu n'as pas peur, j'espère, dans le noir !

Je m'en vais, Charles. Bien le bonsoir ! »

Foltenay le regarda traverser la cour, pénétrer par une large porte dans le bâtiment du fond. Peu après, sur une bicyclette noire, la selle réglée au plus bas ou presque, le Petit Criex s'éloignait dans l'après-midi finissant, sous les nuages bas et inquiétants.

Et le joli Criex était parti ! Parti le Petit Criex au si beau visage ! L'alerte, le vif, le charmant, le troublant Petit Criex ! Charles Foltenay avait tant rêvé, tant pensé à lui, et ne l'avait jamais auparavant vu si longtemps, et de si près ! Et pourtant, après cette nouvelle rencontre, ces paroles échangées, après s'être trouvé face à face en plein jour avec lui une si longue durée, avoir eu tout le loisir de l'observer, il se sentait incapable de reconstituer en son esprit le visage si fascinant. Il ne pouvait en imaginer les contours, les traits. Il eut été incapable d'en dresser un portrait robot. Mais de l'impression si forte ressentie à chaque fois qu'il s'était trouvé en sa présence demeurait un émerveillement pareil à un éblouissement !

Madame Le Duse revint au Clos des Hayes et prit soin de Charles.

Le Petit Criex revint, lui aussi.

Et Charles l'apercevait, le croisait, de temps à autre. Charles se rétablissait. Il n'avait pas encore osé s'ouvrir à madame Le Duse, qu'il jugeait désirable, mais très intimidante. Avec une femme plus jeune le contact se révélait difficile, mais il ressentait, il avait senti à chaque fois, les rares fois où une prise de contact avait eu lieu, son plus grand âge comme un argument de poids en sa faveur, intimidant sa partenaire dont le manque d'expérience, relatif, était susceptible, aux yeux de celle-ci, peut-être, d'être éprouvé comme un handicap. À l'égard de cette femme mûre, alerte de corps et d'esprit, intelligente et cultivée, expérimentée, d'un niveau social manifestement plus élevé, Charles Foltenay, intimidé, s'estimait fade, inconsistant, nul ! Sa situation si délectable, auprès de deux êtres si fascinants, quoiqu'elle put sous de nombreux rapports être jugée insatisfaisante et très délicate, il redoutait de la compromettre en prenant une initiative trop hâtive, trop hardie. Il attendait l'ouverture favorable, une occasion, bref que madame Le Duse fit d'une manière ou d'une autre le premier pas, du moins qu'elle lui facilitât les choses, qu'elle l'incitât, le moment venu, au moment opportun, à se déclarer !

Charles se reposait, se rétablissait encore, recouvrait la santé. Madame Le Duse le soignait, le dorlotait. Parfois elle vaquait à des occupations dont elle ne soufflait mot. Et souvent le Petit Criex s'absentait.

Charles surveillait lors de ses fréquentes promenades le haut de la tour. En présence du Petit Criex les deux corbeaux tournoyaient fréquemment dans les airs à son aplomb, ou s'y abattaient, et y prenaient leur essor.

Après avoir habitué les chiens à ses allées et venues, et s'être lui-même habitué à la proximité des dangereux molosses, il put s'approcher de la passerelle sans trop de crainte.

Le Petit Criex devait être présent. Les grands corbeaux s'étaient posés un peu plus tôt au sommet de la tour et y avaient disparu un moment. Charles s'engagea sur le pont étroit. Au niveau de la pile centrale, sentant fléchir sa résolution de visiter le Petit Criex et craignant de faire une chute lors de l'étape suivante jusqu'à la poterne, il marqua une pause. Renonçant, il s'apprêtait à faire demi-tour lorsqu'il remarqua, en sursautant, la présence du plus puissant des chiens-loups, juste derrière lui, assis sur les pierres de couronnement du pilier, près des extrémités des poutres : Fenrir, qui le surveillait avec une patience obtuse. Pour retourner sur ses pas Charles Foltenay aurait dû frôler l'animal. Le cœur battant à se rompre Foltenay poursuivit sa traversée périlleuse, et le chien avec lui.

Dans la barbacane, à gauche, une porte fermait une pièce. Sur la droite, par l'échancrure de la muraille en partie écroulée, on distinguait les rives du fossé, les bois, par la brèche dans la voûte du plafond, les nuages tourmentés par le vent hivernal. Charles suivit un sentier de pavés émergeant de l'herbe environnante.

Des marches de pierre. Un escalier de bois, tout droit, plutôt pentu. Le chien le suivait toujours. Charles entreprit l'ascension jusqu'à une porte perçant la muraille beaucoup plus haut.

Cette première porte à peine en retrait de la surface extérieure du mur se trouvait grande ouverte. Il s'éloigna du vide avant de se retourner. Le loup était là ! qui se coucha en travers du seuil. Dans un étroit corridor, le chien-loup à ses pieds, Charles failli de peu se laisser submerger par la panique. Il se contrôla. Il appela faiblement, plaintivement.

« Criex ! Petit Criex ! Petit Criex ! »

Sa voix s'éraillait. Son souffle le trahissait. Plus bas, entre les troncs, les branches nues, il distinguait l'eau noire de la douve. Fenrir le regardait, les oreilles mobiles, s'efforçant de percevoir les échos de bruits incongrus aux alentours.

En surveillant la bête du coin de l'œil, Charles frappa du poing contre la porte du fond. N'obtenant pas de réponse, il tâcha de l'ouvrir et y parvint. Un instant il regretta qu'elle n'eût pas été verrouillée, mais il la poussa.

« Oh ! Quelqu'un ? Petit Criex ? Petit Criex ! »

Il s'avança, voulut refermer le battant, mais Fenrir se trouvait là qui l'en empêchait. Charles, devant l'animal, s'enfonça dans la tour.

Une toute petite salle. Une autre porte. Un escalier en colimaçon, vers le haut, vers le bas. Il monta. Une porte. Il frappa et appela. Pas de réponse. Il monta encore. La lumière se raréfiait terriblement. Enfin, une autre porte, à l'extrémité de l'escalier. Par en dessous, en certains point de son pourtour, par la serrure une lumière blanche filtrait. La lumière du jour !

Il frappa et appela encore. Aucune réponse, toujours. Il se pencha alors avec une soudaine détermination pour regarder par le trou de la serrure ; et heurta du front une grosse clef ! Il étouffa difficilement un sanglot de contrariété, de douleur, de honte, de rage. Il ne tenta pas d'ouvrir la porte. Il redescendit. Fenrir, qui l'avait suivi jusque-là dut se contorsionner et se soutenir sur ses pattes arrières pour pivoter sur lui-même.

Charles s'arrêta au niveau de la petite salle de garde. Mais le chien-loup continua à descendre les marches, dans le noir d'en bas, au lieu de se diriger vers la sortie, vers la lumière.

Perplexe, Charles Foltenay hésitait. Il aurait voulu s'échapper. Mais il suivit le loup Fenrir dans les profondeurs obscures de la tour.

L'escalier semblait s'enfoncer plus loin encore. À l'arrêt, près du loup, Charles remarqua venant d'un côté une incertaine, une pâle lueur ! Le mince contour d'une porte se dessinait. Poussant de son flanc le battant, le chien-loup s'engagea dans l'ouverture qui se révélait. Charles le suivit, et se figea.

Une allée de dalles plus sombres traversait la salle qui apparaissait circulaire en sa partie visible. L'allée aboutissait à un trône, creusé dans la muraille. Les flammes de deux gros cierges animaient les ornements fouillés dans la pierre décorant de part et d'autre, au-dessus, tout autour, la cavité où trônait le Petit Criex, un livre épais ouvert sur les genoux. Et le Petit Criex, qui avait relevé la tête, avec son capuchon, s'inscrivait parfaitement dans le renfoncement de la paroi, sous le dessin au mur de la voûte s'abaissant vers le fond de la loge de pierre.

« Enfin, vous sentez-vous mieux !

Ainsi vous avez pu visiter les lieux.

— Euh ! Oui. Merci. Bonjour Petit Criex. La salle de l'entrée et l'escalier, surtout.

— Sûrement aurez-vous l'occasion d'en voir plus un prochain jour.

En attendant, voyez cette pièce, toujours !

— Hum ! C'est sombre... Il n'y a pas de fenêtre ici, pas le plus petit vitrail. Mais ces figurines, à intervalles, autour de la salle, en une sorte de frise, et au-dessus... du siège... Des moines ! C'est la chapelle !

— Je ne vois pas là, la moindre figuration

De moine ou de moinillon !

Mais j'y vois plutôt bien, des représentations

De génies à capuchon !...

Jamais les habitants de cet austère lieu

Ne furent de très zélés serviteurs de Dieu !

Toujours ils observèrent une aimable foi

Envers le Bon Petit Peuple habitant les bois ! »

En franchissant la passerelle Charles Foltenay avait les genoux tremblants. Le Petit Criex qui souhaitait reporter son livre à la bibliothèque de la maison l'accompagnait.

« J'ai déjà mangé.

Mon livre rangé,

Je m'en vais !

— Pourquoi ne prenez-vous jamais les repas avec nous ? Pourquoi vous absentez-vous si souvent en nous laissant seuls votre mère et moi ? Je m'inquiète, Petit Criex. Je me fais du souci quand vous partez !

— De mon départ vous devriez vous réjouir,
Et de votre solitude partagée, mieux jouir.
Ma vie, je la conduis à mon gré !
Ainsi ai-je toujours fait !
Aimable Charles,
Faudra-t-il qu'à ma mère
Enfin je parle ?
Ou, sans vous sentir coupable,
Vous-même, de le faire,
Êtes-vous capable ? »

Le beau Petit Criex l'abandonnait encore ! Les abandonnait encore ! À quelle activité secrète, à quelles activités, répréhensibles peut-être, s'adonnait-il, ou était-il contraint, si souvent, le soir, la nuit ?

Avec désespoir Charles voyait le Petit Criex enfourcher son vélo et s'enfoncer dans les soirs d'hiver, y disparaître, s'y perdre.

Si souvent le jour, si souvent le soir, si souvent la nuit le Petit Criex, le bel enfant au beau visage, s'échappait, lui échappait ! Et sous la tapisserie au divin Faune lutinant la belle dame, le cœur et le ventre palpitant, Charles Foltenay songeait à madame Le Duse et au Petit Criex ; au petit corps du Petit Criex, que l'on devinait si vif, si alerte, si nerveux, si ferme, si mignon, et à son si beau visage ! À ce visage qui lui échappait encore et toujours, dont le regard captivait le sien ! À ce visage plus beau que celui de la dame lutinée par le Faune, plus beau que celui des anges sur les tableaux des églises, plus beau que celui de toutes les madones de la chrétienté, plus beau que celui d'Agnès Sorel, aimée du roi, plus beau que celui de Cassandre Salviati, célébrée par le poète, et infiniment plus beau que celui de Dominique ! Ce visage si beau, qu'il aurait aimé le caresser, le baiser tendrement, respectueusement ! Autant qu'il aurait aimé sentir contre lui le corps doux, fin et rond à la fois de madame Ladusesse, de madame Le Duse, il aurait aimé sentir se blottir contre lui le petit corps fin et musculeux du Petit Criex !

Charles n'avait pas encore suivi le conseil d'ouvrir son cœur à madame Le Duse afin qu'elle devint, peut-être, sa « bonne amie ». Il ne voulait pas s'imposer. Et il doutait de lui.

Il s'ennuyait, il languissait, il s'énervait trop souvent, trop longtemps livré à lui-même, délaissé.

Dans la bibliothèque un gros chat noir, sur la longue table, l'accueillit en se mettant en boule, le poil hérissé, la gueule ouverte sur un feulement agressif, les dents acérées, menaçantes. Charles battit en retraite.

Plus tard il découvrait, débouchant dans un autre salon plus petit que le premier, une seconde bibliothèque. Pas de porte ni de grille devant les volumes ! Il examina les tranches des livres, ayant pour la plupart moins d'un siècle. De nombreux étaient même ici relativement récents, neufs ou presque.

« Traité d'Histoire des Religions », de Mircea Eliade, et du même auteur, « Mythes, Rêves et Mystères », « Aspects du Mythe », « Le Sacré et le Profane », « Le Mythe de l'éternel Retour », « Occultisme, Sorcellerie et Modes culturelles », « Le Chamanisme et les Techniques archaïques de l'Extase », les trois volumes de « Histoire des Croyances et des Idées religieuses ». Et d'autres ouvrages encore. D'un certain Fritz Graf : « La Magie dans l'Antiquité gréco-romaine » ; de Pierre Chuvin : « Chronique des Derniers Païens » ; « Le Mal d'être Femme. La Femme et la Médecine à Rome » de D.Gourevitch ; « Les Donneurs de Sacré. Le Prêtre à Rome » de Danielle Porte.

Plus loin il lut d'autres titres et des noms d'auteurs qui, lui semblait-il, évoquaient vaguement quelque chose en lui. « Des Sociétés médiévales », « Guerriers et Paysans », de Georges Duby, et d'un autre George, George Dumézil, plusieurs ouvrages, dont « Heur et Malheur du Guerrier » ainsi que les tomes de « Mythe et Épopée ». Plus loin, plus haut, « La Mort chez les Anciens Scandinaves », « Iggdrasil. La Religion des Anciens Scandinaves », « Le Monde du Double. La Magie chez les Anciens Scandinaves », de Régis Boyer. Un peu plus bas, « Les Celtes et le Druidisme. Racines de la Tradition occidentale » de Raimonde Reznikov. « Les Druides. Les Sociétés initiatiques celtiques contemporaines », de Michel Raoult. Et « Les Nains et les Elfes au Moyen Âge », « Fées, Sorcières et Loups-garous : Histoire du Double au Moyen Âge », « Charms, Conjurations et bénédictions. Lexique et Formules », de Claude Lecouteux. « Paroles païennes » de Nicole Belmont. « Le vrai Gargantua » de Guy-Édouard Pillard. « Vie et mœurs des Lutins Bretons » de Françoise Morave. « Paroles magiques. Secrets de Guérison », « Pouvoirs sorciers. Enquête sur les Pratiques actuelles de Sorcellerie », de Dominique Camus.

Charles Foltenay s'avança encore, le nez sur les rayonnages. « Toutes Leçons de Magie pratique : par les Grands Maîtres de la Wicca (la Vieille Religion) », « Toute la Philosophie de la Wicca : Trois Millions d'initiés dans le monde » de Diane Lucifera et Jack Coutela. « The Mind of the Druid », du Dr E.Graham Howe. « The Meaning of Witchcraft », de Gerald B.Gardner. « Witchcraft in England » de Christina Hole. « Vereinigter Alter Orden der Druiden » de Heinrich Fricke et Hugo Wiese...

Foltenay se redressa en fronçant les sourcils, et fit un pas. Il remarqua une série de livres au format de poche, assez minces. « Mythes perses », de Vesta Sarkhosh Curtis... « Mythes nordiques » de R.I. Page. Il prit ce dernier ouvrage. Il s'assit dans le fauteuil le plus proche et desserra son col.

Il découvrit certains dieux anciens du vieux fond mythologique occidental.

Il découvrit Odin et ses deux corbeaux, Munnin et Hugin, Souvenir et Esprit ! Odin, qui se pendit à l'arbre Yggdrasil, « axe du monde », pour, neuf jours et neuf nuits durant, en hurlant dans le vent, parvenir, dans la mort, à la Connaissance, qui se pendit pour découvrir l'écriture runique, les runes magiques et leurs sens ! Odin, qui, lors du Ragnarok, terrible fatalité, sera dévoré par le loup Fenrir, abominable et terrible rejeton du dieu Loki et d'une Géante ! Il découvrit Loki, le fourbe !

Il découvrit Thyr, le dieu courageux, qui sacrifia sa main pour permettre aux Ases divins d'enchaîner le loup Fenrir jusqu'au Ragnarok, jusqu'à ce que s'accomplisse le destin funeste et prodigieux auquel sont appelés le monde et tous les dieux. Pour permettre d'enchaîner le loup Fenrir, qui dévastera l'univers quand sera venu le temps, pour l'enchaîner d'un lien forgé par les Nains à l'aide d'artifices magiques et avec l'aide de très longs poils d'une barbe féminine, avec les nerfs d'une bête indomptée, la bave d'un volatile rapace, l'haleine d'un poisson, avec le bruit des pas d'un chat sauvage, avec les pivots d'une montagne !

Il découvrit dans toute sa dimension la méchanceté du loup Fenrir, la bête infâme qui ravagera le monde des hommes et des dieux, le monstre, qui la gueule grande ouverte, le muflle touchant les cieux immenses, la mandibule la terre si basse, avalera la lune !

Les deux corbeaux ! Et Fenrir ! Charles Foltenay compulsait l'index et lut tous les passages mentionnant le loup terrifiant. Enfin il replaça le mince ouvrage dans les rayonnages. Il jeta un coup d'œil à sa montre. L'heure du repas approchait.

Il espérait un retour imminent de madame Le Duse qui avait dû encore s'absenter. Sur une étagère, une statuette couchée dans une petite châsse attira son attention. Une figurine repoussante, d'un mauvais goût extrême, avec une touffe de poils sur une tête disproportionnée, et... Charles s'en assura en y regardant de plus près... et avec cinq petits ergots au niveau de chacune des mains, qui, comme les bras, collaient au corps, au ventre proéminent. Une étiquette jaunie indiquait : « Dagyde. Fin XIX^{ième} siècle ».

À la fin du repas Charles réclama quelques explications au sujet de cette sombre œuvre d'art.

« ...Je voudrais vous demander... Dans la bibliothèque, celle du fond, il y a un genre de statue dans une boîte en forme de... de cercueil, avec un couvercle fait en partie d'une vitre. Qu'est-ce que c'est ? Et d'où cela vient-il ?

— Cela vient de tout près.

D'une ferme, au-delà des prés !

Une dagyde !

À l'aspect morbide. »

Charles avait sursauté. Le Petit Criex, silencieusement avait fait son entrée dans la pièce. Après avoir fait la bise à madame Le Duse, il reprit la parole.

« Une dagyde,

À l'aspect morbide,

À l'image de celui qu'elle figure,

Chargée de ses rognures d'ongles, et d'une houppe de sa chevelure !

Petit vout, jolie poupée d'envoûtement !

Bien *chargée*, pour un plus grand désagrément ! »

Charles Foltenay sentit ses cheveux se hérissier sur sa nuque et un frisson glacé lui courir le long de l'échine.

« C'est poésie,

Aujourd'hui !

Culte du verbe dans le soir,

De la parole dans le vent, et de l'Histoire ! »

Peu après, marchant dans la nuit froide entre madame Le Duse et le Petit Criex portant l'une et l'autre une lampe tempête, comme voilà une éternité le vieil homme dans les bois de Courdemanche, Charles Foltenay traversa la cour, franchit sur l'étroite passerelle la douve noire dont la surface capturerait au ciel ombreux la scintillante lueur des étoiles et le disque

blafard de la lune, monta le raide escalier de bois menant à la tour et les marches tournoyantes au cœur de la masse de pierre.

Du sommet ils dominaient les extrémités des branches les plus hautes qui, dans l'ombre, se tendaient vers eux. Ici le vent s'entendait, sifflant dans les ramures, entre les merlons érodés.

« Nous sommes ici pour vous distraire,
Génies de l'air,
Génies du vent,
Génies du temps ! »

En criant ces mots vers le vide, vers l'espace sous eux et autour d'eux, vers la campagne imprécise de la nuit, le Petit Crieux s'était tourné en direction des quatre points cardinaux.

« Charles, mon brave, à vous l'honneur !
Déclamez donc, pour notre bonheur,
Quelques-unes des lignes que vous lisiez tout à l'heure. »

Avant de sortir madame Le Duse avait conseillé à Charles de sélectionner un ouvrage dans la bibliothèque afin de pouvoir en lire un passage. Il avait fait un choix assez hasardeux parmi les volumes feuilletés à la hâte.

Dans la lumière pâle et tremblante des flammes, il éleva le livre, grand ouvert, au niveau de ses yeux. Et malgré le vent agitant parfois brusquement les pages il commença sa lecture.

« En ces siècles mesquins, c'est avec émotion
Que de ces temps très lointains nous nous souvenons.
Et nous nous rappelons les Grands Griffons dorés,
Nos origines, la mythique Hyperborée !

Loin, l'Hyperborée ! Loin, le temps où nos aïeux,
Farouches, chaque génération, s'élancèrent
Conquérir les mondes, chaque Printemps Sacré,
Féroces, en la pleine lumière solaire,
Sous la lune nocturne, sa sombre lueur !

Et vers le faite du monde ils tournaient les yeux,
Guidant leurs pas aux vifs scintillements polaires,
Inscrivant dans les astres leurs plus riches heures,
Qui pour toujours, tout là-haut, brillent dans les cieux !

De nos braves aïeux nous avons hérité
Notre bel orgueil et notre grande fierté,
Et aussi le respect des étoiles sacrées ! »⁶

Le vent mugissait sur la tour. À l'entour les branches murmuraient dans l'obscurité. Quelques craquements dans les arbres. Des bruits inquiétants. Au loin les cris étranges

6 « Uer Sacrum ». É. Raudrac du Bray.

d'inconnues créatures de la nuit. Le Petit Criex baissa les yeux vers les bois, puis les releva vers les cieux étoilés.

« Charles, notre race est ancienne ;
 Et bien plus que la tienne.
 Mais il est beau ce texte qui la tienne concerne.
 Il me rappelle des légendes antiques,
 De vieux mythes celtiques,
 Les légendes des Aryens anciens
 Gagnant la Grèce, qui de la sagesse des peuples sera la mère,
 Les vaillants Doriens et les Danaéens !...
 Une belle histoire sur ce thème pouvez-vous nous dire ma mère ?
 — Hélas, non ! Point ce soir !
 Et, ce, je le dis à mon grand désespoir,
 Car toute autre chose j'avais préparée,
 Et si là-dessus j'improvisais, vous en seriez consternés !
 — Ce que Charles, notre ami,
 A pu lire, il l'a fort bien dit.
 Mais il n'a pas tout dit !
 Il voudrait dire plus, mais il ne l'ose !
 Son cœur palpite, son esprit s'échauffe de belles névroses.
 Il rêve de sabbat !
 Il songe à de passionnés ébats !
 Il vous suivrait, ma mère,
 Au plus profond de délicieux enfers ! »

Charles, dans l'ombre froide, se sentit rougir jusqu'à la racine de ses cheveux. Il n'entendait plus le vent ! Que le tonnerre des battements de son cœur, le ronflement de son sang à ses tempes, à ses oreilles ! Il garda le silence. Quand bien même il l'aurait voulu, il aurait été incapable de parler.

« Il est bon, la nuit, sous la face ronde de la déesse,
 Inspiratrice de folles liesses,
 D'exprimer nos rêves, de penser à d'infemales histoires de fesses,
 De pouvoir, en de si délicieux enfers, retourner sans cesse !
 — L'enfer ! Ah ! L'enfer !
 Tous, nous y aspirons, à l'enfer !
 L'enfer, la seule possibilité de rester soi-même, pour l'éternité !
 Dans l'au-delà, les justes perdent toute individualité !
 Dans leur paradis, les justes perdent leurs personnalités !
 Les justes sont appelés à se fondre en leur Dieu,
 À s'y abîmer, à sombrer dans le néant, les malheureux ! »

Tourné vers le vide le Petit Criex se tut. Il serrait contre son buste le gros et vieux volume relié de cuir qu'il avait porté jusque là-haut. Madame Le Duse ouvrit le sien. Elle lut d'une belle voix assurée, d'une belle voix de femme.

Ensuite, après avoir longtemps écouté les bruissements secrets de la nuit, le Petit Crioux entama une longue lecture, dont Charles, sortant enfin de son trouble, ne comprit que la fin.

« ...En ce soir de grande et terrible bataille, la terre ne résonnait déjà plus du cri des mourants, mais, lentement, continuait de s'imprégner du sang rouge des hommes.

« Et dans les cieux sombres, témoins du combat où s'affrontèrent, au-dessus de la mêlée des guerriers, les Dieux et les Géants, une lune rousse luisait horriblement, toute sanglante, au firmament. »⁷

Près de la lampe posée sur le merlon à sa droite, debout dans l'échancrure d'un créneau, juste au-dessus du précipice, le Petit Crioux demeurait silencieux, toujours penché sur la page qu'il venait de lire. Il referma enfin l'épais ouvrage et redressa la tête. Il se tourna et tendit le livre vers madame Le Duse qui s'en saisit. Puis il escalada vivement le merlon sur sa gauche.

Tout droit, contre le vent glacé, devant le gouffre béant, ouvrant les bras, il les étendit, les mains ouvertes, vers le ciel ! Face à la nuit d'hiver il s'écria :

« Génie tutélaire de ce lieu,
Toi aussi parvenu au rang des Dieux,
Nous espérons que nos fables
À tes oreilles furent agréables !

Nous espérons,
Un instant vous avoir distraits de l'ennui,
Trop long,
Que vous imposent les hommes par leur oubli,
Follets brillants de la nuit,
Fragiles, palpitants, et si jolis !
Des fontaines et des bois, beaux et agiles petits Lutins,
Malgré tout, compagnons fidèles des humains !
Raffolant de joyeuses danses près des Grandes Pierres,
Des vieilles tombes austères,
Infatigables Korrigans !
Vous, Poulpikans habitant les terriers près des marais !
Et vous aussi, aimant effaroucher les femmes égarées,
Ô Viltansous velus et indécents !

Que nos paroles, emportées par le vent,
Jusqu'à Vous soient parvenues !
Jusqu'à Vous tous, anciens Dieux
Des temps passés, des ères révolues !

Jusqu'à Vous, Dieux malheureux,
Jusqu'à Vous, qui, patients et rêveurs,
Dans l'ombre dense de la nuit maléfique,
Attendez que vienne le matin magique,

7 « In Illo Tempore ». Pat Imelriek d'Aurrac.

Le matin où prendra fin cette vile époque de douleur,
Le matin où la foi des hommes, en sa renaissance,
La vigueur et la puissance,
La force perdue Vous redonnera !
Le matin où Votre Règne reviendra ! »

De l'obscurité, en contrebas, monta une longue plainte. Fenrir, le loup, hurlait sous la lune.

CHAPITRE XV

On l'interpelle ! Une infirmière vêtue de blanc ! Derrière elle, la belle Paule, et Benoît ! On s'efforce de le calmer ! Tout va rentrer dans l'ordre ! L'infirmière se penche vers lui, le baise sur le front, lui caresse les joues, le cou, le buste. Elle lui promet de s'occuper de lui mieux encore à l'avenir, de le gâter, s'il se montre gentil, s'il se montre compréhensif ! Elle recule, s'écarte du lit. Le couple derrière elle s'enlace ! Le couple sur la grande tapisserie, qui, des poutres, pend jusqu'aux lambris !

Le Faune fait un clin d'œil à Charles, la dame le regarde, et, la bouche entrouverte, passe la pointe de sa langue sur ses lèvres. Une autre infirmière, plus petite, toute de noire vêtue, invective chaleureusement les deux êtres fantastiques :

« Restez là-haut, vous deux !
Ne descendez pas !
Il n'est pas encore prêt, il s'en faut de peu,
Pas encore prêt pour une nuit de sabbat ! »

La lumière s'éteignit. Charles se réveilla tout à fait. Il ne se trouvait pas à l'hôpital, mais, seul, dans sa chambre du Clos des Hayes. Il avait un peu froid. Il avait repoussé les draps jusqu'à sa taille. Il les remonta jusqu'à son menton. Il finit par s'apaiser, et sombra à nouveau dans les limbes d'un sommeil agité.

Dans la journée trois personnes rendirent visite à madame Le Duse. Charles les rencontra dans l'entrée. Elles se méprirent sur son compte et le gratifièrent d'un très respectueux : « Bonjour, Monsieur Le Duse ! ». Il se contenta de hausser un sourcil et de répondre d'une salutation assez bourrue. L'homme le plus proche de lui baissa les yeux vers sa casquette, que, nerveusement, il malaxait entre ses doigts. Charles planta là les visiteurs de madame Le Duse et s'enferma dans la seconde bibliothèque.

En fin d'après-midi, revenant d'une courte promenade aux alentours du manoir, il vit disparaître par le chemin le RangeRover de madame Le Duse. Le Petit Crieux, qui ne s'était pas encore manifesté de la journée, était là, debout dans la cour.

« Madame Le Duse, ma mère,
Est allée visiter nos gens.
De sa vigilance sévère,
La bonne gestion de nos domaines dépend ! »

En outre il apprit que « la Dusesse », consécutivement à quelques appels téléphoniques précédemment reçus, allait se rendre en consultation chez plusieurs de ses patients, qu'elle prévoyait un retour tardif, qu'il devait dîner ce soir sans l'attendre !

Le Petit Criex grimaça un sourire ravissant et comique puis agita une petite main charmante et menue en guise de salut et gagna le bâtiment à l'opposé de la cour. Il en ressortit aussitôt en poussant une bicyclette noire au cadre bas qu'il enfourcha. Et, franchissant le grand portail, il s'éloigna lui aussi par le chemin.

Délaissé, abandonné, Charles sentit une larme rouler sur sa joue. Il l'essuya du dessus de l'index. Il respira profondément. Il tourna la tête vers le bâtiment, la porte de l'autre côté de la cour, par où avait reparu le Petit Criex avec son vélo. Il s'ébranla, et hâta le pas.

Il y avait deux autres bicyclettes qui semblaient en excellent état. Toutefois, Charles le constata, les pneus en étaient insuffisamment gonflés. Il choisit un vélo et en détacha la pompe.

Sur le deux-roues, en zigzaguant un peu, il traversa la cour. Il se dirigea vers les logements. Il enfila par-dessus son manteau un vaste imperméable, réenfourcha le vélo noir, dont il dut redescendre pour rehausser la selle. Pédalant plus commodément il s'élança à son tour.

Le Petit Criex avait disparu. Charles accéléra. Au bout du chemin il n'hésita qu'un instant, le temps comptait, et au hasard emprunta une des deux directions possibles. Il commençait à désespérer de jamais pouvoir rattraper le Petit Criex, ou redoutait d'avoir tourné du mauvais côté, lorsque, au loin, il aperçut une silhouette noire, coiffée d'un capuchon pointu, disparaître dans une courbe.

Il peinait dans le chemin montant et malaisé. Il fatiguait. Il tournait les poignées pour sélectionner un rapport plus adéquat sans parvenir à avancer facilement. Il lui fallait forcer exagérément sur les pédales, ou bien elles tournaient trop facilement et il n'avancait pratiquement pas. Il s'énervait, il s'essoufflait.

Manque d'habitude, manque d'entraînement ! Il se força au calme : le Petit Criex était là, devant ! Un peu de courage ! Un petit effort !

Il dut en déployer de grands ! Mais le Petit Criex avançait toujours avec régularité, sans faire varier notablement la cadence de ses coups de pédale, et Charles eut bientôt la satisfaction de s'en rapprocher. Il l'apercevait de temps en temps, avant qu'un détour de la route ne le lui masquât. Il eut la chance de l'apercevoir assez tôt après chacun de ses franchissements d'intersection, après chacun de ses changements de direction, et ainsi de rester sur sa trace.

Charles peinait de plus en plus. Sa respiration, dans ses bronches, dans ses poumons : comme l'air dans un soufflet de forge ! Un peu de courage, encore ! Un effort, encore ! Il avançait laborieusement, douloureusement.

Il l'avait perdu de vue. Il avait perdu le Petit Criex ! Depuis combien de temps roulait-il ? Quelle distance avait-il parcourue ? Il faiblissait, épuisé. Il toussa. Le soir approchait.

À travers bois la route descendait légèrement. Un virage, puis un autre, en sens inverse. Les troncs, les branches, tristes et nus. D'un côté de la route des champs désolés. Plus loin une vieille ferme abandonnée à la toiture éventrée... Tout à coup Charles Foltenay reconnut les lieux ! Les virages : ceux où il avait quitté la route avec la Mercedes ! Il était près de Courdemanche, près de la maison du vieil homme, près de la maison dans la forêt !

Se déhanchant à chaque coup de pédale, se penchant à droite, à gauche, il progressait au cœur des bois sombres, déjà ténébreux dans leurs profondeurs.

Il avait emprunté la piste, suivi les pylônes de la ligne électrique s'enfonçant entre les arbres. En apercevant la bifurcation du chemin de terre, il freina et mit pied à terre. Il manqua tomber tant ses genoux tremblaient. Il avait le souffle court.

Un peu plus loin la piste descendait d'une part dans les bois, d'autre part elle montait vers la clairière, vers la maison du vieil homme. Le Petit Criex y revenait donc ! À chacune de ses absences était-ce ici qu'il se rendait ? Peut-être. Sans doute ! Charles Foltenay s'apprêtait à faire demi-tour. Mais était-ce là vraiment que venait le Petit Criex ? Et y était-il alors ? Charles décida de s'en assurer.

Il ne distingua pas au sol d'autres traces de bicyclette. Il suivit le chemin en direction de l'ancienne ferme. Avant même d'être en vue des bâtiments il gagna le couvert, les taillis, et y dissimula son vélo, au niveau d'un poteau de la ligne de l'E.D.F. afin de le retrouver ensuite plus aisément. Il avança à travers bois sans trop s'approcher de la lisière. Avec discrétion il examina les abords des vieilles bâtisses.

Il ne remarqua pas le vélo noir du Petit Criex. Mais cela ne prouvait rien. Le vélo pouvait se trouver dans un recoin ou un autre, à l'abri dans la maison elle même, ou encore avoir été laissé dans quelque autre endroit et l'ultime trajet avoir été effectué à pied à travers bois.

Charles, aux aguets, continua néanmoins son inspection et contourna les bâtiments, et le logement d'abord.

Son souffle s'apaisait, son cœur commençait à se calmer. Il s'enhardit. Il s'approcha de l'appentis de planches à claire-voie.

Alors Charles Foltenay entendit des cris ! Des cris curieux ! Des cris que poussait le Petit Criex.

CHAPITRE XVI

« Tu ne penses pas que le curé a dû à moitié imaginer son histoire à partir de ce que tu lui as raconté ? À partir aussi des notes de ton oncle ? Tu ne penses pas qu'il phantasme ?

— Possible ; en partie. Mais... Je crois qu'il y a une large part de vérité dans tout ça. Il a été confronté à ces Le Duse, et il ne s'en est pas tiré très glorieusement, cela, à mon avis, c'est quelque chose d'à peu près sûr.

— Et le Petit Crioux de ton oncle ? Tu crois que c'est ce Petit Crioux, le même, qui l'a sorti du fossé, si toutefois il n'a pas inventé tout ça aussi ?

— Je n'en sais rien... Pourquoi pas !

— Mais, quand même... Ça fait combien de temps, précisément que tout ce cirque aurait eu lieu ?... Hein, d'après toi ?

— Va savoir... Quelques années.

— Et d'après toi, le « Petit Crioux », qui est si petit, si jeune, il devrait toujours être un monsieur Crioux tout petit, toujours un jeune adolescent, malgré les années écoulées ?

— Ses démêlés avec son évêque et les Le Duse, et accessoirement les coups de trique reçus du Petit Crioux, si c'est bien de lui qu'il s'agit, ça fait forcément assez longtemps. Le curé a eu le temps de retourner s'établir dans la maison qu'il a héritée, d'y vivre un certain temps, de la vendre, de s'établir ailleurs, et ensuite de s'installer dans une nouvelle demeure achetée avec le fruit de la vente de la première, et le fruit, également, on peut le supposer, de ses activités, pas très catholiques, de sorcellerie, de voyance ou de je ne sais quoi !

— On pourrait aller demander à la gendarmerie. Ils ont peut-être du nouveau.

— Oh ! Ça m'étonnerait... Mais on peut toujours ! En tout cas, avant de laisser tomber, je ne te demande pas de m'accompagner, parce qu'il n'est pas fin, je te le rappelle, j'ai envie de retourner encore une fois voir le vieux bonhomme des bois, à Courdemanche. Charles, au fond, il s'y était plu, chez lui. Si ça se trouve, ils sont plus complices qu'il n'y paraît tous les deux. »

Ils n'apprirent rien de plus des gendarmes et prirent la route de Beaumont-la-Ronce, de La Chartre-sur-le-Loir et de Courdemanche.

La maison de la clairière semblait abandonnée. Benoît effectua une tournée de reconnaissance en lançant des appels, sans obtenir de réponse. Poussant un peu plus loin ses investigations il constata que la « caverne aux lapins » évoquée par son oncle était vide de ses habitants.

« Et si on allait voir les gendarmes...

— On en vient, de les voir, tes gendarmes !

— Non ! Ceux qui sont venus ici ! Ceux qui ont provoqué son évacuation vers le monde civilisé ! »

Moins d'une heure plus tard ils s'entretenaient avec un aimable pandore.

« Quand le chef m'a parlé de votre histoire, je me suis tout de suite souvenu de l'affaire. Enfin, de l'affaire, si on veut ! En fait, il n'y avait pas d'affaire à proprement parler... Alors, comme ça, le représentant il vivait chez vous, son neveu, et il a fugué ! C'est vrai que parfois ça se termine mal ce genre de truc ; mais il ne faut pas dramatiser, vous savez. Pas de nouvelle, bonnes nouvelles !... Et vous avez pensé que, peut-être, votre oncle, il serait retourné là-bas, chez monsieur Le Duse !... On ne sait jamais, après tout !

— Vous avez dit « chez monsieur Le Duse » ! Il s'appelle bien : Le Duse ?

— Quand les collègues m'ont raconté leur intervention, qu'ils avaient sermonné le type qui aurait risqué la vie du représentant à ne pas prévenir les secours... Moi, je le connais un peu, Albéric Le Duse ! Ma belle-sœur et son mari, ils ont été fermier chez lui. Là, c'est une vieille longère qui leur appartient aux Le Duse. Leur locataire est parti pour la ville, à Joué-lès-Tours, dans un appartement. Il a trouvé du boulot là-bas, chez Michelin, les pneus ! Il a laissé sur place toutes les bestioles qu'il élevait. Et puis Le Duse, d'après ma belle-sœur, il paraît qu'il est un peu en froid avec sa femme. Alors Le Duse il est venu là s'occuper de la basse-cour. Un prétexte pour prendre l'air, d'après ma belle-sœur, toujours ! Je ne sais pas comment elle apprend tout ça. Elle est bavarde, c'est tout, quoi. Et elle sait écouter. Et c'est notre travail aussi d'être informés, à nous autres, les gendarmes ! Alors j'écoute, moi aussi ; j'écoute ce qu'elle me dit, forcément.

« Bref ! Le Duse, avec le représentant, il devait savoir ce qu'il faisait ! Ils ont dû avoir peur pour rien les collègues. Je leur ai dit ! Il est vétérinaire ! Et les animaux c'est plus dur à soigner que les gens, parce que les animaux, eux, ils ne parlent pas, ils ne peuvent pas expliquer ce qu'ils ont, ce qui ne va pas. Et sa femme, elle est médecin ! Si ça se trouve, il l'a même fait venir ! Alors, moi, à mon avis, votre oncle, il était aussi bien là-bas qu'à l'hôpital, sinon mieux, si vous voyez ce que je veux dire !

— Et si mon oncle était revenu voir ce monsieur Le Duse, et si celui-ci avait bien voulu l'héberger à nouveau... J'aimerais en obtenir l'assurance, le rencontrer. Où peut-on le trouver.

— Ce n'est pas très loin. Mais ce n'est pas notre secteur par là. Remarquez, je ne sais pas s'il l'héberge au Manoir, si des fois il l'héberge vraiment, parce que là-bas ce n'est pas tout à fait chez eux. Ils vivent chez la fiancée de leur fils...

— Ah ! Les Le Duse ont donc un fils, alors !

— Enfin, ils ont eu un fils, oui. Il est mort. Un accident, soi-disant. Plutôt un attentat ! En Afrique, où il faisait son service dans la coopération.

« Leur fils avait fréquenté la fille des Deuze du Breuil. Les Deuze du Breuil, d'autres riches propriétaires ! Si j'en crois ma belle-sœur, une jolie fille, aussi belle qu'une jolie petite poupée, et éperdument amoureuse du fils Le Duse. Je ne sais pas si lui était aussi amoureux, pour aller en coopération ! Ce genre de combine c'est quand même drôlement plus long que le service normal, hein !

« Et elle n'a pas eu de chance, remarquez, lui non plus d'ailleurs... Comment s'appelle-t-elle déjà ?... Hérodiade ! Vous parlez d'un nom ! Eh bien, elle n'a pas eu de chance Hérodiade Deuze du Breuil, elle perd ses deux parents dans un accident d'auto ! Elle venait d'atteindre sa majorité. Et quelques semaines plus tard, elle apprend la mort, au bout du monde, dans l'explosion d'un transformateur électrique, de son fiancé !

« Ma belle-sœur m'a dit que ça l'avait salement secouée la gamine ! Elle et son mari, ils ne la voyaient plus. Elle ne sortait déjà pas beaucoup avant ! Elle était à la faculté de lettres à Tours, et chez elle toujours dans les bouquins, ou dans les bras du fils Le Duse, ou dans son lit, j'imagine. Eh bien, elle restait couchée ! Elle ne mangeait plus ! Ça l'a rendue malade la mort de son amoureux ! Elle en aurait même perdu tous ses cheveux ! Il paraît qu'elle ne s'en est pas tout à fait remise de toute cette histoire.

« Depuis, elle est un peu bizarre, selon ma belle-sœur. Je ne sais pas, je ne l'ai jamais vue, moi, cette Hérodiade. Et la belle-sœur, une fois n'est pas coutume, sur ce sujet-là elle n'a jamais voulu m'en dire plus. On dirait qu'elle a peur de déplaire à la fille Deuze du Breuil en en racontant davantage, ou en médissant sur elle. En tout cas les Le Duse se sont occupé d'elle. Je vous l'ai dit, je crois, madame Le Duse, c'est une doctoresse.

« Ils l'auraient adoptée, en définitive. Ce serait pour la soigner mieux qu'ils ont quitté leur demeure, « La Gagnerie », pour s'établir au manoir, au « château » on peut dire, du Clos des Hayes, chez leur bru... enfin chez celle qui aurait pu être leur belle-fille, celle qu'ils auraient bien aimé voir épouser leur fils !... Pour la soigner, et, c'est un commentaire que moi je fais, éviter sûrement qu'elle soit enfermée. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Oui, je crois. Et où cela se trouve-t-il ce château du Clos des Hayes ?

— Vous auriez pu localiser le propriétaire de la maison des bois de Courdemanche en vous rendant à la mairie, par le cadastre. Le Clos des Hayes... »

CHAPITRE XVII

Charles put passer les doigts dans les interstices. Il donna une secousse. Un autre cri ! Le salaud ! Que pouvait-il donc lui faire ? De toutes ses forces Charles Foltenay se jeta en arrière en maintenant fermement la planche. Elle céda. Charles s'effondra sur le dos. Il empoigna une autre planche. À demie pourrie également elle se rompit près d'une extrémité, dans un bruit mat, en laissant, à l'autre bout, passer au travers de son épaisseur les têtes des clous.

D'autres cris se firent entendre, se succédant rapidement, plus forts ! Le salaud ! La brute ! Charles en geignant se pencha et se glissa à l'intérieur. Le soir tombait et malgré le peu de lumière extérieure pénétrant par la brèche Charles se repéra, reconnut vaguement l'endroit. À droite, les lieux d'aisance ! À gauche, les rondins de bois entassés ! Là-bas, la porte !

En quelques enjambées nerveuses il traversa la grange qui s'appuyait contre l'arrière de la maison et il arriva à la porte ! La porte du couloir ! Il s'en souvenait. Il l'ouvrit ! Les cris s'étaient amplifiés, leur rythme s'accélérait, de plus en plus hauts, de plus en plus forts ! Il courut ! Deux ou trois pas. Il pivota et il les vit !

Le salaud ! Il le vit qui martyrisait le Petit Crieux. Le Petit Crieux qui, devant ce monstre, collé, maintenu contre lui, se démenait, plié sur sa douleur, prosterné, prostré, son manteau retombant sur ses épaules, les reins contre le ventre immonde de l'autre !

S'étranglant d'indignation Charles crut défaillir. Il s'élança et pu surprendre l'homme trop occupé, et qui ne l'avait ni vu ni entendu venir. Il le saisit par le bras, l'épaule, ou le cou peut-être, et dans son élan, d'une violente traction, puis d'une poussée des bras le propulsa loin de sa victime !

« Sauve-toi ! Sauve-toi ! »

Emporté par sa course Charles Foltenay perdit lui aussi l'équilibre et s'effondra. Le Petit Crieux avait cessé de crier. Il était debout devant Charles Foltenay, arc-bouté, jambes écartées, genoux légèrement fléchis, bras à demi repliés !

« Sauve-toi ! Je ne vais pas pouvoir te défendre longtemps ! Je suis trop fatigué ! Sauve-toi !

— C'est toi, Charles ! Qu'as-tu fait, pauvre fou ? Qu'as-tu fait ? »

Le Petit Crieux, capuchon en tête toujours, nu sous son manteau, brandissait son couteau vers le visage de Charles Foltenay. Et Charles en prit conscience alors en voyant le corps très clair du Petit Crieux sous les pans écartés de son manteau : le Petit Crieux n'était pas un petit garçon ! Le Petit Crieux était une fille ! Une jeune femme ! Une jolie femme, petite, mais bien proportionnée ! Une femme bien faite !

Dans la lueur douce et chaude diffusée par une lampe de chevet dont l'abat-jour déchiré laissait apparaître une ampoule électrique au filament de faible intensité, l'homme des bois, au sol, ne bougeait pas. Charles, hébété, reporta son regard sur le Petit Crioux toujours agressif à son égard.

- « Charles ! Charles ! Que fais-tu ici ? Qu'est-ce que ça veut dire ? De quoi te mêles-tu ?
 — Je t'ai suivi, Petit Crioux. Je voulais savoir où tu allais.
 — Tiens-toi tranquille maintenant !
 — Il ne te forçait pas ?
 — Mais non ! »

Dans sa chute l'homme des bois avait heurté le poêle en fonte. Le tuyau penchait un peu et on percevait une odeur de suie.

Le Petit Crioux se pencha vers son amant.

- « Duse ! Duse ! Ça va ? Dis-moi quelque chose ! Je t'en prie !
 — Décidément, il t'aime bien. Il veille sur toi. Il te protège. »

Le Petit Crioux pleurait silencieusement. Le vieil homme parlait bas, et, immobile, ne tentait pas de se relever. De l'une de ses narines, de l'une de ses oreilles, commençait à couler de minces filets de sang. Le Petit Crioux sortit un mouchoir de sa poche.

- « C'est inutile, Hérodiade.
 Je ne peux pas bouger ; ne me touche pas.
 C'en est fini de nos folles cavalcades.
 Je m'achemine, je crois, vers mon trépas.
 — Je ne voulais pas. Je voulais juste... J'ai entendu des cris et... Je ne voulais pas vous...
 Quand j'ai entendu les cris...
 — Sur la voie de l'extase,
 Quand tout son corps s'embrase,
 Une femme ne pousse-t-elle jamais de jolis cris,
 Sur le dos, sur le ventre, au milieu de son petit lit ?
 — Duse ! Duse ! Courage ! Tiens bon ! Tiens bon ! J'appelle la Dusesse ! Je l'appelle !
 — Ton amoureux, ton protecteur,
 Qui aime ma femme, qui t'aime tant,
 Qu'il prenne soin de vous, qu'il vous donne du bonheur,
 Plus que moi, qui ne fut pas si aimant.
 — Ne t'énerve pas Duse ! Elle va répondre ! Elle va venir ! Elle va s'occuper de toi !
 — Approche-toi, Charles Foltenay,
 Que je te donne mon secret ! »

Le Petit Crioux hésita, puis se déplaça. Haletant d'émotion, la poitrine secouée de spasmes, Charles Foltenay s'approcha. Les yeux du blessé étaient à peine mobiles, inexpressifs. Charles échangea un regard inquiet avec le Petit Crioux et se pencha, l'oreille près de la bouche du mourant, qui ne dit mot. Charles, crispé, se tourna alors, et lui fit face un instant. L'œil de l'homme des bois s'alluma, joyeux presque. Et Charles sentit le souffle sur son visage !

En un sursaut spontané il se redressa avec énergie en inspirant. Il percevait, dans sa bouche, dans ses narines, le souffle frais, l'haleine vive du « Duse » !

Le Petit Crieux s'était écarté et parlait rapidement au téléphone.

« Petit Crieux ! S'il te plaît... Je crois... Je crois que... que c'est fini. Il... Il n'a pas eu le temps de me dire... son secret. Il m'a... soufflé dessus. C'est tout. J'ai encore le goût... étrange de... J'en ai encore le goût dans la gorge !

— Le Duse est mort ?

Le Duse est mort !

Et il t'a donné son dernier souffle,

Le Duse tué ?

Il t'a donné son dernier souffle !

Donc, le Duse tu es ! »

Le Petit Crieux rejeta son manteau dans son dos, dégrafa son col et se libéra de son capuchon. Il était nu ! Elle était nue, entièrement nue devant Charles, devant le cadavre. Elle était toute nue, toute blanche, dans la pénombre sépulcrale, toute lisse ! Tout le corps lisse, jusqu'en ses replis les plus intimes ! La tête lisse, sans la moindre chevelure ! Elle écarta bras et jambes, puis se précipita sur lui.

Il la laissa se blottir contre lui. Il l'enveloppa de ses bras. Il se sentait un homme !

Avant de l'entraîner vers le lit elle lui dit :

« Mes coïts toujours furent stériles ;

Et pourtant il me faut enfanter !

Le Petit Peuple des Bois doit survivre !

Il me faut procréer !

Le Petit Peuple doit continuer à vivre,

Je ne peux me tenir coite, il me faut forniquer !

Par le Duse je dois être fertile !

Des enfants que le Duse m'aura donnés,

De tes enfants, je conserverai ceux,

Qui du Petit Peuple auront hérité

Les différents attributs

Et les belles vertus,

Les plus gracieux ! »

Et bientôt le Petit Crieux fit entendre des cris très curieux.

CHAPITRE XVIII

Madame Le Duse n'avait pu que constater le décès de son époux.

Après lui avoir essuyé le sang sur la joue, sur le cou, le Petit Criex avait calé la tête sur une serviette repliée plusieurs fois sur elle-même et avait recouvert le corps nu d'une couverture.

Un long conciliabule s'engagea entre la Dusesse et le Petit Criex. L'une ou l'autre lançait parfois un long et lourd regard en direction de Charles Foltenay, qui, épuisé par son périple à bicyclette, et ses autres prouesses physiques plus récentes, restait affalé sur une chaise de paille dans un angle de la pièce.

« ...Hérodiade ! Te rends-tu compte ? »

Hérodiade reprenait la parole après avoir fixé un instant le pauvre Charles désemparé.

« Hérodiade ! Ce que tu demandes... Hérodiade !

— Qu'est-ce qui s'y oppose ? Quels inconvénients cela aurait-il ? Aucun ! Nous n'y trouverions chacune que des avantages !

— Les risques sont considérables !

— Quels risques ? Un contrôle routier ? Quelque chose comme ça ? C'est rarissime, négligeable !

— Tout de même, Hérodiade ! Tu ne prends pas en compte toute la dimension...

— Et c'est la volonté du Duse ! Je t'ai rapporté ce que le Duse lui a dit ! Ce que le Duse a fait ! »

Un silence pesant s'installa. Les deux femmes, d'un œil morne, semblaient surveiller, juger, apprécier Charles Foltenay qui se tassait sur sa chaise, le visage entre les mains.

Le Petit Criex s'avança vers lui.

« Charles, il ne t'arrivera aucun mal !

Si tu les as donne-moi tes papiers d'identité.

Ensuite sors de ce local,

Et répare l'appentis que tu as détérioré.

Reviens ensuite près de nous ; et garde bon moral !

Avant, toutefois, change-toi !

Mets les habits du Duse ; hâte-toi !...

Vois ces papiers, cette photo d'identité !

Ta barbe nouvelle te va bien !

Tu es Albéric, le Duse, maintenant !

Me comprends-tu bien ?...

Donc, sans plus attendre, mets ces vêtements ! »

Devant les deux femmes attentives, Charles, dans un état second, revêtit lentement, avec une respectueuse précaution, la mise d'Albéric Le Duse.

Quand, dans la nuit épaisse, une lampe à pétrole en main, Charles Foltenay revint de l'arrière de la maison en la contournant, il remarqua une forte odeur de fumée, et la lueur d'un feu de bois s'échappant d'un petit préau donnant sur la cour.

Sous le préau un grand chaudron de fonte ou d'acier, reposant sur des pierres, contenait un liquide bouillonnant déjà. Charles s'approcha davantage.

Un répugnant bouillon ! Il recula. Dans un coin du préau une large toile cirée suspendue par un angle s'égouttait dans une profonde cuvette dont le contenu, d'un rouge sombre, avait l'aspect d'une précieuse liqueur.

« Si nous n'avions pas entendu
 À de longs intervalles des coups de marteau,
 Nous serions parties à ta recherche, Albéric !
 Eussions-nous dû,
 Pour te retrouver, ramener du château,
 Garm et Fenrir,
 Nos compagnons diaboliques !
 Tu fus long à revenir !
 Et la force d'un homme n'eut pas été de trop ! »

La nuit affligeante, sans sommeil, fut interminable et pesante. Charles Foltenay, assommé de honte, de chagrin, de confusion, de fatigue ne fut d'aucune aide pour les deux aimables sorcières qui s'empressaient autour de leur chaudron.

Quand les chairs n'y adhèrent plus, à l'aide d'une pince de cheminée elles sortirent d'abord du jus les os les plus gros, les plus longs, puis les ayant brisés à coups de marteau les déposèrent dans les braises du foyer.

Il faisait jour lorsque, le chaudron rincé, les cendres du foyer dispersées au jardin, les femmes envisagèrent le départ.

Charles, hagard, exténué, avait renoncé à toute initiative. Il était soulagé et reconnaissant que dans cette situation extrême, où il se répugnait lui-même plus que jamais auparavant, on le prit en charge, on eut soin de lui, on eut à cœur de le préserver, quoique d'une si étrange façon, et même s'il s'expliquait mal les raisons qui lui valaient un tel pardon, une telle sollicitude.

Le départ était imminent. On avait chargé son vélo à l'arrière du véhicule de la Dusesse lorsque le Petit Crieux se souvint qu'il restait quelques lapins dans les clapiers. Il se précipita d'abord vers une grange, puis, avec de vieux cageots qu'il y trouva, vers la caverne qui les abritait.

On s'arrêta pour récupérer la bicyclette empruntée par Charles.

Ensuite, seulement le doux feulement du moteur, le chuintement des pneumatiques sur la route, les bruits de roulement... Diane Le Duse conduisit son RangeRover à une allure de corbillard jusqu'au manoir du Clos des Hayes.

Dès l'arrivée, les chiens furent enfermés, et le sang, mélangé à du vin de prix, fut répandu en généreuses libations tout autour des douves, dans les bois. Les morceaux de chair cuite, égouttés dans des linges taillés dans des draps pris à la maison des bois, furent sortis des bassines, mis dans des sacs de plastique et rangés dans le réfrigérateur et dans un congélateur.

Hérodiade Deuze du Breuil, Diane Le Duse, et Charles Foltenay, le nouvel Albéric Le Duse, chacun devant un mortier de pierre, et armé d'un pilon de pierre s'employèrent à réduire en poudre les ossements, leurs fragments calcinés.

À jeun depuis trop longtemps, abattu, Charles sentit un premier malaise. La tête lui tournait. La terrible besogne venait de s'achever. Les cendres furent rassemblées par madame Le Duse dans un épais vase de grès. Avant d'en refermer le couvercle, elle y plongea la main.

Elle tapota son index sur le bord du pot. Puis elle marqua de cendre Charles au-dessus des sourcils, entre les yeux.

« Quand tu te nourris de lui, sois ému !
Car tu le poursuis, tu le continues ! »

Alors le Petit Criex s'approcha de Charles et lui lécha le front.

Madame Le Duse contempla un moment son doigt, puis, en hésitant, le porta à sa bouche.

Et Charles Foltenay s'évanouit alors, à l'instant même où il saisissait le sens et les implications des paroles de la Dusesse.

CHAPITRE XIX

« Je pensais qu'il vivait au fond des bois en ermite, en vieil écologiste forcené, sans même l'électricité, qu'il ne connaissait pas madame Ladusesse, Diane, et toi à peine plus...

— Un Duse,
Tu l'as pu constater,
Plaisante duplicité !
De ta crédulité
Abuse ! »

Diane Le Duse ne cessait de lever les yeux, de les baisser sur son livre dont elle ne tournait que rarement les pages. Le Petit Criex reprit la parole.

« Tu dois accompagner ton épouse pour une simple procédure :
Cher Albéric, il faut que chez le notaire tu ailles !
Pour une ou deux petites signatures.
Ce n'est pas là un très grand travail.
Ensuite, tu pourras ici reprendre ta sinécure.
— Mais... Ce serait faire un faux en écriture !

— Si l'on ne peut te reprocher de parler à tort et à travers, tu parles trop tout de même ! Et l'on peut te reprocher d'agir parfois mal à propos, ou parfois trop peu ! Il n'y a pas de « mais » ! »

Le Petit Criex avait perdu sa pâleur habituelle et ses pommettes se fonçaient d'une jolie teinte rosée. Il était en colère contre Charles et en oubliait de jouer, avec plus ou moins de bonheur, au lutin rimailleur.

Madame Le Duse, qui n'avait pas osé jusque là aborder le sujet évoqué, intervint avec plus de diplomatie.

« Albéric ne jugeait pas urgente la procédure à laquelle il est fait allusion. Ce changement de régime matrimonial devait... doit m'offrir quelques garanties d'ordre patrimonial, ainsi qu'à ma fille adoptive, Hérodiade... Et nous nous sommes un peu fâchés. Je me suis brouillée avec Hérodiade, et avec mon époux. Je me suis réconciliée avec ma fille. Avec mon mari... Avec lui, je n'en ai pas eu le temps.

— À cause de moi... Je comprends. Pardonnez-moi. Vous savez que je veux tout faire, tout ce que je peux, pour vous plaire. Vous avez toujours tant fait pour moi ! Vous avez tant fait pour moi, même après... ce que j'ai fait ! Avec mes scrupules de trop simple quidam à la mentalité étriquée... Je ne suis qu'un ingrat.

La signature du Duse lui était rapidement devenue naturelle, et Charles s'était montré taciturne et renfermé, comme on aurait pu l'attendre d'Albéric lui-même.

Sortir, du Clos des Hayes en l'occurrence, lui répugnait encore plus qu'au Duse. Et lorsqu'il le faisait ce n'était qu'en compagnie d'Hérodiade ou de Diane, son épouse ! Mais il ne demeurait pas sans distraction, sans occupation.

De temps en temps, le soir, plusieurs fois par semaine, il se rendait à la tour, où il se dépensait beaucoup. Aussi dormait-il jusque très tard le matin, et souvent l'après-midi.

« Il sommeille encore ; il poursuit une longue sieste. Tu l'épuises, Hérodiade !

— ...Gentille Diane,

Dans quelques mois, notaire,

Avocat et tribunal : il sera enregistré le contrat.

Ce que le Duse possédait, ce qu'il possède, tu le posséderas !

De Charles, dis, tu te débarrasseras ?

Te vengeras-tu ? Tu le tueras ?

Bonne Petite Mère,

Le destines-tu à boire une fatale tisane ?

— ...

— J'aimerais pouvoir le garder.

Si tu veux... nous pourrions le partager !

— Je me sens si vieille !... Je voudrais vivre pourtant ! Vibrer, encore ! Aimer ! Et être aimée.

— Il est un peu emprunté.

Il faut tout lui dire !

Mais il est plein de bonne volonté.

Et il est très gentil, j'ose le dire !

— Il n'a pas la force de caractère d'Albéric ! Pas sa vigueur intellectuelle... Ni physique.

— Il manque d'expérience et d'entraînement...

Mais il est déjà heureux qu'il le puisse :

Il mange, certes sans appétit, et c'est compréhensible, évidemment.

Pourtant il est nécessaire, qu'ainsi, jusqu'au bout, il se nourrisse.

Bientôt il sera moins étique !

Plus dynamique !

— Oui... Nous le garderons, je crois.

— Nous lui enseignerons à pleinement nous satisfaire, ma foi !

— Puisque le Duse lui a donné son souffle... Alors, il me tarde de retrouver en lui mon Albéric !

— Regarde Dusesse, ils viennent, portés par le souffle du vent,

Mes deux noirs démons familiers, qui planent en croassant. »

Fendant les airs, Hugin et Munnin, s'approchaient à tire d'aile. Ils tournèrent un instant au-dessus de la tour avant de s'abattre chacun sur un merlon. Ils crièrent encore un moment. Le Petit Crioux traversa la terrasse bombée et se pencha dans l'intervalle du créneau, entre ses deux corbeaux.

Il scrutait plus bas la campagne lointaine.

« Voici que des visiteurs
S'acheminent vers ma demeure !
— Ah !... On ne les voit pas encore ces tristes sires.
En es-tu sûre ?... Bon, je descends les accueillir !
Peut-être n'auras-tu pas besoin de venir. »

CHAPITRE XX

Dominique Meugnot avait contacté Benoît Lavigier afin de se renseigner sur le sort de Charles Foltenay. Benoît l'avait informé que Charles n'avait pas été retrouvé, mais qu'un espoir venait d'apparaître : il se pouvait que son oncle ait trouvé refuge chez « le vieil homme des bois », qui n'était autre qu'un certain monsieur Le Duse, probablement l'époux de la dame « Ladusesse » si longtemps recherchée.

Benoît fit part de l'intention qu'il avait de se rendre avec Paule au domicile de ces Le Duse pour vérifier s'ils hébergeaient effectivement, ou non, son oncle. Dominique proposa à Benoît de les accompagner. Benoît accepta. Paule en fut contrariée mais ne s'y opposa pas.

Dominique monta à l'arrière de la Citroën, et ils prirent la route.

Par le Gué-des-Prés ils rejoignirent Langennerie puis roulèrent vers le nord, vers Beaumont-la-Ronce, La Chartre-sur-le-Loir, Saint-Calais. Ils prirent ensuite la direction de Vibraye, qu'ils quittèrent à Berfay. La départementale escalada un coteau. Puis ils s'engagèrent dans les bois.

À l'aide de la carte dépliée sur ses genoux Paule suivait leur progression. Ils passèrent entre la Forêt de Vibraye et le bois de Marchevert, entre la Mare au Loup et l'Étang de la Panne.

Un peu plus tard Benoît se renseigna.

L'homme qui avait mis pied à terre pour laisser passer la Citroën avait baissé les yeux à son approche vers la plaque d'immatriculation. Il arrêta le moteur de sa vieille Motobécane et se pencha vers la vitre baissée... Son sourire se figea et il se redressa.

« Ouais ! Je sais pas pourquoi vous allez là-bas, si c'est pour voir la doctoresse, ou pour l'autre folle ! Mais si c'est pour l'autre, faut vous méfier ! Sûr qu'elle est pas nette cette bonne femme-là ! Moi, dès que je trouve autre chose à faire je me tire de la ferme ! Elle m'a tué mon chien ! Elle l'a fait tuer par ses espèces de gros molosses ! Tout ça parce que j'avais tué un corbeau ! Les corbeaux, c'est quand même des nuisibles ! Faut pas exagérer ! Quand j'y ai crié de rappeler ses chiens, elle m'a dit que sur ses terres on tuait pas les corbeaux, que c'était des animaux sacrés ! Sacrés ! Et ça, elle l'a dit sur un ton bizarre. De toute façon elle est bizarre, et moins qu'on la voit, mieux qu'on se porte ! J'aime encore mieux le père Le Duse ! Et pourtant... J'avais pris un bâton pour défendre mon chien, mais il était déjà trop tard. Elle m'a dit de partir ou elle risquait de pas pouvoir contrôler ses fauves ! Tu parles, ils lui obéissent au doigt et à l'œil ! Je me suis tiré dare-dare !... J'ai pas retrouvé mon Pipo.

— En plus vous avez perdu un pipeau ce jour-là ?

— Pipo ! Mon chien ! J'en n'ai rien retrouvé. Dès que je peux, que j'ai un peu de fric devant moi, je me tire ailleurs.

— Hum ! Je suis désolé pour votre chien. C'est une histoire plutôt moche... Oui, moche. Mais c'est par où au juste, quand même ?

— Si vous y tenez. Je vous aurais prévenus, tous autant que vous êtes. Voilà... »

Bientôt ils empruntèrent le Carroi-Neuf, passèrent entre les grands piliers moussus, entrèrent sous les arbres. Au débouché des bois, en vue du manoir Benoît ralentit encore.

Il ne fit pas entrer la voiture dans la cour au large et haut portail ouvert. Il gara la Citroën sur la vaste rotonde pavée.

Tous les trois s'avancèrent ensuite et, intimidés, franchirent le porche.

Un véhicule tout-terrain, un RangeRover noir, stationnait près d'un bâtiment.

Un gros chat qui traversait la cour nonchalamment à quelques mètres d'eux, s'arrêta un instant, regarda dans leur direction, et reprit sa progression. Une femme venait vers eux.

Benoît salua, se présenta et présenta les deux femmes qui l'accompagnaient. Suivit un silence que Paule rompit.

« Votre chat est énorme ! Un très gros chat ! »

La femme se tourna vers le chat noir, puis se retourna ensuite vers Dominique Meugnot.

« Les apparences sont parfois trompeuses : il s'agit en fait d'une chatte ! »

Dominique cligna des yeux et avisa le petit bosquet au milieu de la cour.

« On dirait des ifs, Madame. L'un d'eux est particulièrement haut. Il doit être très vieux. On en voit rarement de cette taille, de cet âge !

— Oui. Vous avez là une belle demeure. Le cadre est impressionnant.

— « Oh ! Le beau chat, le bel arbre, la belle maison ! »

Que de flatteries nous entendons !

Voulez-vous donc nous vendre des paniers,

Tressés en bel osier ?

— Pardon ! Nous recherchons mon oncle, Charles Foltenay, que monsieur Le Duse a hébergé voilà plus d'un an maintenant, près de Courdemanche... Êtes-vous madame Le Duse, ou bien madame... Deuze du Breuil ?

— Diane Le Duse ! J'avais vu votre oncle à cette époque. Il était souffrant. Mon mari m'avait prévenue.

— Nous pensons que mon oncle, à la suite de quelques déboires, de quelques ennuis, de santé entre autres, a pu tenter de reprendre contact avec vous, avec monsieur Le Duse...

« Peut-être nous trompons-nous... Mais nous pensons que, votre mari et vous-même, peut-être, vous l'hébergez à nouveau.

— Comment une telle supposition vous est-elle venue à l'esprit ?

— Il vivait chez nous. Il a disparu. Au cours d'une promenade... »

Madame Le Duse s'était tournée sur sa gauche.

Dans le sombre après-midi finissant, en un étrange équipage, un groupe inquiétant survenait, sur fond de ruines, de tour moyenâgeuse entourée de bois : une petite personne vêtue d'un long manteau noir, d'un capuchon lui recouvrant le haut du corps et la tête, d'un capuchon serré autour de son visage, de son cou, le guleron boutonné de la poitrine à la pointe du menton, une petite personne avec un corbeau sur chaque épaule, battant des ailes par

intermittence pour se maintenir en équilibre, une petite personne flanquée de deux monstrueux chiens-loups presque aussi hauts qu'elle.

Le petit être tout de noir vêtu, à la face blême, aux traits délicats, prit la parole. Il parla d'une voix fluette, mais très assurée.

« Je vous présente mes compagnons,
Horreur et Fureur !
Le chien Garm, le loup Fenrir !
Qui, mes ennemis, sont dressés à détruire !

« Et Science, et Conscience !
Hugin et Munnin, mes amis ailés, plein de noirceur,
Mes autres compagnons,
Qui au-dessus des vaux et des monts,
Au-dessus des landes et des forêts, en tous sens,
Sur les villes ou les campagnes, planent silencieux ou croassants !
Qui voient tout, et tout me disent en revenant !
Qui, ainsi, m'aident à construire mon jugement !

« Qui volent jusqu'au lieu où un roi, jadis, devint fou !
Jusqu'au lieu où résidait encore, voilà peu, un autre fou,
Dont le souffle après notre venue se dissipa, qui provoqua notre courroux !
Qui jamais plus ne se répandra en médisances contre nous !
Qui ne nous inspira jamais que du dégoût ! »

Les visiteurs, étonnés, interdits, ne disaient mot.

Afin d'obtenir l'assurance que la tirade fut achevée, madame Le Duse respecta un certain temps un mutisme prudent.

« Ces gens sont à la recherche de leur oncle, Charles Foltenay, qu'ils espèrent trouver en ce lieu ; en ce lieu qu'ils trouvent impressionnant. Ils l'ont affirmé. Une belle demeure ! Un bel arbre ! »

Hérodiade Deuze du Breuil fit monter les corbeaux sur ses petits poings gantés, puis élevant les bras, les invita à prendre leur essor. Les oiseaux tournoyèrent au-dessus de la cour, la faisant résonner de leurs cris.

« Vraiment ce lieu est charmant, et vraiment c'est un bel arbre !
Un bel arbre, au centre de notre cour, au centre de notre monde !
Ce bel arbuste, ce bel arbre,
C'est notre Yggdrasil !
Et je le nomme Iffgracil !

« Voulez-vous me faire honneur ?
Voulez-vous lui faire honneur ?

Voulez-vous le célébrer avec grandeur ?

« Célébrons-le ! Dansons, dansons !
 Dansons sous sa ramure, autour de son tronc !
 Autour de son tronc faisons la ronde !

« Prenons-nous par la main !
 Tenons-nous très fort les mains !
 Tournons tout autour, dans un sens et dans l'autre !
 Et chantons ! Chantons !
 Tournons et chantons !
 Tournons gaiement !
 Tournons et chantons hardiment !
 Hardis ! Hardis !
 Tournons, mes petits !
 Hardis, hardis !
 Chantons ! Chantons, mes petits !
 Lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi !
 Tournons ! Tournons, mes petits !
 Dans un sens, maintenant dans l'autre !
 Lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi !
 Et chantons ! Chantons et tournons, mes petits !
 Dans l'autre sens, dans l'autre !
 Lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi !
 Lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi !
 Lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi ! »

Le vieil homme des bois était sorti de l'auguste demeure, s'était approché à pas lents.

Benoît l'avait reconnu aussitôt, avec sa barbe grisonnante, bien taillée, malgré la brièveté de leur précédente rencontre, malgré le temps écoulé depuis.

Monsieur Le Duse, prenant la main de son épouse Diane Le Duse et celle de Dominique Meugnot, se plaçant face à Hérodiade Deuze du Breuil, était entré dans la ronde.

Hérodiade Deuze du Breuil, tout comme madame Le Duse, dès le début de la danse improvisée avaient saisi Benoît par la main et la lui cramponnaient fermement.

Paule se retrouva entre l'angoissante petite personne au capuchon et Dominique, l'inverti. Paule articulait difficilement, énumérait laborieusement les jours de la semaine, avec retard, dans un rôle atone, inaudible. Elle n'était pas seule à qui un entrain joyeux faisait défaut, pas seule à manquer de conviction, à ne pas respecter le rythme, malgré les encouragements prodigués.

« Lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi !
 Hardis ! Hardis, les petits !
 Plus fort ! Plus fort !
 Encore un effort !
 Lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi !
 Lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi !

Lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi ! »

N'y tenant plus, de honte, de colère, Paule parvint à rompre la ronde. D'abord elle lâcha la main de Dominique. Mais la petite personne lui retint la sienne et ne la libéra qu'à la troisième traction du bras ! Paule paniquait déjà, au bord de la crise de nerf.

La petite personne rompit à son tour la ronde, s'immobilisa, énuméra encore l'équivalent de deux ou trois semaines, puis se tut. Un sourire à la Mona Lisa sur les lèvres elle regarda Paule, qui avait rejoint Benoît, s'abriter derrière celui-ci, et Dominique près d'eux.

Par-dessus l'épaule de Benoît, Paule l'invectiva.

« C'est vous le Petit Criex ! C'est vous qui lui avez tourné la tête, à Charles ! C'est vous le Petit Criex ! Ces histoires de Duses, de démons, ces histoires à dormir debout ! C'est de votre faute tout ça ! Pas de la mienne, s'il est parti et si on ne le retrouvera jamais ! »

Les traits réguliers et purs du Petit Criex se durcirent, et il tendit vers eux un bras menaçant, un doigt accusateur !

« Vous ne nous aimez guère,
 Vous, vos savants, et vos prêtres !
 Entre vous et nous, la guerre !
 Nous y sommes prêtes !
 Je ne veux plus vous voir chez moi ce soir !
 Je ne veux plus jamais vous voir !
 Fenrir ! Garm ! Raccompagnez ces trois trouble-fête !
 Garm ! Fenrir ! Chassez d'ici ces trois pauvres êtres ! »

Benoît, Paule et Dominique refluèrent vers le porche, vers leur voiture. Benoît lança un ultime appel à monsieur Le Duse.

« Monsieur, si mon oncle se manifestait auprès de vous, voudriez-vous me prévenir, s'il vous plaît ? Benoît Lavigier. Lavigier ! L-A-V ! Mon nom est dans l'annuaire ! À Mestray ! Indre-et-Loire ! À Mestray ! Lavigier ! »

En signe d'assentiment monsieur Le Duse hocha la tête.

Leur retraite s'accélérait. Sans tout à fait tourner le dos ils se dirigeaient en hâte vers le véhicule en dehors de la cour. Avant qu'ils eussent franchi le porche, le plus gros des chiens-loups les avait contournés en silence tandis que l'autre ne cessait d'aboyer, de gronder et de montrer les dents.

Le petit groupe se figea. Tous trois transpiraient abondamment dans la fraîcheur du soir, et la sueur, glacée, courait le long de leurs dos.

Le Petit Criex fit entendre un sifflement modulé. Le molosse, les oreilles tendues, libéra le passage, s'éloigna vers l'extérieur, vers la Citroën. Il se posta à peu de distance de la voiture, attentif, les babines se retroussant convulsivement à brefs intervalles.

Peu après, Benoît, Paule et Dominique claquaient les portières et les verrouillaient. Benoît démarra sans prendre le temps de boucler sa ceinture de sécurité.

En battant des mains le Petit Crieux, ses chiens trotinant derrière lui, sautillait autour d'Iffgracil, et il chantonnait.

« Enfin ces trois-là, nous laisseront-ils,
Tous les trois, bien tranquilles !
Enfin ces trois-là, nous laisseront-ils,
Tous les trois, bien tranquilles !
Enfin ces trois-là, nous laisseront-ils,
Tous les trois, bien tranquilles ! »

Dans le crépuscule monsieur Le Duse faisait face à madame Le Duse.
Le Petit Crieux finit en courant un dernier tour de l'if et se précipita vers eux.
Debout entre eux, il leva les yeux vers les cieux très nuageux, déjà fort ombreux.
Et il leur prit la main.

« Aujourd'hui, le Duse, nous sommes Vendredi !
Enfin le sabbat tant attendu, cette nuit !
Un enfer délectable à la douce chaleur !
Plein d'élan zélés, fougueux, plein d'un grand bonheur,
De souffles ardents, d'égarements réjouissants !
Dusesse, vers la chambre au Faune lutinant,
Vers la chambre je vous conduis !
Je vous conduis vers son grand lit ! »

FIN

Résumé détaillé, par chapitre

CHAPITRE PREMIER

- Le V.R.P. Charles Foltenay est souffrant. Son véhicule se trouve immobilisé au bord d'une route secondaire, au cœur des bois. Foltenay est accueilli, dans une ancienne ferme isolée, par un vieil homme farouche. Malade, victime d'un malaise, le représentant s'évanouit.
- Survient le *Petit Crioux*, petite personne au « si beau visage », qui le secourt, le couche, le réchauffe.
- Puis, à la demande du Petit Crioux, c'est la venue de *madame Ladusesse*, qui prodigue soins et encouragements au représentant. Celui-ci apprécie le désintéressement de cette femme, sa mise originale, son physique. Elle lui plaît. Il souhaite la récompenser, la dédommager de sa peine. Elle lui suggère de plutôt récompenser le Petit Crioux. Devant son insistance, en riant, elle lui précise qu'elle lui demandera, mais seulement dans l'éventualité d'un refus de tout dédommagement de la part Petit Crioux, de lui servir de compagnon lors d'une nuit de sabbat, de l'accompagner sur son balai, jusqu'au septième ciel, jusque chez Lucifer !

CHAPITRE II

- Trois jours plus tard Charles Foltenay, toujours malade, se trouve toujours à la maison des bois, seul avec le vieil homme. Il n'a revu ni le Petit Crioux, ni madame Ladusesse, « la guérisseuse ». Les gendarmes, à qui l'on a signalé la voiture immobilisée, rendent visite au vieil homme. Ils proposent à Ch. Foltenay une évacuation vers un hôpital. Foltenay accepte. Rapidement il regrette sa décision : il prend froid, d'abord lors de son transfert, puis à l'établissement de soins. Il demande à son neveu, Benoît Lavigier de venir le chercher à l'hôpital. On découvre dans les souliers de Charles des pattes de lapin, porte-bonheur qu'y aurait placé le Petit Crioux.
- Ch. Foltenay est hébergé chez son neveu Benoît. L'épouse de Benoît Lavigier, Paule, éprouve une certaine antipathie à l'égard de Charles. Suite à ses refroidissements lors du trajet en ambulance, puis lors de son court séjour hospitalier l'état de Charles s'aggrave. Il délire, il rêve du Petit Crioux et d'une sarabande de lapins, de madame Ladusesse « des sorcières la très belle duchesse ».

CHAPITRE III

- Ch. Foltenay se rétablit lentement. Il effectue une promenade pédestre en campagne, jusqu'au dolmen de la Grotte aux Fées, se dressant à proximité du domicile de Benoît Lavigier. Là, il croit apercevoir, il aperçoit le Petit Crioux, dans son grand manteau noir à capuchon ! La petite personne aperçue s'enfuit. Charles la poursuit en vain.
- Benoît emmène Charles récupérer son véhicule. Ce dernier insiste pour revoir le vieil homme, lui demander des renseignements concernant le Petit Crioux et madame Ladusesse. Le vieil homme des bois manifeste méfiance et réticence, prétend recevoir seulement de temps en temps la *petite personne*, sans la connaître vraiment, ne rien savoir à propos de madame Ladusesse.
- Benoît souhaite repartir au plus tôt. Charles souhaite surveiller les accès de la maison isolée au milieu des bois, dans l'espoir, dans l'attente d'une éventuelle visite du Petit Crioux. Benoît se laisse fléchir ; puis il finit par s'impatienter, redoutant de contrarier et

d'inquiéter son épouse par leur retard. Dans le soir il aperçoit une silhouette encapuchonnée traverser une allée et disparaître sous les arbres. Il se tait. Ils quittent les lieux.

CHAPITRE IV

- Charles Foltenay recommence à travailler, reprend son démarchage. Il vend du vin aux particuliers. Mais il n'est pas un excellent vendeur. Il retourne voir le vieil homme des bois dont il n'obtient pas plus de renseignements.
 - Il décide de cesser ses prospections professionnelles des samedis et de consacrer samedis et dimanches exclusivement à la recherche de madame Ladusesse, dont le nom ne figure pas dans l'annuaire, et à celle du Petit Criex. L'existence de deux sorciers-guérisseurs habitant la région lui est ainsi révélée. Son informateur a eu connaissance des sorciers, *l'homme de Malicorne* et *l'homme de Marchenoir*, par les confidences d'une certaine Mimi Burtin. Ch. Foltenay rencontre Mimi et Jérôme Burtin. Ces derniers eurent affaire à un guérisseur, à un désorceleur : l'homme de Malicorne.
-

CHAPITRE V

- Charles Foltenay poursuit ses recherches sans succès. Les Burtin le contactent : l'homme de Malicorne accepte de le recevoir. Mais, pas plus que les Burtin, l'homme de Malicorne ne connaît madame Ladusesse. Il estime que Charles est victime d'un sort, que la mère Ladusesse lui a lancé ce sort, que le Petit Criex est son « familier », le démon qui l'aide dans ses œuvres ! L'homme de Malicorne se juge impuissant à aider Charles Foltenay. Il le recommande à l'homme de Marchenoir.
 - Charles rencontre l'homme de Marchenoir. Il subit une inquiétante séance de désorcelage à laquelle il n'ose se soustraire. Il n'obtient aucun renseignement sur la mère Ladusesse.
-

CHAPITRE VI

- De nouvelles visites à l'homme des bois ne lui apprennent rien de plus. Alors, aussi souvent qu'il le peut, il entreprend de rôder aux alentours de la ferme isolée dans l'espoir de surprendre un retour du Petit Criex et de remonter par lui jusqu'à madame Ladusesse.
 - Charles Foltenay se désespère de ses recherches toujours vaines. Il finit par s'en remettre à certains conseils de l'homme de Malicorne, aux conseils de son neveu Benoît. Il tente d'abandonner la chimère d'une rencontre avec madame Ladusesse, il tente de rencontrer une femme plus conventionnelle, par des moyens plus ordinaires. Il abandonne ses recherches précédentes pour d'autres : un samedi soir il « drague en boîte » ! Il fait la connaissance de Dominique Meugnot, une très jolie jeune femme dont il pourrait être le père. Et la nuit même de leur heureuse rencontre « ils concrétisent » !
-

CHAPITRE VII

- Dominique, la très jolie jeune femme, se révèle être un beau et délicat jeune homme, imberbe. Charles se laisse néanmoins séduire et entreprend une liaison avec ce Dominique. Celui-ci consent à ce que Charles, qui rêve de posséder à nouveau une vraie femme, ait recours aux services de prostituées. Lors de jeux sexuels, Charles coiffe Dominique fortuitement d'un couvre-lit sombre. La mise de Dominique, sa silhouette dans la pénombre de la chambre évoquent pour Charles celles du Petit Criex, son manteau à capuchon. Charles y trouvant grand plaisir, Dominique s'affuble

par la suite, en certaines occasions choisies, d'un duffle-coat noir.

- En fonction du lot de cartes-réponses remis par son employeur Charles Foltenay prépare un itinéraire en vue de sa prospection de V.R.P. dans un secteur à proximité de la région où il rencontra le Petit Criex et madame Ladusesse. Il déchire sa carte routière. Il en achète une autre. Sur cette carte neuve, il remarque, à moins d'une dizaine de kilomètres des bois abritant la ferme isolée où il passa quelques jours, où le Petit Criex et madame Ladusesse se montrèrent secourables, la figuration d'un dolmen !
- Dans la semaine qui suit il se rend au dolmen de Maupertuis, près de Courdemanche. Et là, au crépuscule, dans un pré, un cheval s'approche. Une voix retentit. Charles Foltenay ne comprend pas les mots prononcés. Un éclat de rire ! Il distingue sur la silhouette du grand cheval noir une autre silhouette, celle d'une petite personne encapuchonnée. Il distingue à peine la pâleur d'un visage. Mais il reconnaît alors le Petit Criex ! Le cavalier et la monture s'éloignent déjà dans le soir, malgré les appels de Charles.

CHAPITRE VIII

- Laissant sa voiture derrière lui, franchissant les clôtures de fils de fer barbelés Charles Foltenay engage la poursuite. Dans un pré le cheval a recouvré sa liberté. Charles aperçoit au loin le profil du Petit Criex qui, à bicyclette, disparaît derrière une haie. Décidé à continuer la poursuite Charles regagne son véhicule. Mais il ne peut retrouver la petite personne au capuchon. L'automne était revenu ; et il pleuvait : Charles prend froid.
- Il doit s'aliter. Il délire dans son sommeil. Il rêve. Il rêve de sabbat, de femmes faisant la ronde autour de lui, se dispersant à l'approche du Petit Criex sur son cheval et de madame Ladusesse. Et madame Ladusesse lui baise l'épaule, lui prend la main et l'entraîne !
- Charles rompt avec Dominique Meugnot et reprend après son arrêt de travail l'ennuyeuse activité habituelle, son démarchage peu rentable. Et il reprend les recherches de madame Ladusesse et du Petit Criex. Et il fréquente de plus en plus assidûment les dames de petite vertu. Il se fatigue exagérément. Le voilà malade à nouveau !
- Toujours plus ou moins souffrant il reprend le travail avec quelques jours de retard. Près d'Orléans le moteur de sa vieille automobile émet des bruits alarmants, et c'est la panne. Il rejoint Tours par le train, puis son domicile. Le Lendemain matin, au courrier, lui parvient une lettre recommandée : il est licencié.
- Les amours tarifés lui ont coûté cher. Le remplacement du moteur de sa voiture va lui coûter cher. Se profilent de graves embarras pécuniaires. Son neveu Benoît Lavigier propose à Charles Foltenay de l'héberger en attendant des jours meilleurs. Paule Lavigier se montre particulièrement contrariée de la décision de son époux.

CHAPITRE IX

- Charles Foltenay, toujours souffrant, après un court séjour dans le pavillon où vivent Paule et Benoît, se trouve relégué, sur l'insistance de Paule, dans les deux pièces exigües de la « maison d'ami », au fond du jardin. Charles est durement affecté par cette exclusion.
- Son sommeil, au fond du jardin, se voit hanté par la présence onirique du Petit Criex

se transformant en puissant cheval noir sur le dos duquel il traverse, lui, Charles, les airs, jusqu'à un énigmatique édifice de pierre près duquel, au cœur d'un bois entouré d'une eau sombre, l'attend madame Ladusesse. Donnant la main à madame Ladusesse et au Petit Criex redevenu une charmante petite personne Charles Foltenay les suit dans « des enfers au goût de miel » !

- Malgré son état de santé se dégradant, ne supportant plus d'être enfermé dans « sa niche au fond du jardin », Charles effectue une promenade. Il se rend au dolmen de Mestray, déjà visité une année plus tôt. Un malaise le terrasse : il s'adosse contre le mégalithe, ses jambes fléchissent. Le Petit Criex se manifeste encore ! Charles Foltenay le reconnaît ! Le Petit Criex lui parle, répète la phrase déjà entendue au dolmen de Maupertuis et en rêve aussi ! Et cette fois Charles comprend ! Et répond ! Puis le Petit Criex propose son aide.

CHAPITRE X

- Paule et Benoît constatent la disparition de Charles. Paule regrette son attitude, son mépris à son égard. Ils signalent la disparition à la gendarmerie où l'on ne peut pas grand chose pour eux. Ils entreprennent des recherches. Ils apprennent, sans que cela se révèle d'une grande utilité pour eux, qu'un enfant du voisinage a aperçu un véhicule tout-terrain près du dolmen de la Grotte aux Fées le jour de la disparition.
- Espérant que Charles a renoué des liens avec Dominique Meugnot, Benoît lui rend visite et apprend incidemment qu'il se trouve face à un homme. Dominique n'a pas revu Charles dont il semble toujours curieusement épris, et demeure sans nouvelle de lui.
- Benoît dépouille les papiers de son oncle, découvre des notes personnelles sur les recherches de madame Ladusesse et du Petit Criex, sur ses rêves, sur ses diverses expériences.

CHAPITRE XI

- Sur la base des informations recueillies auprès de Charles lui-même puis dans ses notes, Benoît et Paule poursuivent leurs recherches en contactant le vieil homme des bois, l'homme de Malicorne, celui de Marchenoir, ou plutôt l'épouse de celui-ci, en vain. Seuls les Burtin, contactés, leur apprennent un fait nouveau, mais les concernant eux-mêmes plus que Charles. Ils disent alors avoir eu recours, une fois, pour les problèmes en définitive résolus par l'homme de Malicorne, à un prêtre suspendu de sa charge, intimidant, bizarre. Mimi Burtin en avait eu peur, aussi avaient-ils préféré s'en remettre à l'homme de Malicorne. Mais, selon les Burtin, ce curé très singulier devrait avoir « les moyens » de leur dire comment retrouver Charles Foltenay, de leur dire ce qu'il est advenu de lui.

CHAPITRE XII

- Le prêtre suspendu a plusieurs fois changé d'adresse depuis que les Burtin l'ont consulté. Paule et Benoît parviennent cependant à retrouver sa trace et le rencontrent. C'est effectivement un personnage halluciné et d'un abord abrupt. Cet ancien prêtre quelque peu exalté se fait toujours appeler « Monsieur le curé » et exerce de façon professionnelle dans le domaine du paranormal. Ses tarifs paraissent excessifs, mais Benoît rédige tout de même le chèque qui lui permettra d'obtenir de la part du curé des indications concernant son cher oncle disparu. Benoît expose donc par le menu les antécédents de Charles, ses préoccupations, ses expériences, sa rencontre chez le vieil homme des bois de madame Ladusesse et du Petit Criex ; et il fournit au prêtre les notes de son oncle, le récit de ses tribulations, le récit, porté également par écrit, de ses

rêves. Après le témoignage de Benoît, après la lecture des notes, le vieux curé aux longs cheveux blancs se tait, courbé au-dessus des pages manuscrites, le regard perdu dans le vague. Benoît et Paule redoute un malaise du vieillard. Ce dernier, la main tremblante leur rend leur chèque.

- Et monsieur le curé révèle à ses visiteurs la confrontation dramatique qu'il eut à subir, des années auparavant ! Voilà des années, il se heurta au vieil homme des bois et à madame Ladusesse. Et cela se fit au désavantage du prêtre, lui valut d'être suspendu par son évêque. En fait, selon lui, le vieil homme des bois est un riche propriétaire terrien, un ancien médecin, et madame Ladusesse est son épouse : il s'agirait de monsieur et de madame *Le Duse* ! Et ces personnes résideraient habituellement au domaine d'une femme de leur connaissance, une certaine dame *Deuze du Breuil*, du même « acabit » qu'eux, de la même « engeance ».
- Quant au Petit Crioux ; le curé dut l'affronter lors d'une terrible nuit où il tentait d'exorciser le *Clos des Hayes*, le manoir où vivaient les Le Duse, et ses habitants. C'était alors la première fois qu'il voyait la petite personne encapuchonnée de noir.
- Le vieux curé livre aussi ses intuitions, qui l'ont jadis conduit à enquêter sur les Le Duse, leur *famille*, leurs ancêtres, leur *race*, leur *espèce*. Le vieux curé abreuve Paule et Benoît du résultat de ces recherches, des déductions qu'il en a tirées concernant la « nature secrète » des Le Duse, et concernant celle, supposée, du Petit Crioux, et leur fait part de maintes autres élucubrations... Mais, s'agit-il là de simples élucubrations ou d'hallucinations ? S'il faut accorder foi aux dires du vieux curé, le sort de Charles Foltenay est peu enviable : il est maintenant perdu, pour les hommes, et pour Dieu !

CHAPITRE XIII

- Charles, dans un gros véhicule au moteur puissant, à la carrosserie haut perchée sur de grandes roues, arrive, à la campagne, dans une vaste propriété aux bâtiments très anciens, entourés de bois, de prés, de champs : « le Clos des Hayes ».
- Il est très malade, tout juste lucide. On le conduit jusque dans une chambre à la chaleur réconfortante. On le couche. Il s'endort. Le lendemain il s'éveille. Une femme se penche sur lui, le rassure. Il reconnaît madame Ladusesse !
- Charles Foltenay se rétablit lentement. Madame Ladusesse est souvent absente. Charles trompe son ennui en parcourant la demeure et découvre une bibliothèque dont les livres ont un contenu inquiétant et qu'il n'ose pas même parcourir.

CHAPITRE XIV

- Charles prenant soin de bien se couvrir afin de se préserver des rigueurs de l'hiver s'aventure enfin au-dehors, dans la vaste cour fermée de bâtiments et au centre de laquelle croissent des ifs, dont l'un d'un très grand âge. Il les admire un instant, et se retourne pour découvrir le reste du site.
- Surpris, il s'avance ! Un angle des bâtiments est ruiné. Et, au-delà du quadrilatère des bâtisses entourant la cour, au-delà des ruines, se dresse, entourée de douves, une tour moyenâgeuse en laquelle il reconnaît l'énigmatique édifice de pierre de son rêve ! Il s'approche. La douve est toujours en eau. Des corbeaux volent autour de son faîte. Il s'approche encore. Mais un chien de forte taille surgit soudain devant lui, menaçant.
- Une voix tombe du haut de la tour, invitant le chien-loup, Fenrir, au calme. Une silhouette encapuchonnée d'un manteau se profile entre deux merlons ! On invite

Charles à franchir le fossé, sur une passerelle étroite constituée de deux poutres mises bout à bout et reposant sur un pilier au milieu de l'eau. Il commence à pleuvoir. Charles, fiévreux encore, ému, tremblant, ne parvient pas à franchir la douve. On l'invite à revenir ultérieurement.

- Charles revient vers la tour. Le Petit Criex, car ce ne peut être que lui, d'un lapin qu'il découpe et désosse, nourrit ses chiens-loups, Fenrir, et Garm, qui, plus turbulent, aboie.
- Charles s'ouvre au Petit Criex de son désir envers madame Ladusesse. Il lui demande s'il renonce à être dédommagé, au profit de cette dernière, pour les services rendus. Ainsi Charles espère-t-il pouvoir payer madame Ladusesse de sa peine de l'année passée, en lui servant de compagnon lors d'une nuit de sabbat !
- Le Petit Criex s'étonne de son désir pour madame Ladusesse. Et le Petit Criex prétend que madame Ladusesse s'appelle Le Duse, et qu'elle est sa mère ! Et que madame Le Duse est médecin ! Et que son mari est vétérinaire.
- Trop souvent Charles se trouve seul au Clos des Hayes. Trop souvent madame Le Duse ou le Petit Criex s'absentent. Charles se plaint de l'abandon où on le laisse.
- Le Petit Criex, qui d'ailleurs formule curieusement ses propos, s'énerve un jour des lamentations de Charles : « De mon départ vous devriez vous réjouir./ Et de votre solitude partagée, mieux jouir./ Ma vie, je la conduis à mon gré !/Ainsi ai-je toujours fait ! ».
- Et seul dans sa chambre, sous la haute tapisserie du *Faune lutinant* une belle dame, Charles Foltenay pense à madame Le Duse, à son corps aux jolies formes, au Petit Criex, si vif, au si beau visage.
- Se promenant dans la demeure Charles découvre une seconde bibliothèque aux ouvrages plus récents et d'un abord plus facile. De nombreux volumes sont consacrés aux religions, à l'histoire ancienne, au folklore, à la sorcellerie. Le soir le Petit Criex ne s'absente pas. Le voici qui survient après le repas : « C'est poésie./ Aujourd'hui !/ Culte du verbe dans le soir./ De la parole dans le vent, et de l'histoire ! ».
- Charles, madame Le Duse et le Petit Criex gagnent la tour, son sommet, et, dans le souffle du vent d'hiver, dans la nuit, déclament, lisant de vieux textes. Perché sur un merlon, le Petit Criex improvise, rendant hommage aux divinités oubliées des temps révolus. Et le loup Fenrir hurle sous la lune.

CHAPITRE XV

- La nuit, sous la tapisserie au Faune lutinant, Charles Foltenay rêve de sabbat !
- Dans la journée, des employés du domaine, de passage, se méprennent et gratifient Charles d'un respectueux « Bonjour, Monsieur Le Duse ! ». Charles hausse les sourcils, et répond d'une salutation bourrue.
- Il se porte mieux. Ses promenades le conduisent maintenant plus fréquemment à l'extérieur.
- Madame Le Duse doit une nouvelle fois s'absenter.
- Le Petit Criex, une nouvelle fois lui aussi quitte le Clos des Hayes sur sa bicyclette noire. Charles Foltenay, inquiet de ses fréquentes et énigmatiques escapades nocturnes, enfourchant un autre vélo le suit discrètement, avec difficulté. Il parvient ainsi à la maison isolée du vieil homme, dans les bois, où voilà plus d'un an il avait été hébergé, où il avait été secouru par madame Ladusesse-Le Duse et le Petit Criex.
- Charles contourne la ferme, l'oreille aux aguets, s'approche d'un appentis de planches à

claire-voie communiquant avec un couloir du logement... Et il entend des cris ! Des cris curieux ! Des cris que pousse le Petit Criex !

CHAPITRE XVI

- Paule et Benoît s'interrogent quant à l'authenticité du témoignage du curé fou, le degré de crédibilité qu'il convient de lui accorder. Avant d'entreprendre tout autre démarche ils décident de solliciter les confidences des gendarmes ayant visité, plus d'une année avant, la maison du vieil homme et ayant alors fait venir une ambulance pour évacuer Charles. Un collègue des gendarmes en question connaît le « vieil homme des bois » par l'intermédiaire de sa belle-sœur qui fut un temps fermière sur les terres de celui-ci.
 - Il s'agit d'Albéric Le Duse, ancien vétérinaire, contre lequel, paraît-il, s'est récemment fâchée son épouse. Son épouse, médecin de profession, est Diane Le Duse.
 - Les Le Duse habitent le Clos des Hayes, manoir appartenant à mademoiselle Hérodiade Deuze du Breuil qui fréquenta leur fils avant le décès de ce dernier. La demoiselle, orpheline, alors « une jolie petite », fut tellement affectée par la mort du fils Le Duse que les parents de celui-ci vinrent vivre chez elle pour la soutenir, la reconforter, la soigner, afin de lui éviter, peut-être, un internement psychiatrique.
-

CHAPITRE XVII

- Charles Foltenay a contourné la bâtisse perdue au milieu des bois, et il entend les cris ! Il arrache des planches de l'appentis, qui, partiellement pourries, cèdent facilement.
 - Le vieil homme des bois force le Petit Criex ! Charles agrippe le violeur. Avec toute la vigueur dont il est capable il le repousse, et, n'étant pas certain de pouvoir longtemps contrôler la situation, demande au Petit Criex de s'enfuir. Le Petit Criex se redresse. Son manteau à capuchon retombe autour de son corps nu et le masque.
 - Le Petit Criex s'indigne, fulmine contre Charles ! Celui-ci a commis une lamentable méprise. Le Petit Criex était consentant ! Le Petit Criex menace Charles d'un couteau sorti des plis de son manteau. Par les pans écartés du manteau, Charles le constate, le Petit Criex n'est pas un jeune garçon, mais une fille, une femme ! Une femme petite, mais bien proportionnée, très jolie !
 - Monsieur Le Duse, « le vieil homme des bois », a heurté de la tête, en tombant, le lourd poêle de fonte. Du sang, lentement, s'écoule de ses narines, de l'une de ses oreilles. Il ne peut plus bouger. Il regrette de ne pas avoir suffisamment aimé son épouse, de ne pas avoir aimé comme il aurait convenu Hérodiade, le Petit Criex. Il invite Charles Foltenay, qui les aime tant toutes deux, cela ne lui a pas échappé, à prendre soin d'elles. Charles recueille le dernier souffle du « Duse » qui lui avait demandé de se pencher vers lui afin de lui confier son « secret » : Charles aspire malgré lui, l'instant d'un spasme de son diaphragme, l'haleine ultime d'Albéric Le Duse !
 - Hérodiade, bouleversée, estime que le « Duse » se continue en Charles, et s'offre à lui. « Le Petit Peuple des Bois doit survivre !/ Il me faut procréer !/... Par le Duse je dois être fertile !/... De tes enfants je conserverai ceux,/ Qui du Petit Peuple auront hérité/ Les différents attributs,/ Et les belles vertus,/ Les plus gracieux ! ». Et bientôt le Petit Criex fait entendre des cris très curieux.
-

CHAPITRE XVIII

- Hérodiade Deuze du Breuil a téléphoné à la « Dusesse », sa mère adoptive, Diane Le Duse. Celle-ci arrive à la maison des bois. Hérodiade lui rapporte les derniers instants du Duse, ses dernières paroles, ses dernières volontés. Elle lui propose de

protéger Charles. Madame Le Duse finit par y consentir. Le corps du Duse est vidé de son sang, et découpé. Les restes sont mis à bouillir dans un large chaudron. Les ossements séparés ainsi aisément des chairs, sont calcinés.

- Une fois de retour au Clos des Hayes, on répand en longues libations le sang du Duse dans les bois ceinturant la tour et la douve, puis on réduit en poudre dans des mortiers les fragments d'os calcinés.
- Charles Foltenay doit se sustenter des chairs du Duse : « Quand tu te nourris de lui, sois ému !/ Car tu le poursuis, tu le continues ! ».

CHAPITRE XIX

- Charles, sa barbe récente, sa ressemblance avec lui l'y aidant, assume le rôle d'Albéric Le Duse jusque chez le notaire où il doit signer un document important pour l'avenir de Diane Le Duse et d'Hérodiade Deuze du Breuil.
- Les corbeaux reviennent à grands coups d'aile vers le Petit Criex se tenant au sommet de la tour. Leurs croassements annoncent des visiteurs importuns.

CHAPITRE XX

- Dominique Meugnot, Paule et Benoît Lavigier parviennent au Clos des Hayes. Ils ne reconnaissent pas Charles Foltenay. Paule, en Hérodiade Deuze du Breuil, devine le Petit Criex des récits de Charles : « ...C'est vous qui lui avez tourné la tête, à Charles ! C'est vous le Petit Criex ! Ces histoires de Duses, de démons, ces histoires à dormir debout ! C'est de votre faute, tout ça ! Pas de la mienne, s'il est parti et si on le retrouvera jamais ! ».
 - Le Petit Criex, aidé des deux molosses gardant la tour, chasse les trouble-fête, puis prenant le nouveau Duse et la Dusesse par la main, les convie à une nuit de sabbat.
-

Table

CHAPITRE PREMIER.....	9
CHAPITRE II.....	21
CHAPITRE III.....	29
CHAPITRE IV.....	37
CHAPITRE V.....	47
CHAPITRE VI.....	55
CHAPITRE VII.....	67
CHAPITRE VIII.....	79
CHAPITRE IX.....	89
CHAPITRE X.....	95
CHAPITRE XI.....	103
CHAPITRE XII.....	111
CHAPITRE XIII.....	121
CHAPITRE XIV.....	125
CHAPITRE XV.....	139
CHAPITRE XVI.....	143
CHAPITRE XVII.....	147
CHAPITRE XVIII.....	151
CHAPITRE XIX.....	155
CHAPITRE XX.....	159
F I N.....	166
Résumé détaillé, par chapitre.....	167

Copyright © 1999, Patrick Émile Carraud

Carraud-Baudry
17 BIS, rue de Bois-Billières — 37230 Fondettes — France